

**Charles Renel**

**Le « décivilisé »**



CHARLES RENEL

---

# Le "Décivilisé"

ROMAN



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

---

## **PETITE NOTE DE L'ÉDITEUR EN GUISE DE PROGRAMME**

« La Première Œuvre » ?...

*Nous vous demandons la permission de préciser brièvement notre but et le sens du titre de cette collection.*

*Notre but ?... Publier des œuvres de jeunes qui ne sont pas encore parvenus au grand public.*

*Le sens de notre titre : « La Première Œuvre » ?... « La Première Œuvre » sera-t-elle une collection qui accueillera, toujours et exclusivement, l'ouvrage initial d'un écrivain ? Non, « La Première Œuvre » (et c'est à dessein que nous avons inscrit le mot œuvre et non le mot ouvrage sur la couverture de ces volumes), « La Première Œuvre » sera une collection qui s'efforcera d'accueillir – toutes les fois que l'occasion lui en sera offerte – l'œuvre dans laquelle un écrivain (qui ne sera pas encore notoire) aura, pour la première fois, affirmé sa maîtrise.*

\*

\* \*

*Nous ne nous bornerons pas à mettre en vente les volumes que nous publierons dans cette collection.*

*Pour la vente des volumes de cette collection, nous avons obtenu la précieuse collaboration d'un certain nombre de libraires avisés et amis des lettres.*

*Les volumes de « La Première Œuvre » ne seront pas simplement offerts au public ; par suite de l'accord, qui a été établi entre les libraires et nous, les exemplaires de ces volumes se trouvent tous vendus à l'avance.*

*Ainsi, les auteurs publiés dans cette collection n'auront pas simplement la certitude d'être imprimés, mais celle d'être lus, d'être jugés.*

*Et cela, n'est-ce pas (pourquoi ne pas le noter, en passant) est sans précédent ?*

\*

\* \*

*Les volumes de « La Première Œuvre » seront des volumes à « tirage limité ».*

*Aucun ouvrage de cette collection ne sera réimprimé dans cette collection.*

\*

\* \*

*Un dernier détail qui a son importance :*

*« La Première Œuvre » ne sera pas une collection dont la publication sera périodique.*

*Nous n'annonçons pas, dès aujourd'hui : « Nous publions un volume tous les quinze jours... tous les mois... ou tous les deux mois. » Non. Nous nous bornons à souhaiter que l'on apporte à MM. Max et Alex Fischer, Directeurs Littéraires de « La Première Œuvre », beaucoup de manuscrits remarquables.*

C'était en un coin perdu de l'Île Australe, sur les bords de la mer Indienne, dans un pauvre village Betsimisârak. La nuit tombait vite, presque sans crépuscule, comme il arrive sous les Tropiques. Le soir réveillait la vie humaine assoupie pendant la chaleur accablante du jour. Devant les cases, les hommes et les garçons fendaient du bois ; d'autres revenaient de la forêt, la hache ou le long couteau de brousse à la main. Au pied des manguiers touffus, sur l'aire couverte de son, les jeunes filles et les enfants pilaient le riz dans les épais mortiers de bois. Les femmes arrivaient de l'aiguade avec sur l'épaule les lourds bambous pleins d'eau ; ou bien elles portaient le feu de case en case, soit en bambous enflammés, soit en braises dans un tesson ou dans une feuille de bananier pliée en forme de petite corbeille. Quand en route le feu s'éteignait ou tombait sur le chemin, c'étaient des fusées de rires clairs et jeunes, des occasions de conversation sans fin. Les enfants jouaient, s'ébrouaient dans le sable, s'interpellaient de maison à maison. Hors du village on entendait les meuglements des bœufs regagnant les parcs. Des poules caquetaient, des oies poussaient de longs cris stridents. Les faucons, qui tout le jour planent sur les demeures des hommes, avaient disparu dans la forêt ; de temps en temps, une chauve-souris géante, avec des claquements d'ailes inégaux, voletait lourdement autour des manguiers, annonciatrice de la nuit.

Comme de l'encens sort d'une cassolette, les fumées bleues filtraient à travers les toits et montaient droit vers le ciel dans le calme religieux du soir. Elles emplissaient le village d'une odeur âcre et forte, abolissaient toutes les autres senteurs : les relents d'humidité pourrie qui venaient des lagunes et les parfums

troublants des orchidées qu'exhalaiient, en souffles chauds, les profondeurs de la sylve<sup>1</sup>.

La nuit maintenant effaçait les formes des choses. Toutes les constellations du sud s'allumaient dans le ciel d'opale : le Loup qui dessine par ses huit étoiles un double et lumineux losange ; le Scorpion, pareil plutôt à un cerf-volant, dont la queue recroquevillée semble s'accrocher au feu rougeâtre d'Antarès ; la Croix du sud, avec ses quatre étoiles inégales, et le trou d'ombre à côté, qui ouvre dans le ciel un abîme de mystère, juste au bord de la voie lactée. Sur la houle des petits nuages blancs, la lune à son premier quartier semblait voguer, les deux pointes en l'air, comme une pirogue d'argent... Oies et poules s'étaient tues. Quelques chiens faméliques erraient en quête d'une proie.

Autour du village, le crissement des insectes, parmi les herbes ou les feuilles, tantôt plus assourdi, tantôt plus aigu, vibrat sans discontinuer dans l'air nocturne ; et, des plages marécageuses avoisinant le lac, montait le coassement sourd des grenouilles. Au loin, par delà les lagunes et la dune côtière, le resac monotone de l'Océan Indien scandait comme d'un énorme halètement la respiration de la nuit tropicale.

Les habitants étaient presque tous rentrés. Des mères inquiètes à cause des Êtres épouvantables qui rôdent, appelaient quelques enfants restés au dehors. Les flammes claires, sur tous les foyers, vacillaient, et, par les ouvertures mal closes ou par les interstices des parois de roseaux, luisaient des rais de lumière. Le bruit confus des conversations s'entendait d'une case à l'autre à travers les cloisons légères, murmure inégal et harmonieux coupé de cris d'enfants et d'exclamations de femmes lutinées, déjà prêtes à l'amour. Toute la joie de la Race ardente et paresseuse saluait l'approche du repas et la venue de la Nuit, mère des voluptés.

---

<sup>1</sup> La forêt vierge.

\*  
\* \*

Adhémar Foliquet, seul Européen dans la région à trente kilomètres à la ronde, assis sur le pas de sa porte, avait regardé mourir le jour. Mais, homme blanc venu des terres hyperboréennes, il avait le caractère inquiet des gens de sa race, l'esprit obsédé sans cesse par des idées nouvelles et des impulsions soudaines. À cause de la vie tourmentée qu'avaient menée ses ancêtres, il avait perdu la faculté de se laisser aller longuement au charme de l'heure et éprouvait un besoin irrésistible de s'agiter en vain. Il se leva donc, se promena de long en large, hanté d'idées mélancoliques, couleur de crépuscule. Devait-il se réjouir de s'être évadé depuis des mois hors du tourbillon de la vie civilisée, loin de ses misères, de ses douleurs ? Avait-il lieu de s'attrister parce qu'il vivait seul au milieu d'une peuplade barbare, sur la lisière de la forêt vierge, au bord de l'Océan Austral ?

Singulières aventures que les siennes ! Fils d'industriel, il avait connu l'enfance heureuse et choyée, l'adolescence sans souci. Après le lycée, il s'était découvert une vocation littéraire, avait poursuivi ses études à la Sorbonne, conquis la licence ès lettres. Subitement son père était mort, laissant des affaires très embarrassées. Au lieu de la fortune permettant à Paris l'existence élégante et facile, ce fut la gêne, la nécessité immédiate de gagner sa vie.

Il songea d'abord à entrer dans l'Université par la petite porte, le répétitorat des lycées : il préparerait l'agrégation pour devenir professeur. Il obtint un poste au lycée de Bourg-en-Bresse, s'attela résolument au programme du concours, travailla beaucoup pendant trois mois, un peu moins durant trois autres, puis s'enlisa lentement dans les plaisirs faciles de la petite ville provinciale, renommée pour ses grasses poulardes et ses filles brunes aux yeux bleus. Il avait l'âme d'un dilettante plutôt que d'un ambitieux. Pourtant il se présenta au concours de l'agrégation, fit des compositions insuffisantes : le président du jury lui conseilla de ne revenir qu'après une préparation sé-

rieuse. Adhémar comprit. Rester pion, pour attendre dix ans un poste de professeur dans quelque collège, c'était renoncer à trop d'espoirs et d'illusions de sa jeunesse. Il réalisa vingt mille francs que lui laissait la débâcle paternelle, et décida d'aller chercher fortune à Madagascar. Pour faire connaissance avec le pays, il resta quelque temps à Tananarive, y écornâ son pécule, puis devint prospecteur. Il courut la brousse, à la recherche du filon de quartz aurifère ou de la riche alluvion, planta quelques piquets qui ne lui rapportèrent rien, s'associa pour une exploitation de graphite à un aigrefin qui le dupa. Il voulut essayer d'une dernière tournée de prospection mais fut arrêté par une fièvre bilieuse dans un village de la côte.

Sa convalescence fut longue. Il laissa ses dernières piastres aux mains des gens du pays, qui l'avaient recueilli et soigné. Guéri, il ne lui restait qu'une ressource : gagner Tamatave et se faire rapatrier comme indigent, pénible extrémité à laquelle il ne pouvait se résoudre.

Souvent les indigènes lui parlaient de leur désir d'avoir une école. Idée bizarre et inattendue, semble-t-il, chez des barbares, presque des sauvages ! Mais les primitifs, singes nés comme l'anthropoïde ancestral, recherchent et envient tout ce qu'ils voient chez les civilisés : ils rêvent d'emprisonner leurs pieds dans des chaussures, de couvrir leur tête d'un casque lourd et encombrant, d'être photographiés avec leur famille dans des accoutrements ridicules, et de faire apprendre à leur innocente progéniture, la langue des Européens subtils. Pour les naïfs Betsi, l'école représente l'accession possible aux biens les plus divers : beaux lambas multicolores achetés grâce aux bénéfices du commerce, uniformes de fonctionnaires avec les boutons de métal et les broderies d'or ou d'argent, vie largement gagnée dans tous les métiers qu'offrent les villes à ceux qui parlent la langue du vainqueur.

Vainement les habitants, plusieurs années de suite, avaient demandé cette école à l'administrateur du district. Ils la voulaient pourtant, décidés au besoin à l'installer eux-mêmes, comme on avait fait dans plusieurs villages de la région, et à chercher un maître qu'ils paieraient. Adhémar se proposa. Il s'était lié par le serment du sang au Chef du village, avait noué

d'excellents rapports avec tous les habitants. Ils acceptèrent, enthousiastes. Lui, un peu impulsif, avait à peine réfléchi. Déjà il se voyait rapatrié, jeté sur le pavé de Marseille, obligé de reprendre l'existence humiliée de pion : mieux valait être maître d'école chez les Betsimisârak. Il n'avait en France que des parents éloignés ; on n'entendrait plus parler de lui ; il passerait pour mort.

Les gens du village, en quelques jours, construisirent une école à la mode du pays. C'était une grande case d'une dizaine de mètres de longueur, à cloisons en bambous tressés, à toit en feuilles de ravinale, à plancher en écorce surélevé d'un mètre au moins au-dessus du sol. À côté, on avait édifié pour Adhémar une petite case, pareille aux autres cases Betsimisârak, de cinq mètres sur quatre, toute en bois et bambous, couverte en feuilles, le toit prolongé en double vérandah à plancher d'écorce. Cette habitation n'a qu'une pièce, dont l'intérieur est complètement tapissé de nattes. Le foyer est un coffre en bois, affleurant à hauteur du plancher surélevé, et rempli de terre. Deux trépieds faits de trois pierres ovales supportent les pots. Sur le foyer se dresse un bâti soutenant un clayonnage où on range les marmites en fer et les courges servant de récipients. À la paroi la plus voisine du foyer est suspendue la corbeille aux couverts, cylindre de jonc tressé, surmonté d'une sorte de capuchon pointu, où on renferme les cuillers plates et rondes, sculptées dans du bois tendre et de grandeurs diverses. À la paroi opposée, sur une large planche grossièrement équarrie à coups de hache dans un arbre entier, sont rangées des corbeilles rondes contenant les provisions et les vêtements.

Adhémar vivait là depuis un mois, libre, ignoré, heureux, occupé le matin à enseigner les rudiments du français à de jeunes Betsi et passant ses après-midi à flâner, à dormir, à rêver.

\*

\* \*

Le village des Trois-Manguiers aligne sa double rangée de cases grises à la lisière de la forêt, au bord intérieur des lagunes, en face de la dune sableuse qui sépare celles-ci de la mer. Jadis il avait vue sur l'étroit goulot par où se déversait dans l'Océan le fleuve de l'Eau-Noire. Mais cette embouchure s'est comblée et déplacée plus au Nord : il n'en reste d'autre trace qu'un lagon circulaire, aux berges de sable abruptes, fleuri de lotus. Aujourd'hui, le village s'égrène le long d'un bras mort de la rivière qui se perd dans la vaste étendue d'un grand lac à l'eau saumâtre. Sur la plage boueuse, au bas d'une large voie creusée dans la berge et qui continue l'avenue principale, dorment les pirogues noires creusées dans des troncs d'arbres.

Une trentaine de cases, souvent groupées par trois ou quatre dans des enclos en bambous et toujours orientées à l'est et à l'ouest, forment deux rues inégales. La plus longue s'élargit en son milieu, devant la case du Chef, plus haute et plus spacieuse que les autres. Sur cette espèce de place se dressent les poteaux d'offrandes, troncs bruts terminés par des fourches dont les longues branches s'effilent en pointes. Elles sont chargées de massacres de bœufs, restes d'anciens sacrifices. Au pied de ces bois vénérables, noircis par le temps, quelques grosses pierres rondes, alignées, consacrent la fondation du village et la geste des ancêtres.

À l'opposé des lagunes, derrière les cases et à quelque distance, trois hautes palissades marquent l'emplacement d'autant de parcs à bœufs. Les deux plus anciens sont transformés en champs de manioc, protégés ainsi contre la voracité des sangliers et les déprédations des bestiaux. Seul, le plus récent sert d'abri au troupeau du village, à celles des bêtes du moins qui rentrent au crépuscule et ne vivent pas à l'état demi-sauvage, dans les clairières de la sylvie.

Tout près du lac, un groupe de manguiers domine de sa sombre verdure les eaux mornes ; les trois plus grands, arbres vénérables plantés par les ancêtres et presque aussi vieux que la forêt immémoriale, ont donné son nom au village. À quelques pas, commence la sylvie inhabitée et farouche, accessible seulement par de rares sentiers connus des chercheurs de miel. Elle moutonne, comme une mer verte, sur tout le pays intérieur, et

les basses branches de ses derniers arbres vont boire l'eau des lagunes, tout près de l'Océan Oriental, tandis qu'à l'occident, ses troncs liés de lianes et chevelus de mousses, se pressent à l'assaut des montagnes du Haut-Pays.

La grande forêt impénétrable et l'immense mer hérissée de récifs de corail séparent ce village du reste du monde. Entre l'eau et la sylve, il y a juste une plage de sable et une frange verte de gazon parsemé d'arbustes, où peuvent circuler les humains. Par la bande étroite de la dune côtière, les gens des Trois-Manguiers, à de rares intervalles, communiquent avec les autres hommes. Ils vivent heureux dans leur coin de terre fertile, sans église ni temple, sans dieux, sans fonctionnaires. Leurs petites cases à riz sont pleines, leurs bœufs paissent librement, sans que personne s'occupe d'eux, dans les clairières ou près des plages. La rivière, le lac, la mer leur donnent du poisson en abondance. Les bananiers poussent comme de la mauvaise herbe autour de leur village. Ils ignorent les serrures ; les claies de roseaux qui leur servent de portes glissent simplement sur des lianes. Leurs cases sont propres, tapissées de nattes ; leurs cœurs sont ingénus, leurs pensées simples. Dans un tel village, pourquoi n'est-il point de Théocrite ou de Virgile, capable d'écrire les Bucoliques Malgaches ?

\*

\* \*

Il y a quatre-vingts ans environ, vers 1840, un nommé Samboulâhi vint avec sa famille d'un village de l'intérieur, à une journée de marche au nord-ouest ; il défricha un coin de brousse, construisit une case, dressa le premier poteau d'offrandes, aujourd'hui pourri et rongé de lichens, consacra une grosse pierre blanche en commémoration du jour où il avait établi sa demeure au pied des manguiers. Cet homme savait les rites à accomplir pour brûler la forêt et préparer le terrain où croîtra la plante nourricière : aussi ses descendants s'appellent encore les Planteurs-de-riz.

Peu de temps après, deux autres familles apparentées le rejoignirent, celle de Gâli et d'un autre homme nommé Bêbou. Cette dernière est aujourd'hui éteinte. Parce que Gâli connaissait bien les plantes et les bêtes de la forêt et s'entendait à découvrir le miel dans les vieux arbres morts, ses descendants portent le nom de Chercheurs-de-miel. Gâli dressa le deuxième poteau d'offrandes, dont la fourche est maintenant à demi-brisée, et consacra aussi une pierre pour marquer l'arrivée des siens.

Vers 1860 vinrent encore deux familles, celles de Saboutsy et de Ratsimba. Plusieurs personnes avaient été atteintes de la lèpre parmi les parents de Saboutsy et on appelait tous ces gens les Hommes-touchés-par-le-malheur, à cause du mal abominable qui avait frappé leurs ancêtres et dont on hésitait à prononcer le nom. Quant aux descendants de Ratsimba, ils aimaient à quitter leur village pour aller travailler dans les villes, amasser de l'argent et ramener des femmes étrangères ; aussi les nommait-on Coureurs-de-chemins. Ratsimba dressa le troisième poteau d'offrandes et consacra la troisième pierre sur la place du village, mais les Hommes-touchés-par-le-malheur ne furent pas admis à mettre leur pieu fourchu à côté des autres ; ils le placèrent derrière leurs cases, hors de la vue des fondateurs.

À ces quatre familles appartenait la majeure partie des habitants des Trois-Manguiers. Quelques piroguiers ou pêcheurs vivaient dans les cases du sud, au bord de la Grande-eau. Les uns provenaient d'un ancien hameau aujourd'hui disparu et situé près l'embouchure de l'Eau-Noire, entre lagune et mer : c'étaient les Piroguiers-du-goulet. Les autres étaient les survivants d'un village des bords du grand lac, détruit dans les guerres d'autrefois. Son peuple avait fui dans toutes les directions : ceux-là s'appelaient les Piroguiers-du-lac. Eux et les Piroguiers-du-goulet n'avaient qu'un seul poteau d'offrandes, placé près des trois autres.

Tous ces clans s'étaient unis entre eux par les gestes de l'amour et par les rites de la Fraternité-du-sang. Le souvenir des origines anciennes n'était plus guère gardé que par les vieux...

Le plancher des cases Betsimisârak, surélevé au-dessus du sol, est fait d'un entrelacs de bambous ou de bandes d'écorce de râpak, sur lequel on étend des nattes. Pas de meubles. Pour s'asseoir, on s'accroupit à la façon des tailleurs ; pour dormir, on a plusieurs nattes superposées et un oreiller bourré de mousse. Le jour, les nattes roulées sont suspendues par des lianes, et on les déroule chaque soir à l'heure du repos... La case d'Adhémar était pareille aux autres. Bon gré mal gré, il s'était plié aux habitudes du pays.

Rentré chez lui, il venait de faire glisser devant l'ouverture, sur la liane tendue, la claie servant de porte. La vieille femme, qui préparait ses repas, s'était retirée. Il s'accroupit près du foyer où achevaient de se consumer des braises incandescentes, y jeta quelques menus branchages pour réveiller la flamme et s'éclairer. La lampe ordinaire des Betsi ne lui plaisait guère : une cupule de fer soutenue par une longue tige et dans laquelle on brûle de la graisse de bœuf ; un bout d'étoffe effiloché sert de mèche. Ce luminaire, importé du pays Houve, donne assez de clarté, mais répand, avec beaucoup de fumée, une odeur fort désagréable. Adhémar préférait la flamme claire du bois sec.

Il découvrit les deux marmites : l'une contenait du riz, l'autre du poisson bouilli accommodé avec les bourgeons et les feuilles grasses d'une plante de la forêt, parfumée comme la menthe. Pour couverts ou ustensiles, il n'avait que deux cuillers de bois ronds, avec des manches bizarrement sculptés et ornés d'étranges dessins au trait. La plus grande lui servait à puiser les aliments dans les marmites, la plus petite, à manger. Pas de vaisselle. Les Betsi la remplacent par les feuilles du ravinale, le palmier-éventail, longues de deux à trois mètres et larges à proportion. On les découpe en morceaux carrés qui servent d'assiettes et de plats ; on les plie aussi en forme de coupes et d'aiguières. Le repas fini, on jette le tout, ce qui évite la peine de laver la vaisselle.

Adhémar avait oublié les raffinements d'une table de civilisé. D'abord il n'avait point de table et mangeait accroupi à la mode malgache ; pourtant il s'accommodait assez mal des feuilles de ravinale et parfois regrettait la faïence ou la porcelaine.

Le soir, seul dans sa case, il était assailli de pensées tristes. La présence d'une femme, même d'une humble fille du village des Trois-Manguiers, eût suffi à les faire fuir. Aussi Adhémar songeait-il à contracter mariage selon les rites des hommes de la tribu. Les mœurs, chez ces peuples, sont si faciles et si libres que les Européens, habitués à juger vite en rapportant tout à leurs habitudes, les qualifient volontiers de dissolues.

Les filles jusqu'au mariage sont maîtresses de leur corps. Estimant cette liberté fort agréable, elles n'ont aucune hâte de se marier, et, par l'expérience qu'elles prennent d'un grand nombre de maris virtuels, elles se préparent à devenir d'excellentes épouses. Avant de se lier par une union durable, deux jeunes gens se prennent à l'essai, vivent un temps dans la même case. Si cette cohabitation resserre les liens noués par l'amour ou la fantaisie, on procède au mariage rituel qui d'ailleurs peut toujours être rompu par le divorce.

Adhémar cherchait parmi les filles du village celle qui viendrait habiter sa case, et il ne trouvait pas dénuées de charme les expériences qu'il tentait. Mais il s'apercevait aussi qu'un malentendu, toujours le même, le séparait de ses partenaires momentanées. Elles et lui ne parlaient pas en amour la même langue. Elles venaient partager la natte qui lui servait de lit, en toute simplicité, sans arrière-pensée aucune, et, pour ainsi parler, comme l'on va dîner en ville. Car une femme malgache abandonne aux désirs des hommes les parties les plus secrètes de son corps aussi facilement qu'une Européenne livre à leurs regards sa figure, ses bras ou ses seins. Encore l'Européenne a-t-elle parfois, en ce cas, quelques scrupules de pudeur, tandis que la Malgache ne connaît point le mal, telle Ève, avant qu'elle eût goûté au fruit décevant de l'arbre. Adhémar au contraire apportait aux choses de l'amour un esprit déplorablement monogame. Obscurément déçu que ses compagnes eussent appartenu à d'autres, il admettait mal qu'une possession éphémère ne lui

conférât aucun droit sur la vie sexuelle de la femme qui s'était donnée à lui. Il ne pouvait se débarrasser de cette fausse conception de l'amour qui fait d'un être au profit d'un autre une espèce de bien inaliénable, et attribue une importance exagérée à un acte tout naturel, assez banal par sa fréquence, s'il reste précieux par le prix qu'on y attache.

Les filles du village venaient volontiers vers l'étranger blanc, par curiosité, non sans quelque secret effroi, puis s'en allaient, l'expérience faite, préférant retourner aux hommes de leur race. Avec un peu d'argent, Adhémar eût aisément fixé l'une de ces inconstantes, car les femmes malgaches se laissent aimer pour des colliers, des anneaux, des bracelets, des bijoux d'or ou d'argent, pour des voiles de soie ou même de coton, pour le don d'un accordéon ou d'une machine à coudre. Mais Adhémar n'était pas plus riche que les autres hommes des Trois-Manguiers. Il avait comme seul avantage d'être l'inconnu, l'étranger à peau claire, réputé de caste supérieure. Aussi ressentait-il quelque humiliation d'être incompris des filles Betsimisarak. Il se comparait, toutes proportions gardées, et avec interversion des sexes, à une personne de mauvaise vie, en quête d'une situation sérieuse et qui ne trouve à faire que des passades. Ridicule conception d'Européen habitué à régler et hiérarchiser les gestes de l'amour !

Ce soir-là, Adhémar, avait un rendez-vous. Son repas à peine terminé on gratta doucement à la porte. Il déplaça la claie, et, par l'ouverture, une femme jeune et souple se glissa. C'était une vraie fille de la nature, sans fard au visage ni réticences aux lèvres, née pour l'amour et n'en connaissant que la joie physique dans toute sa simplicité. Petite, un peu lourde, les attaches sans finesse, le nez largement épaté, elle avait des chairs fermes, des joues pleines, des seins droits, légèrement piriformes, car elle n'était pas de race pure. Elle appartenait à la famille des Piroguiers-du-lac. Comme son père, ses frères et tous ses parents, elle savait conduire les pirogues soit dans le dédale des marais, soit sur les vastes étendues lagunaires où le vent soulève des vagues. Le maniement quotidien des pagaies lui avait donné de gros bras aux biceps durs. Elle avait vingt ans et s'appelait Ialimanga. Le matin, Adhémar, revenu avec elle en pirogue et

pris du désir brutal de cette chair jeune et fraîche avait obtenu un rendez-vous.

Des tisons rouges, au milieu du foyer à demi éteint, achevaient de se consumer. Il la voyait mal dans la case enténébrée, la reconnaissait à peine, évoquait l'image de la chair brune patinée par le soleil, des seins durs comprimés par le mouvement alterné de la pagaie. Maintenant, elle était debout, immobile, statue drapée dans la longue rabane à plis raides. Les globes clairs des yeux luisaient étrangement dans l'ombre bronzée de son visage, comme dans la profondeur noire de la sylve des fleurs blanches d'orchidées.

Deux heures après, le foyer était mort. La nuit enveloppante les accueillait dans son repos. Adhémar n'avait rien à dire à sa compagne. Elle, d'ailleurs, n'attendait aucune parole. Satisfaite et lassée, elle s'endormit en lui tournant le dos. Étendu à ses côtés sur la natte fraîche, il percevait le souffle léger de sa respiration. Énervé, incapable de dormir, il songeait que les Malgaches avaient résolu très simplement ou plutôt supprimé l'énigme si compliquée et si troublante de l'amour. Ialimanga la piroguière n'était ni sa maîtresse, ni son amie, ni son épouse ; elle n'était pas non plus une prostituée, car elle ne se donnait ni par vice ni par cupidité. Dans les langues de l'Europe, il n'y a pas de mots pour désigner cette passante sur la natte, cette sœur de chair, cette hôtesse de volupté. Celle-ci, sans doute, jamais plus il ne la sentirait à son côté ; ou bien, si elle rentrait dans sa case une nuit, ce serait comme si elle n'y fut jamais venue. Elle ne se préoccuperait ni de celles qui l'auraient précédée, ni de celles qui devaient la suivre. Tous deux, vivraient, sans plus, la volupté présente, cueilleraient, sans penser à hier ni à demain, la fleur brève de l'heure. Plus tard, en présence des autres, ils auraient exactement les mêmes rapports sociaux qu'avant de s'être connus. De cette manière, l'acte naturel et presque anonyme de l'amour ne créait chez tous ceux qui l'avaient pratiqué ensemble, gêne, honte, contrainte, ou obligation d'aucune sorte. Adhémar ne pouvait s'empêcher de penser que c'était bien ainsi. Il avait connu déjà plusieurs filles du village, et ces unions éphémères n'avaient apporté aucun trouble dans sa vie et dans la leur. Il concevait donc parfaitement

l'époque où dans la nuit des temps, il en était toujours de même au sein de la horde primitive...

\*  
\* \*

Un mois s'est écoulé. Adhémar a eu des bonnes fortunes nouvelles au village des Trois-Manguiers, mais aucune femme encore n'a su fixer ses désirs. Pourtant, par d'obscures impulsions héréditaires, il rêve toujours d'unions plus durables et songe à un mariage temporaire avec une épouse qu'il puisse croire sienne.

Inghîta, la fille aînée du Chef, lui plaisait. Sa beauté presque parfaite de femme de vingt ans n'avait encore été déformée par aucune maternité. Ses seins fermes gonflaient la rude étoffe de rabane. Ses jambes fuselées aux attaches fines, libres de toute entrave, luisaient au soleil comme du bronze patiné par le temps. Elle avait le visage ovale, le nez droit, la bouche forte et sensuelle, des lèvres mauves épanouies comme les fleurs du boulainvilléa, des yeux très grands où semblait se refléter l'immensité mélancolique des lagunes ; des yeux perdus dans un rêve mystérieux toujours inachevé. Avec les deux boules de cheveux tressés, plaquées sur les tempes, et les coques nouées retombant sur la nuque en mouvantes pendeloques, elle avait l'air d'une petite reine sauvage, comme les marins d'autrefois en voyaient dans les îles étranges de la Malaisie. Elle était fière, même un peu orgueilleuse, car sa qualité de fille aînée du Chef la destinait à succéder un jour à son père, et c'est par son ventre que devait être perpétuée la race de Samboulâhi, le fondateur du village, et le plus lointain ancêtre des Planteurs-de-riz.

Depuis deux ans elle était mariée à un Betsi d'un autre clan, nommé Tavoul, lourd et peu intelligent. Fortement charpenté, avec de gros mollets de marcheur et des biceps de bûcheron, la figure ronde, le nez épaté, la bouche largement fendue, les lèvres épaisses, les cheveux coupés court, légèrement crépus,

Tavoul était grossier, sensuel et paresseux. Inghîta songeait à rompre selon les rites l'union contractée avec lui, parce qu'il ne l'avait pas rendue mère. Celui qu'elle voulait pour mari, c'était Zanaguîsa, le plus beau mâle du village. Déjà elle s'était donnée à lui secrètement, mais elle désirait vivre dans sa case en qualité d'épouse, pour élever de beaux et nombreux enfants nés de lui. Aussi n'avait-elle prêté nulle attention aux avances d'Adhémar. Froissé dans son amour-propre d'homme et d'Européen, il n'en avait rien laissé paraître, et n'avait pas insisté, ni demandé un rendez-vous à Inghîta. Elle eût consenti sans doute, car une femme Betsi, n'attachant aucune importance à l'acte, ne sait pas se refuser à un homme qui la presse vivement.

Une autre aussi s'imposait à l'imagination d'Adhémar, Poûraka, jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, petite et potelée, la figure toute ronde, les yeux grands et rieurs, le nez petit et légèrement retroussé, la bouche toujours entr'ouverte pour un sourire. Gaie, bonne fille, très coureuse, Poûraka était la première qui eût accordé ses faveurs à l'étranger blanc. Adhémar gardait un souvenir très doux de l'unique nuit passée avec elle, mais il n'osait récidiver, ayant appris que Poûraka était fille d'un lépreux. Cette idée l'avait poursuivi, comme un cauchemar. La peur le hantait, parfois, d'être contaminé et de devenir lépreux, lui aussi. Il se raisonnait en vain : la fille d'un lépreux n'est pas forcément lépreuse, Poûraka ne présentait aucune tare physique apparente, sa jeune chair semblait parfaitement saine. Malgré tout, l'horrible doute subsistait.

\*

\* \*

Adhémar avait lié amitié avec plusieurs hommes du village, d'abord Ingâhi, le Chef, son frère de sang, bonne nature de Betsimisârak indolent, subissant l'influence de sa femme et de sa fille aînée, à qui il était incapable de refuser rien. Sa figure, à tout instant, s'épanouissait en un large rire qui crispait sa bouche et bridait ses yeux ; ses courts cheveux frisottants et sa barbiche rare aux poils tourmentés contribuaient à son aspect

hilare et débonnaire. Il eût voulu donner toujours raison à tous, et s'efforçait de concilier les querelles suscitées par les rivalités des clans ou les papotages des femmes.

Dans la famille des Chercheurs-de-miel, Adhémar avait comme amis Saboutsi et Boutoumoûra, l'oncle et le neveu ; l'un robuste bûcheron, toujours gai ; l'autre suiveur de pistes, habile à retrouver un bœuf perdu, ou à prendre au piège les bêtes de la forêt. C'étaient deux inséparables. Ensemble, ils couraient la brousse, et parfois Adhémar se joignait à eux, pour apprendre à connaître la dune et la forêt vierge.

Mais son camarade d'élection qui, pendant les longues causeries, l'initiait aux détails de la vie malgache, c'était Rabouth, du clan des Coureurs-de-chemins. Fidèle à l'esprit de sa famille, et dès l'enfance possédé du démon des voyages, Rabouth, à dix ans, avait quitté les Trois-Manguiers pour aller vivre chez des parents éloignés à Tamatave, car son père Tsindroûka avait voulu qu'il fût instruit et parlât l'idiome des Blancs. Il avait donc fréquenté l'école durant quelques années, juste assez pour apprendre un peu de français, puis avait servi comme domestique chez des Européens. À vingt ans, il s'était élevé à l'emploi brillant de planton à la résidence. Sur le point d'y prendre de mauvaises habitudes et de s'initier à quelques vices notoires des civilisés, il fit la connaissance de Rassouh, camériste d'une femme d'administrateur. Cette jolie fille, venue des provinces du Sud et à peine âgée de seize ans à cette époque, fixa ses désirs. Il en devint le possesseur attitré selon les rites du mariage nouveau inscrit dans les registres du gouvernement français. Mais cette union garantie par un acte officiel ne fut pas à l'abri des risques ordinaires du mariage. Rabouth partagea Rassouh avec un ou deux Malgaches et plusieurs Européens. Entre autres défauts, il avait emprunté aux Blancs celui de la jalousie. Il décida donc de rentrer dans son village avec sa femme, pour la soustraire aux tentations.

Tout près de la palissade des gens de son clan, il se construisit, dans un enclos de bambous, une petite case à large varangue. De Tamatave, il avait rapporté une lampe qu'il n'allumait jamais, faute de pétrole, et une chaise de bord sur laquelle il aimait à s'étendre pour faire la sieste, à l'imitation des

Européens. Il possédait aussi un accordéon, article importé de Hambourg, un casque blanc, une montre en argent, un pantalon kaki, une bible protestante et une paire de vieux souliers jaunes. Les gens des Trois-Manguiers l'admiraient secrètement, quoique le jugeant fier et trop différent d'eux. Il était le préféré de son père, le vieux Tsindrouka. Ses sœurs étaient en adoration devant lui, mais il vivait en très mauvais termes avec son frère aîné qui le jalousait. Tout de suite Adhémar et Rabouth sympathisèrent ; ils s'initièrent réciproquement aux finesses de la langue française et aux difficultés du dialecte Betsimisarak. Leurs cases étaient l'une en face de l'autre, et ils n'avaient que la rue à traverser pour faire ensemble d'interminables causeries.

Justement, ce jour-là, Adhémar s'ennuyait. Il n'avait pu prendre l'habitude des longues et vaines flâneries auxquelles passaient une bonne partie de leur temps ses amis, sans mouvement, sans pensée, sans parole. Les heures pour eux coulaient, comme l'eau noire des lagunes, où aucun indice ne révèle le sens du courant. Au contraire, l'hérédité de ses ancêtres laborieux incitait toujours Adhémar au changement, à l'action ; il regrettait de ne pouvoir s'abandonner à cette ataraxie que déjà les philosophes de l'antiquité recommandaient inutilement aux hommes d'Europe.

Rabouth, selon son habitude, pratiquait le rien-faire, couché sur le ventre, de tout son long, sous la varangue de la case. Adhémar le rejoignit, s'assit près de lui, les jambes pendantes, sur le plancher en écorce de ravinale. L'ombre commençait à descendre, le vent soufflant de la mer apportait quelque fraîcheur après les heures torrides du milieu de la journée. Ça et là, les gens sortaient des cases, après la sieste, nonchalants, musards, prêts à rire ou à causer. On entendait de tous côtés les voix de cristal des jeunes femmes, les cris et les rires des enfants.

– Quoi de neuf, Rabouth ?

– Plusieurs nouvelles, Adhémar. Une des vaches de mon frère Véloumoûra, ce matin, a été prise par le caïman. Saboutsi le bûcheron l'a vue dans la lagune. Elle était déjà noyée, et le Dos-écailleux l'entraînait vers son repaire. Saboutsi a essayé de

le suivre le long du rivage, mais la bête vorace a disparu dans les roseaux et les lotus...

Véloumoûra sortit à ce moment de la palissade de bambous qui, tout à côté de la case de Rabouth, circonscrivait le clan des Coureurs-de-chemins. Son frère, qui ne l'aimait point, lui cria :

– Tu cours après le voleur de ta vache, eh ?

Véloumoûra portait une de ces larges et lourdes sagaies que les hommes de la côte utilisent dans la chasse aux sangliers. Il tourna la tête, lança vers son frère un regard furieux, mais ne répondit rien.

– Tu parais te réjouir de la mésaventure de Véloumoûra ?

– Il est assez riche pour supporter la perte d'un bœuf et même de trois... C'est un avare. Il retient ses biens pour lui seul. Sa femme lui a demandé en vain d'acheter un châle de couleur et des rubans de soie pour orner un chapeau tressé en feuilles de palmier. Il a refusé trois piastres... Et voilà que le caïman lui a pris une vache : il en perd douze... Autre nouvelle : Saboutsî a trouvé une ruche dans la forêt. Demain il enfumera les Mères-du-miel et rapportera au village le butin parfumé.

– Quoi de neuf encore ?

– Le vent a tourné, depuis que la lune grandit... Les Piroguiers-du-goulet ont vu de nombreux poissons zoumpouna entrer dans les lagunes. Les pirogues iront demain aux barrages de pêche... Mais voici Rassouh qui vient de causer avec les femmes : elle nous apporte les nouvelles du village.

La femme de Rabouth arrivait en se dandinant comme une belle oie grasse qui remonte lentement du marais vers le village. Elle portait un sîmbh<sup>1</sup> non en rabane, mais en cotonnade européenne ornée de ramages orange et rouge ; sa taille, ses seins et ses épaules étaient emprisonnés étroitement dans un caraco bleu bordé d'une petite dentelle d'Imerne ; ses cheveux étaient arrangés en gros bandeaux sur les tempes, et non tressés à la

---

<sup>1</sup> Sorte de jupon.

mode du pays. Tous ces signes marquaient qu'elle n'était point une Betsimisârak de la forêt ou des lagunes, mais qu'elle avait vécu dans les villes à côté des Blancs. Elle s'accroupit sur le râpak, près de son mari, après avoir salué Adhémar, et attendit qu'on la questionnât.

– Quoi de neuf, Rassouh ?

– Rien de neuf...

– Alors de quoi parliez-vous entre femmes, tout à l'heure ?

– Nous parlions de l'arbre et du rocher.

– Et de quoi encore ?

– Les Blancs sont très subtils, et ils croient que les Malgaches ont, comme eux et les chats, l'esprit inquiet.

– Que disent les femmes des Planteurs-de-riz ? interrompit Rabouth.

– Elles disent que la tête du bœuf est cuite...

Adhémar agacé interrogeait Rabouth du regard.

– Quand nous disons, nous autres Malgaches, que la tête du bœuf est cuite, c'est qu'on va se disputer ou se battre. Pendant que les hommes dorment, les femmes jacassent.

– Et Rabouth aussi jacasse avec son ami Blanc, pendant que les femmes dorment dans les cases. Vous avez l'esprit trop rusé tous les deux, je ne dirai plus rien.

– Dis pourquoi la tête du bœuf est cuite, ô Rassouh, et, quand j'irai à Tamatave, j'achèterai pour toi une torsade d'argent pour ajouter à celles qui tintent à tes poignets et à tes chevilles.

Rassouh regarda Adhémar en riant de toutes ses dents blanches entre ses lèvres mauves, et continua :

– La fille du Chef a dit qu'elle demanderait le divorce d'avec Tavoul pour avoir des enfants d'un autre homme... La femme du Chef a dit qu'Inghîta n'aurait jamais de postérité avec aucun homme... Tâtila, sa sœur, a dit que la fille du Chef épouserait un jeune homme du clan des Chercheurs-de-miel... Baô-

manga, la femme du piroguier, a dit que la querelle des Planteurs-de-riz et des Chercheurs-de-miel n'intéressait pas les autres gens du village... Simpâna la sorcière a dit...

– Tes histoires, Rassouh, ne sont guère nouvelles, interrompit Rabouth. Nous les connaissons depuis longtemps, Inghîta veut être mère pour perpétuer la race des chefs... Ranourou-souh, la femme du Chef, fait des vœux pour qu'Inghîta, fille d'une autre épouse, reste stérile et que ses enfants à elle deviennent chefs un jour. Et toute la famille de Gâli veut qu'Inghîta choisisse un mari parmi les Chercheurs-de-miel, pour que leur clan devienne le premier du village. Si tu épousais Inghîta, ô Adhémar, continua en riant Rabouth, tes fils deviendraient chefs des Trois-Manguiers...

– Inghîta ne me plaît point, et je ne lui plais pas non plus, dit sèchement Adhémar.

Rabouth n'insista pas. Rassouh rentra dans la case pour préparer le repas du soir.

C'était l'heure où les femmes vont au fleuve ou à la source puiser l'eau nécessaire au ménage. Elles marchaient, les bambous sur l'épaule, d'un pas ferme et souple, avec ce léger déhanchement que donne l'habitude de cheminer dans les sables. La tête haute, les seins droits, elles allaient, regardant devant elles, impassibles en apparence et indifférentes. Les sîmbh neufs en rabane, aux rayures de couleur, froufroutaient à chacun de leurs pas. Les hommes à ce bruit, tournaient la tête pour suivre des yeux les femmes, aguichés par les cuisses rondes serrées dans l'étroitesse du sîmbh et par les hanches larges qui roulaient doucement et éveillaient en eux des images lascives. Lorsqu'elles revenaient de l'aiguade, les bambous lourds d'eau pesaient à leurs épaules, leurs pas s'imprimaient plus fort dans le sable crissant ; elles s'arrêtaient parfois, la respiration un peu haletante, tandis que leurs seins soulevaient d'un mouvement rythmique l'étoffe tendue. Et les hommes de nouveau écoutaient l'appel de la volupté...

Vinrent à passer les deux jeunes sœurs de Rabouth, Baômitse et Idzâli, qui revenaient de l'eau.

– Idzâli ! j'ai soif... Donne-moi à boire...

Elle s'approcha, inclina vers son frère l'un des bambous. Lui, le saisissant à deux mains, approcha ses lèvres de l'ouverture, et laissa couler dans sa bouche le flot rafraîchissant de l'eau nouvelle.

Quand il eut fini, elle tourna le bambou vers l'Européen, avec un sourire. Adhémar but, pour fixer un peu plus longtemps devant lui la gracieuse silhouette de la jeune fille. Elle avait posé le pied sur la pierre luisante d'usure qui servait de degré pour monter jusqu'au plancher de la varangue. Ce pied qui n'avait jamais été déformé par aucune chaussure, était nu, libre, sain, les doigts agiles légèrement écartés les uns des autres, les ongles lisses régulièrement implantés. Adhémar admirait la jambe fine et nerveuse, le buste ferme et rond, les épaules et les bras nus, un peu grêles, mais d'une ligne si pure et d'un beau bronze si chaud, comme mêlé d'or. Idzâli sentait courir sur sa chair les regards de l'homme, et souriait, naïvement heureuse. Lui avait la révélation d'une grâce juvénile qui le ravissait et lui faisait trouver cette enfant de seize ans soudain plus séduisante que la fière Inghîta ou que Poûraka la rieuse.

Rabouth ne fut pas sans s'apercevoir de l'effet produit par sa sœur. Lorsqu'elle s'éloigna, il dit :

– Pourquoi n'épouses-tu pas Idzâli ?

Cette question répondait si bien en cet instant à la secrète pensée d'Adhémar qu'il ne sut que dire, interloqué.

– Demain, poursuivit le frère complice, elle ira toute la journée à la plate-forme de garde de la nouvelle rizière, dans la forêt...

Sur un pan de montagne, que le feu a dénudé de sa sylvie antique, achève de mûrir le riz nourricier. Çà et là, des troncs noircis attestent encore la destruction récente de la forêt. Partout elle enserre le champ de sa muraille vert sombre où pendent les festons clairs des lianes et les girandoles blanches des orchidées. Les épis blonds ondulent et se moient d'ombres sous le souffle du vent. Au milieu de la rizière, se dresse la plateforme de garde surélevée sur quatre grands pieux et protégée contre le soleil par un toit léger en feuilles de ravinales. De longues lianes suspendues à des piquets fourchus, avec de larges palmes accrochées de distance en distance, courent au-dessus des épis lourds et convergent vers la plateforme. Quand on les tire brusquement, les grandes feuilles sèches crissent et s'agitent, comme des pans d'étoffe secoués par des bras humains ; ces épouvantails primitifs suffisent pour faire fuir les oiseaux de la forêt. Tout le peuple ailé des mangeurs de grains s'est donné rendez-vous près du riz : les merles voraces et piaillleurs au bec jaune, aux plumes grises, les petits foûdi, vêtus d'écarlate, effrontés et pillards, les minuscules tsintsînes, dont le poids fait ployer à peine la tige d'une graminée, et les gros pigeons verts qui d'un vol lourd viennent s'abattre par paires au milieu des épis.

Idzâli, dont c'est le tour de garde, paresseusement étendue sur la plate-forme en roseaux, lasse d'avoir lutté tout le jour contre le sommeil, attend avec impatience l'heure où se couchent les oiseaux. À côté d'elle, la petite fille Varivâvi s'amuse à pétrir un bœuf en glaise puis, quand il est fini, le transforme en petites boulettes rondes qu'elle lance avec une sarbacane contre les foûdi et les pigeons verts.

Idzâli a eu deux visites. Au milieu du jour, Varivâvi, venue pour lui apporter son repas, est restée pour faire la garde avec elle. Puis Adhémar a passé, revenant de la forêt où il était allé avec Boutoumoûra chercher le butin des Mères-du-miel ; il avait

fait, tout seul, un détour vers la rizière, car il savait devoir y trouver la jeune fille. Elle s'était sentie toute joyeuse, lorsqu'il avait paru à l'orée de la sylve, car elle aussi l'attendait. Tout de suite, Adhémar, étendu sur la haute plate-forme, lui avait dit son désir de faire avec elle l'essai du mariage, et elle avait consenti à venir dès le soir dans sa case. Maintenant ils n'avaient plus de paroles à échanger, ils restaient là, contents d'être deux, et pensant à la nuit prochaine, très sages, parce que la coutume Betsimisârak défend d'accomplir hors des cases les gestes de l'amour. Quiconque contreviendrait à l'interdiction héritée des Ancêtres deviendrait lépreux.

Adhémar se serait gardé de violer cette prohibition. Comme il avait changé déjà, depuis qu'il vivait parmi les Betsi ! Naguère, en Européen curieux, il eût demandé le comment, le pourquoi de la règle édictée, se fût fait un véritable plaisir de transgresser exprès une interdiction jugée absurde, n'eût pas eu de cesse qu'il n'en eût prouvé l'inanité aux pauvres arriérés qui la respectaient. Maintenant, persuadé de la prudence des Ancêtres Betsimisârak et de leur sage adaptation à la nature ambiante, il commençait à comprendre l'utilité de la tradition, la nécessité d'une loi indiscutable et indiscutée. Dans le temps de son initiation à la vie simple, quand on lui opposait quelque-une de ces interdictions, s'il en demandait l'origine et la cause, on lui répondait toujours :

– Coutume des Ancêtres...

ou encore :

– Héritage des Anciens...

S'il insistait, on lui disait dédaigneusement :

– Je ne sais pas...

ou bien on lui narrait gravement quelque conte à dormir debout, quelque historiette puérile, garantie elle aussi par la tradition ancestrale.

Adhémar songeait à ces choses, en contemplant le joli corps d'Idzâli. Et telle est la force de la loi, une fois acceptée, qu'il était presque exempt de désirs. Idzâli, selon la coutume des

Betsi, lui était aussi sacrée, sous la splendeur pure du ciel et à la face des arbres vénérables de la sylve, que si elle eût été sa sœur...

Mais l'impérieuse splendeur du jour tropical contraignit Adhémar à sortir de son moi. Midi s'épandait en flots d'or à leurs pieds, sur la rizière. Autour d'eux, dans la forêt violée par l'incendie récent, une lumière crue révélait les nudités sylvestres, cachées d'ordinaire sous le manteau vert des arbres. Les lianes, qui rampent dans le sous-bois, ou s'élancent dans l'ombre pour enlacer et étouffer, se tordaient, comme des serpents blessés, dans la clarté triomphante du jour. Des orchidées blanches ou violettes, habituées à s'épanouir dans l'humidité ténébreuse, se fanaient au grand soleil, en exhalant d'ineffables parfums. De longues mousses d'un vert gris pendaient, comme des chevelures mouillées, aux branches des vieux arbres. Les troncs sveltes des palmiers, annelés de jaune et de vert, les hauts troncs des râmi, saignant de résines parfumées, les troncs gercés des palissandres, et les fûts rouges des nâth servaient de piliers à l'immense dôme feuillu. Étrange spectacle que cette section brutale de la forêt, en une muraille verte, à pic, où se dessinaient en lignes grises, toutes les arborescences, comme une broderie claire sur une trame sombre.

Le midi tropical flambait. Partout la lumière intense répandait une joie brûlante. La chaleur développait les senteurs fortes de la sylve : parfums balsamiques des résines, relents visqueux et poivrés des champignons, odeur ténue des feuilles. Et les effluves des eaux torrentueuses suspendues en vapeurs irisées passaient dans le vent.

Dans la rizière et dans la forêt, pullulait la vie. On entendait des pépiements et des jacassements d'oiseaux, des froufrous d'ailes, des vrombissements d'élytres, des glissements d'écailles ; à écouter de près, on eût perçu le déroulement des feuilles, l'écoulement des sèves, l'éclatement des bourgeons. La rizière, baignée de lumière et de chaleur, frémissait de fécondité. Le soleil resplendissait sur toutes choses, les animait. C'était lui qui jaunissait le riz pour nourrir les générations des hommes, lui qui avait fait déferler sur l'ossature solide des monts, les vagues vertes de la forêt mouvante, de la grande forêt

immémoriale, avec ses lianes, ses mousses, ses racines nourrissantes, ses fleurs parfumées et les êtres innombrables qui la peuplent.

Adhémar, comme un jeune dieu, exultait dans la plénitude de la force du jour. Il se sentait comme ivre de lumière immortelle et de vie féconde, peut-être parce qu'une humble chair de femme, près de lui, au-dessus du tapis doré de la rizière et dans le magnifique décor de la sylve farouche, s'offrait à ses désirs vibrants.

Il connut, en son cœur et en sa chair, que c'était le moment de ses fiançailles avec Idzâli, à la face de la forêt. Il mit sa main sur l'épaule nue de la jeune femme. Au contact, elle frissonna, lui jeta un regard à la fois soumis et craintif, car elle redoutait que le Blanc eût oublié l'interdiction des Ancêtres. Mais lui, caressa doucement le bras rond et la main fluette aux longs doigts, puis, comme la petite fille Varivâvi, revenant de chercher des racines, apparaissait, une corbeille sur la tête, à l'orée de la sylve, il s'en alla, disant :

– N'oublie pas, Idzâli, que je t'ai choisie pour habiter dans ma case...

– Je m'en souviendrai ce soir, Radémâri !

Son nom, prononcé à la Betsimisâraka, Démâri ou Radémâri, par la bouche d'Idzâli, au timbre clair, un peu chantant, lui fut comme une caresse. Quand il eut marché quelques pas dans l'ombre verte, il entendit un cri pareil à celui que poussent les lémuriens, lorsqu'ils s'appellent d'un arbre à l'autre ; et, à ce cri répété trois fois, il connut que son ami Boutoumoûra l'avait attendu pour rentrer ensemble au village.

C'était l'heure de la classe. L'école, aux larges ouvertures, aux varangues surbaissées, réunissait tous les enfants du village. Haute comme la case du Chef, longue comme les Maisons-de-prières, elle était un sujet d'orgueil pour les habitants des Trois-Manguiers. Ni tables, ni bancs. Les élèves ne se servaient encore que d'ardoises. Ils écrivaient accroupis sur les nattes fraîches. Le mobilier scolaire viendrait en son temps, après une ou deux années.

Adhémar appliquait les programmes de l'instruction officielle. Il enseignait le français par la méthode directe, à l'instar des écoles Berlitz. Mais il mettait plus de trente leçons à familiariser les Betsi avec les rudiments de notre langue. Il les initiait aussi aux éléments du calcul, d'après un manuel en langue malgache, qu'on lui avait rapporté de Tamatave. De l'écriture, du dessin, quelques leçons de choses, et voilà le programme complet de l'école des Trois-Manguiers, dirigée par Adhémar Foliquet, licencié ès lettres. Il avait pour chaire magistrale, au milieu de la classe, un billot de palissandre, d'un beau rouge sang de bœuf, taillé à coups de hache par son ami Boutoumoûra. Autour de lui, ses trente élèves, accroupis par petits groupes, à la façon des écoliers de l'université du Caire, l'écoutaient religieusement, leurs visages émerveillés tendus vers le maître. Tous avaient le torse et les jambes nues, comme il sied à de petits sauvages de la forêt. Les cheveux des garçons étaient tondus très ras, sauf une houppe aussi longue que possible, nouée au sommet de la tête. Les filles avaient déjà des petites tresses roulées en boules sur les tempes et disposées en pendeloques sur la nuque. Certaines s'enveloppaient dans un sîmbh en miniature et marchaient gravement, comme des femmes. Garçons et filles portaient, suspendues au cou par des ficelles de rafia, diverses amulettes, contenues dans de petits sachets rouges, ou faites de perles et de morceaux de bois enfilés : remèdes contre la diar-

rhée ou les piqûres d'insectes, talismans pour donner de la mémoire ou protéger contre les mauvais sorts.

Tous ces petits, attentifs et appliqués, ne perdaient pas un mot des paroles du maître. Les regards de leurs yeux vifs se tenaient avec la volonté de comprendre ; leurs fronts bombés se barraient d'un pli creusé par l'attention. Adhémar s'étonnait de leurs progrès réguliers et rapides. Il comparait l'assiduité et l'effort des tout petits à la négligence et à l'incurie des adultes. Était-ce que les virtualités d'acquisition et d'évolution de ce peuple enfant sont épuisées vers l'âge de quinze ans et qu'il n'est plus capable alors que de vivre la vie végétative ou animale ? Était-ce qu'à l'âge de la puberté l'éveil sexuel oriente l'existence des Betsi vers un but unique, auquel tout est désormais subordonné ? Adhémar n'était pas éloigné de le croire, car il retrouvait chez les vieux, glacés par l'âge, la vivacité d'esprit, la promptitude d'impression, la curiosité active de ses petits élèves, tandis que les adultes, les hommes surtout, semblaient en proie à une apathie torpide.

Comme Adhémar s'intéressait plus à ses petits Betsi qu'aux jeunes collégiens surveillés par lui jadis dans les sombres salles d'études du lycée de Bourg-en-Bresse ! Ceux-ci ne songeaient qu'à lui jouer des tours, à éluder sa vigilance pour lire des livres défendus. Ceux-là au contraire lui donnaient toute leur attention confiante et naïve, n'étaient jamais ni dissipés ni désobéissants. Semblables les uns aux autres par la douceur, la bonne volonté, le désir de contenter le maître, ils se révélaient aussi divers que des enfants d'Europe par leur qualité intellectuelle. Déjà on discernait en eux l'orgueil de futurs chefs ou l'indifférence d'esclaves, et l'hérédité les marquait fortement de son empreinte. Adhémar se plaisait à les distinguer d'après leurs origines et à vérifier leurs aptitudes d'après la marque du sang ou la teinte de la caste. Ainsi les ancêtres revivaient dans leurs descendants, comme le croient les Malgaches. Chez les enfants des Planteurs-de-riz, d'esprit plus rassis, d'attention plus soutenue, de mémoire plus sûre, le savoir s'accroissait avec régularité, comme le riz pousse dans la rizière, et la moisson de science s'enrangeait, définitive, dans les silos profonds des cerveaux. Les fils des Chercheurs-de-miel, d'esprit curieux, souvent

original, apprenaient rapidement et oubliaient vite, élèves plus brillants que réguliers. Les Coureurs-de-chemins avaient transmis aux leurs l'âme vagabonde de la Race. Toujours prêts à apprendre du nouveau, ils se lassaient tout de suite, et ne savaient rien à fond ; l'extrême mobilité de leur esprit déconcertait parfois Adhémar. Les fils des Piroguiers, lents, patients, méthodiques, d'esprit plus obtus que les autres, se rangeaient parmi ces élèves médiocres qui, sous toutes les latitudes, ne méritent ni éloges ni reproches, destinés sans doute par le sort à une vie terne où se reflète leur âme moyenne.

Telle quelle, la classe faisait de grands progrès. Enfants de cinq ou six ans, garçons ou filles de treize et quatorze apprenaient le français avec une rapidité extraordinaire. Adhémar, modeste, attribuait ces heureux résultats plutôt à leurs dispositions naturelles qu'à son mérite de pédagogue.

Il aimait tous ses élèves pour leur bonne volonté jamais en défaut. Les trente paires d'yeux dirigés vers lui, parfois brillants d'intelligence, toujours touchants de sincérité naïve, le récompensaient de la peine qu'il prenait, car il y lisait des sentiments, inexprimables autrement pour les petits Betsi, d'affection et de reconnaissance. Beaux yeux d'enfants, si purs, si candides, où se reflètent toutes les pensées, toutes les émotions, comme les arbres en une eau limpide et calme ; beaux yeux pleins d'images changeantes, comme les sources où viennent boire les bêtes de la forêt et où puisent, pour emplir les grands vases de terre, des femmes aux mouvantes parures ! Yeux voilés de tristesse, puis illuminés de joie ; yeux jeunes, ouverts plus souvent que ceux des hommes sur les pays féeriques du rêve ; yeux surpris et émerveillés, à qui tant reste à voir, qui n'avez regardé consciemment ni la maladie ni la mort, qui n'avez pas été horrifiés par les spectacles de cruauté, ni souillés par les luxures, qui reflétez tout l'amour, toute la douceur et toute la joie. Miroirs de vérité ! Diamants d'épreuve ! Étoiles de tendresse ! Pareils en Europe, sont seulement les yeux des tout petits bébés ; car là-bas, chez les gosses, l'expérience d'une vie plus dure apporte vite son désenchantement et sa tristesse, et même les yeux d'enfants sont de bonne heure, miroirs d'hypocrisie, de vice ou de souffrance.

De ces doux yeux, curieux, étonnés et confiants, d'enfants Betsimisâarak, toujours dirigés vers lui, convergeaient vers Adhémamar de mystérieux effluves, qui mettaient sa propre pensée en communion avec celle, obscure, indécise, de tous ces petits et avec l'âme aussi de cette race étrangère, devenue pour lui un peuple d'élection. Et il se sentait, lui le désenchanté des geôles scolaires de son pays, une vocation pédagogique.

Il les aimait tous, ses élèves Betsi, il sentait que parmi eux les humbles et les déshérités avaient encore plus besoin de lui que les intelligents et les forts.

Il pardonnait au gros Boutouâbi d'être lourd de paresse et gonflé d'orgueil ; il ne voyait plus le visage peu sympathique de Voualâva le Rat, rusé et chafouin comme l'animal dont on lui avait donné le nom ; il essayait sincèrement d'ouvrir à la lumière l'intelligence obscure de Bêdh, descendant presque idiot des Piroguiers du goulet ; il s'extasiait de la gentillesse et de la vivacité d'esprit de Dâme, de la turbulence active et de la drôlerie de Boutoupélaka ou de Saïmbh, braves petits garçons éveillés et joyeux, de la jolie qualité d'intelligence de Baôbîtaka, une petite fille de neuf ans du clan des Hommes-atteints-par-le-malheur, type charmant d'indolence tropicale, d'insouciance rêveuse. Chaque fois qu'il la regardait, Adhémamar pensait à la hideuse maladie qui décimait sa famille, la marquait, elle aussi, d'une horrible tare indélébile, même si elle devait échapper au fléau, comme sa cousine Poûraka, qu'il avait aimée. Il remerciait le destin, qui peut-être les avait condamnées, de leur avoir donné, comme une sorte de remède préventif du terrible mal, une si belle et si joyeuse insouciance.

Ses deux élèves préférés étaient Saboutsi et Iâli. Saboutsi, garçon de treize ans, intelligent et d'esprit très vif, précoce, curieux, observateur, aimait à discuter et à savoir le pourquoi des choses. Iâli, l'une des filles du Chef, avait onze ou douze ans ; petite personne sérieuse et réfléchie, douce et serviable, elle aimait à porter les petits enfants à califourchon sur la hanche droite comme font les femmes Betsi. Un jour qu'elle s'était chargée ainsi d'un gosse d'au moins cinq ans, Adhémamar lui reprocha de se fatiguer inutilement. Nullement déconcertée, elle répondit :

– Je serai bien plus fatiguée, quand j’aurai le gros ventre ;  
je m’habitue déjà à être mère...

\*

\* \*

Adhémar renvoyait ses élèves vers midi. Lorsqu’il rentrait dans sa case, le riz d’ordinaire bouillait dans la marmite sur les trois pierres du foyer, une natte neuve marquait, de son rectangle plus clair, sur le tapis des nattes usagées, le lieu du repas. La jeune Idzâli, au milieu, avait disposé déjà le large morceau de feuille de ravinale pour verser le riz fumant, et de chaque côté, les morceaux plus petits pour servir d’assiettes. Accroupie dans une attitude abandonnée et nonchalante, elle souriait doucement à l’arrivée de son seigneur et maître. Pendant le repas, elle s’empressait, servait l’homme selon le rite, allait chercher dans le coin de la case, lorsqu’il avait soif, le bambou plein d’eau, qu’elle inclinait vers la fragile coupe verte.

Ce jour-là, par extraordinaire, Idzâli n’était pas encore arrivée. Adhémar revint sur le pas de la porte, regarda, d’après les ombres, l’heure qu’il pouvait être. Dès les premiers temps de son séjour, sa montre s’était arrêtée. Au début, il en avait été gêné : à chaque instant, il faisait le geste machinal de la consulter. Peu à peu il avait dû apprendre à s’en passer. Progressivement s’atténuait et s’émoussait en lui le sens du temps, si précis, si aigu, chez les civilisés. Mais en même temps s’abolissait aussi l’obsession de l’exactitude, l’ennui de l’avance, la crainte du retard, l’énervement de l’attente.

Le concept du temps a puissamment aidé au progrès de la civilisation, et, peut-on dire, au développement de l’esprit humain. Mais il a eu de néfastes conséquences à d’autres points de vue. C’est par lui que l’homme a pris conscience de la brièveté des heures, de leur fuite irrémédiable ; par lui qu’il a connu le regret du passé, l’appréhension de l’avenir, qu’il s’est laissé aller à l’habitude de s’évader continuellement hors du moment présent, oubliant de jouir de chaque minute bien vécue ; c’est par

lui qu'il a vu nettement la mort, et cherché à mesurer la distance qui le séparait de l'inévitable, qu'il a souffert en comparant sa vie éphémère aux siècles passés. C'est l'idée du temps, ressassée, qui a donné aux religions l'épouvantail de l'éternité, aux philosophies la déception du devenir ! Combien Adhémar admirait et enviait l'état d'esprit des Betsimisârak ! Ils ne mesuraient les journées que par la naissance et la mort du soleil, marquaient les temps intermédiaires par des images dénuées de précision : l'instant où l'ombre de la forêt s'éloigne des cases, celui où les caïmans quittent les bancs de sable, celui où les bœufs rentrent des parcs, celui où se lève la brise de mer. Pour évaluer une durée, même imprécision : le temps qu'il faut à une femme pour chercher de l'eau – c'était à peu près vingt minutes ; le temps de cuire le riz, – c'était trois quarts d'heure. Ensuite il y avait la demi-journée et la journée, puis la demi-lune et la lune. Mais une lune – vingt-huit jours – semblait un espace très long, et presque personne parmi eux n'appréciait la distance qui les séparait d'un événement vieux d'une lune. Quant à la révolution de l'année, ils la connaissaient vaguement par le retour périodique de certains travaux, comme les grandes pêches des marées d'équinoxe, ou l'époque des défrichements de forêt pour la plantation du riz. Mais ils ne distinguaient pas les années les unes des autres, et aucun, vieux ou jeune, ne savait son âge. Aussi ne se sentaient-ils pas vieillir. Comme ils n'avaient point de miroirs pour contempler leurs traits, ils ne s'apercevaient guère des changements survenus en leurs personnes. La décrépitude de leurs voisins ne les frappait pas, n'étant point sensible d'un jour à l'autre.

Adhémar parfois s'ingéniait à supputer les âges des habitants des Trois-Manguiers, par comparaison entre aînés et cadets, ou entre mères et enfants. Mais il se trompait souvent. Sangavâvi, la mère du Chef, passait pour la plus vieille femme du village. Cacochyme, presque incapable de se tenir debout, elle ne sortait plus guère de l'ombre de sa case, et lorsqu'elle se traînait au soleil, mélancolique débris d'humanité, gourmandant sa descendance d'une voix cassée, elle paraissait cent ans. Ingâhi le Chef prétendait que sa mère était déjà une femme faite, du temps où régnait encore le roi Radama. Celui-ci étant

mort en 1828, la bonne femme n'aurait pas eu dès lors moins de cent vingt ans. Mais d'autre part le Chef lui-même, malgré sa figure plissée, n'avait pas dépassé la cinquantaine, et sa mère, quand elle l'avait eu, était encore jeune. Et Idzâli ? Avait-elle quinze ans ? En avait-elle vingt ?

À toutes les questions, elle répondait :

– Je ne sais pas...

Si Adhémar insistait, elle se moquait de lui.

– Pourquoi ne demandes-tu pas son âge à l'arbre qui pousse dans la forêt, ou au canard qui vole sur les lagunes, ou au caïman qui dort sur la berge ?

– Parce que ni l'arbre, ni le canard, ni le caïman ne savent parler... Moi, je sais bien mon âge, j'ai vingt-trois ans. Pourquoi ne sais-tu pas le tien ?

– Toi, tu es un Blanc. Les Blancs savent tout... Est-ce que mon frère Rabouth, qui pourtant est allé à Tamatave, sait son âge ? Et le Chef, le sait-il ? C'est coutume de Blancs, non de Malgaches, que de savoir son âge...

Et, à cette dernière raison, Adhémar ne trouvait rien à dire.

\*

\* \*

Idzâli parut au seuil de la case. Elle s'était attardée à causer chez Tâtila, la belle-sœur du Chef, la femme la plus bavarde et la plus intrigante du village. Sa sœur Ranoursouh, contente d'avoir donné à son mari trois filles et trois garçons, regardait grandir ses enfants, et ne se préoccupait guère que de toilette. Pourvu qu'elle eût de beaux sîmbh aux vives couleurs, des chapeaux de fine paille ornés de rubans de soie, et des bijoux d'argent et d'or, elle s'estimait heureuse. Tâtila, sa cadette, mariée à Kalizâh de la famille des Chercheurs-de-miel, très ambitieuse et fort jalouse de sa sœur, se dépensait au contraire en intrigues de toutes sortes. Son mari était encore trop jeune pour faire parti

du Conseil des Anciens, ce qui la désolait. D'autre part, les enfants de Ranoursouh deviendraient chefs un jour, si Inghîta, la fille aînée d'Ingâhi mourait sans postérité. Par dépit, Tâtila souhaitait qu'Inghîta devînt mère, et elle s'efforçait par tous les moyens de brouiller la jeune femme avec son mari, pour lui faire épouser ensuite un fils des Chercheurs-de-miel. Elle avait un candidat tout prêt dans la personne de Zanaguîsa, son beau-fils, que Kalizâh avait eu d'une première femme. Tâtila avait su prendre une grande influence sur ce garçon faible et mou. Elle lui vantait sans cesse les charmes d'Inghîta et aussi les avantages politiques d'un tel mariage pour lui et pour son clan. Il feignait de se laisser endoctriner, mais ne se pressait point. Pourquoi prendre une femme légitime, puisqu'il avait toutes celles qui lui plaisaient, y compris la belle Inghîta.

Deux partis s'agitaient autour de cette intrigue, l'un pour, l'autre contre le divorce de la fille du Chef. Adhémar songeait aux querelles analogues qui divisent deux clans de petits bourgeois dans quelque chef-lieu de canton, au fond d'une province de France. La fille du minotier épousera-t-elle le commis des contributions ou le fils du percepteur ? Toutes proportions gardées, c'était bien cela. Mais combien les passions étaient moins vives, les disputes moins envenimées chez les Betsi ! Leur apathie naturelle les empêchait de passer des paroles aux actes ; en fait, depuis qu'Adhémar était au courant de cette histoire, tout s'était réduit à des discours, à des papotages de femmes, et à quelques faiblesses d'Inghîta pour le trop séduisant Zanaguîsa. Tout le village sans doute prenait parti, mais mollement, et les intéressés eux-mêmes demeuraient, en apparence, indifférents à l'issue de la querelle. Pourtant Idzâli arrivait fort excitée.

– Tâtila est hardie et effrontée, s'écria-t-elle en entrant. Figure-toi qu'elle est allée hier trouver Inghîta pour lui demander quand elle divorçait.

– Et qu'a répondu Inghîta ?

– Qu'elle n'en savait rien.

– Alors elle est bien près d'être décidée.

– Mais elle n'est pas décidée tout à fait... Elle a dit qu'elle ferait encore une dernière tentative ?

– ?...

– Qu'elle offrirait un bœuf aux Ancêtres pour leur demander d'avoir des enfants avec Tavoul... Mais Tâtila a insisté ; elle a fait l'éloge de Zanaguîsa, qu'elle connaît bien, puisque c'est le fils de son mari. Elle prétend qu'Inghîta a fini par avouer qu'elle préférerait Zanaguîsa à Tavoul.

– ...

– Et alors, sais-tu ce qu'elle a fait ce matin ? Oh ! elle n'a pas honte, cette Tâtila... Elle a appelé Zanaguîsa, pendant que j'étais là et elle lui tout raconté.

– Et quelle figure faisait-il, Zanaguîsa ?

– Il avait l'air très malheureux.

Adhémar éclata de rire.

– Il essayait de détourner la conversation me faisait des compliments sur la couleur de mon sîmbh...

Cette fois Adhémar cessa de rire.

– Et sur quoi encore, Idzâli ?

– Sur ma peau fraîche, sur mes yeux brillants.

– Comment sait-il que ta peau est fraîche ?

Adhémar sentait poindre, en son épigastre, cette petite douleur lancinante de la jalousie sexuelle dont les hommes de l'hémisphère boréal ne savent point se départir. Idzâli, sans bien comprendre, se rendit compte qu'il serait imprudent d'appuyer là-dessus.

– Mais Tâtila l'a bien grondé. Elle lui a demandé s'il n'avait pas honte et qu'il ferait bien mieux d'aller consoler cette pauvre Inghîta, qui languissait d'amour pour lui. Et ce n'est pas vrai, cela... Inghîta n'a rien dit de pareil...

– Zanaguîsa y est-il allé ?

– Il est sorti, mais, en arrivant à la porte de la barrière des Planteurs-de-riz, au lieu d’entrer, il a tourné le dos et il a pris la direction des parcs à bœufs. Alors Tâtïla m’a dit de courir vite au coin. J’ai fait semblant de causer avec les filles qui travaillaient dans la case de tressage, et j’ai vu Zanaguïsa qui, au lieu d’aller vers les parcs, tournait au Nord et entrait chez Ialimanga et Baômïsa, les sœurs des Piroguïers-du-lac...

– Quel coureur que ce garçon-là ! Vois comme il se moquait de toi, Idzâli !

– Tâtïla était furieuse... Elle a appelé toutes ses voisines, Baômïna, la vieille Baômïtaka, et Lika de chez les lépreux, et Poûraka pour leur raconter la mauvaise conduite de son beau-fils et lui faire honte... Juste à ce moment, Tavoul rentrait de la forêt avec Indzîra, l’oncle du Chef. Les femmes riaient et parlaient si fort qu’ils ont entendu certainement une bonne partie de ce qu’elles disaient. Tavoul a tourné la tête, nous a regardées d’un air mauvais... Indzîra l’a quitté, mais au lieu de retourner chez lui, il est venu jusqu’au seuil de la barrière des Chercheurs-de-miel, et il nous a dit des paroles menaçantes, ce Faiseur-desortilèges, à nous toutes qui étions réunies dans la cour de Tâtïla.

– Pourtant toutes ces histoires ne doivent guère l’intéresser. Peu lui importe qu’Inghîta reste avec l’étranger, sans avoir d’enfants, ou bien épouse le fils des Chercheurs-de-miel...

– Il a plus d’intérêt que tu ne crois à l’affaire. C’est un fabricant d’amulettes, et il vend ses talismans à Tavoul pour retenir l’amour d’Inghîta. Et puis c’est l’oncle du Chef. Il tient pour son clan, il ne veut pas que sa petite-nièce aille donner des descendants aux Chercheurs-de-miel. Même il n’est pas fâché peut-être qu’elle reste stérile : ceux qui n’ont pas d’enfants sont jaloux des familles nombreuses.

– En tout cas ses talismans ne sont pas bien efficaces et ne font guère d’effet sur Inghîta, puisqu’elle préfère Zanaguïsa à son mari.

– C’est que les talismans d’Indzîra sont moins forts que ceux de Dâhi, le vieux Piroguier-du-goulet. Lui aussi est un habile faiseur d’amulettes. Il en donne à Inghîta pour la faire divorcer et à Zanaguîsa pour lui attirer les bonnes grâces d’Inghîta. J’ai vu rôder aussi autour de la case de Tavoul, Simpâna, la sœur du lépreux, la femme de Dâhi, sans doute elle prépare également des sortilèges.

– Alors tous les sorciers du village s’en mêlent...

– Ne ris pas, Radémâri. C’est affreux. Je mourrais de peur, si quelqu’un d’entre eux me voulait du mal, surtout Simpâna.

– Pourquoi elle surtout ?

– Parce qu’elle est plus méchante que les deux hommes. Eux tirent leur pouvoir des ancêtres, tandis qu’elle a fait alliance avec les caïmans.

– Que dis-tu là ?

– Oui... Elle connaît tous les Dos-écailleux de la lagune et de la rivière ; ils viennent à son appel, elle peut monter sur leur dos quand elle veut aller dans la forêt... Ils obéissent à tous ses ordres...

Adhémar haussait les épaules en souriant.

– Tu as tort de te moquer de moi... C’est bien vrai, ce que je te dis... Plusieurs personnes, ici, ont suivi Simpâna, quand elle sort la nuit. Moi, je n’aurais jamais osé le faire. Mais eux ont vu... Simpâna s’approche de la rivière, elle entre dans l’eau, elle y jette une poudre qu’elle tire d’un bout de corne de bélier, et elle récite ses incantations. Alors tous les caïmans arrivent, ceux des lagunes, ceux des Eaux-vives de la Forêt, ceux du Grand-lac. Ils se rangent en cercle autour d’elle, ils la regardent en attendant ses ordres. Elle leur donne à manger des morceaux de bœuf qu’elle a apportés pour eux, elle les asperge tout doucement avec de l’eau qu’elle puise dans le creux de sa main, en prononçant des formules. Il y a un grand et vieux caïman, un mangeur d’hommes, qui a un anneau d’argent à la patte droite de devant, un anneau comme les femmes en portent au poignet. C’est l’ancien mari de Simpâna, avant qu’elle ait épousé Dâhi.

Beaucoup de gens des Trois-Manguiers le connaissent, et ils ont vu l'anneau.

– Alors tu crois qu'un Dos-écailleux peut épouser une femme ?

– Je répète ce qu'ont dit les Anciens...

– Et tu te figures que les caïmans obéissent ainsi à un sorcier ?

– C'est sûr. Simpâna peut leur fermer la gueule et les rendre inoffensifs. Elle peut aussi leur ordonner d'enlever un homme ou un animal. C'est eux qui lui ont fait épouser le vieux Dâhi.

– Comment cela ?

– J'étais toute petite fille alors, mais on me l'a conté bien souvent. Dâhi était marié à une femme des Piroguiers-dugoulet, beaucoup plus vieille que Simpâna. Il avait souvent des rendez-vous avec celle-ci, mais il ne voulait pas divorcer pour l'épouser, parce qu'elle était la sœur du lépreux. Simpâna, une nuit, descendit au Grand-lac avec toutes ses amulettes, et appela les caïmans. Personne n'entendit ce qu'elle leur dit. Mais le lendemain, quand la femme de Dâhi alla détacher sa pirogue, un Dos-écailleux se jeta sur elle et l'emporta. On ne la revit jamais. Et le vieux Dâhi, qui passe toutes les journées sur l'eau, eut peur : il épousa Simpâna.

Adhémar, étonné, se taisait. Idzâli, s'arrêta, très fière, car elle se figurait l'avoir convaincu. Lui rêvait à ces étranges histoires, à ces croyances de cauchemar. D'ailleurs, à cause d'elles, les Betsi ne lui paraissaient ni plus sots ni plus crédules que bien des Blancs d'Europe. Toutes les superstitions ne se valaient-elles pas ? Les histoires de caïmans racontées par Idzâli n'étaient-elles pas plus près de la réalité que les croyances relatives à l'enfer, aux diables, aux incubes et aux succubes ?

\*

\* \*

La maison de tressage est une grande case sans cloisons, au milieu du village, à l'ombre des grands manguiers. Les femmes y tressent nattes et corbeilles, ou s'y réunissent pour bavarder. Ce jour-là, il y avait grand conciliabule. De sa varangue, Adhémar les voyait, jeunes et vieilles, s'écrier, discuter, jacasser. D'autres femmes, au bruit, venaient encore : tels les perroquets noirs, au déclin du jour, de tous les coins d'un canton, arrivent à tire d'ailes vers le bouquet d'arbres qui leur sert de perchoir pour la nuit.

En face de la maison de tressage, de l'autre côté du chemin qui mène aux parcs à bœufs, est la case d'Indzîra, le faiseur de sortilèges et l'oncle du Chef. Accroupi sur le plancher extérieur, le dos appuyé contre la cloison, il jouit de la douceur de l'ombre chaude. Vieux et décrépît, la peau flasque et ridée, les tendons du cou saillants, d'une maigreur impressionnante, Indzîra semble ne plus vivre que par le regard : ses yeux profonds luisent dans ses orbites caves, comme les trous d'eau dans la forêt sous les rayons de la lune. Impassible, comme il sied à un vieillard et à un Chef, il se sent près de devenir ancêtre et de rejoindre les dieux du clan, dans la sylvie mystérieuse, où bientôt on déposera, parmi les cercueils en forme de pirogue, sous le fruste hangar qui abrite les morts, son cadavre exclu du village des hommes vivants.

Le vieil Indzîra pense à ces choses sans tristesse. Il sait que la douce vie se prolonge indéfiniment dans ce monde étrange des ancêtres, dont les hommes ne sauraient se faire une idée. Les enfants de ses sœurs, à défaut de descendants issus de lui, rendront à ses mânes les honneurs funèbres. Tant que les manguiers abriteront le village sous leur ombrage touffu, tant que la sylvie étendra sur la terre son manteau verdoyant, il est sûr de ne manquer, parmi les ancêtres glorieux, ni du miel des abeilles, ni de la graisse ou du sang des bœufs sacrifiés, ni des étoiles qui réjouissent les vivants et les morts. Indzîra, en cet instant, regarde à peine la jeune femme étendue à ses pieds. Pouravoûla, couchée sur le ventre dans une attitude nonchalante, repose sa jeune tête sur les genoux du vieillard. Ses yeux quêtent une caresse, sa main grasse et satinée se pose doucement sur la main décharnée et sèche. Pouravoûla feint l'indifférence et la tran-

quillité, mais son sang bout dans ses veines. Elle déteste l'impassibilité de son vieux mari, et agite en son cœur de mauvaises pensées. Étrangère au clan, elle ne sera plus rien dans le village quand elle deviendra veuve ; elle hait toute la famille du Chef, Ranoursouh, sa femme, Inghîta sa fille. C'est elle qui pousse Indzîra à user de ses sortilèges en faveur de Tavoul. Jalouse et intrigante par nature, offusquée par la gaieté et le bonheur des autres, elle jette un regard dur à Idzâli et Adhémar, qui passent ensemble devant sa case. Indzîra non plus, sans trop savoir pourquoi, par tradition conservatrice, par esprit de clan, n'aime guère l'étranger, devenu le frère de sang de son neveu.

Cependant qu'Idzâli se joint aux autres femmes dans la maison de tressage, Adhémar poursuit son chemin vers la case de Toudimânana, située derrière celle d'Indzîra. Autant il a conscience de l'hostilité déguisée, de la sourde antipathie de celui-ci, autant il se sent en confiance avec celui-là. Toudimânana, cousin du Chef, plus âgé que lui, est un brave homme, incapable de sentiments haineux ou jaloux. Il vit dans une grande case, seul avec les enfants d'une de ses filles mortes. Il les élève, car il adore les petits, dont il est sans cesse entouré. Pour eux il fabrique des bœufs en terre glaise et de minuscules pirogues taillées dans du bois tendre. Artiste de tempérament, il aime modeler ou sculpter. Ses doigts agiles, lorsqu'ils pétrissent la glaise, l'animent, savent lui donner les formes apparentes de toutes les choses et de tous les êtres.

Toudimânana est assis sous un grand manguier, dans le sable, près de sa case, au milieu d'un cercle d'enfants attentifs. Sa bonne et large figure s'encadre de cheveux gris en broussaille, son double menton se hérissé de poils rares. Il sourit toujours, à la lumière, au soleil, aux gosses, à ceux et à celles qui passent. Ce rire perpétuel épanouit son visage, creuse autour de ses yeux des rides spirituelles, le rend d'un abord immédiatement sympathique. Il accueille Adhémar avec joie, l'invite à prendre place près de lui au milieu des enfants, ses élèves.

– Moi aussi, je fais étudier les petits : je leur apprends à fabriquer des bœufs et des pirogues. N'est-ce pas plus utile que ce que tu leur enseignes ? s'écrie-t-il en riant, très fier de sa plaisanterie.

– Assurément, Toudimânana, répond Adhémar, se prêtant au jeu. Les enfants, avec moi, n'apprennent que de vaines paroles, tandis qu'ils deviendront rapidement riches avec tous les troupeaux que tu leur donnes.

Les petits tendent vers Adhémar les ébauches informes qu'ils ont essayé de pétrir de leurs doigts hésitants. La leçon de modelage continue. Toudimânana arrondit une croupe pour l'un, effile une corne pour un autre. Puis il s'interrompt pour modeler à son tour une figurine qu'il donne au plus maladroit.

Adhémar s'émeut d'assister à cette humble éclosion de l'art chez ses primitifs amis. L'initiateur Toudimânana fera sans doute école. Dans presque toutes les cases du village, il y a déjà de ses statuettes : ici un taureau baissant le mufle, les cornes en avant ; là une vache tournant la tête pour meugler vers son veau ; le plus souvent l'image stylisée du bœuf, avec le frontal triangulaire, les cornes démesurées, les pattes et la queue indiquées par des bourrelets plaqués sur la glaise. Quand les enfants sont las de s'en amuser, les parents les ramassent dans quelque coin, les placent en ligne sur le bord de la haute étagère où on range les corbeilles. Les figurines demeurent là. Leur image familière grave peu à peu dans le cerveau des Betsi les obscurs rudiments de l'art, prépare des virtualités d'œuvres à transmettre aux descendants.

Certains enfants poussent déjà leurs jeux plus loin. Saboutsi, l'élève préféré d'Adhémar, qui incarne le génie patient et subtil des Chercheurs-de-miel, fait avec des brindilles de bois entrelacées, un parc en miniature. À l'intérieur, les bœufs se pressent les uns contre les autres, et une figure d'homme garde le parc. Varivâvi, la nièce de Rabouth, dans les longues journées passées sur les plates-formes des rizières pour chasser les oiseaux, s'amuse, avec les boulettes de glaise de la sarbacane, à modeler des passereaux et des faucons. Rabouth lui-même, qui a vu des bustes en plâtre à Tamatave, s'essaie secrètement, mais sans y bien réussir, à reproduire les traits de son ami Démâri.

– La fille des Coureurs-de-chemins habite toujours ta case, dit Toudimânana, en montrant du geste Idzâli.

– Nous sommes comme l’arbre et la liane, comme la pigroque et la pagaie, répondit Adhémarr.

– Ce n’est pas le feu du foyer qui éclaire une case, mais la bonne entente entre époux.

– Il est une case, non loin de la mienne, où le feu du foyer est près de s’éteindre, et où la mésintelligence règne.

Toudimânana comprit l’allusion à sa nièce Inghîta. Un pli de contrariété barra son front. Il hésita un moment et dit :

– Querelle d’époux, dispute d’enfants. Il suffit pour les provoquer d’un peu de riz qui tombe de la marmite...

L’Européen admirait comme les hommes se ressemblent sous toutes les latitudes et aiment à parler par images. Un proverbe français lui vint à l’esprit : le torchon brûle. Il songeait à le citer à son ami Toudimânana en le lui expliquant, mais il se souvint à temps que les Betsimisârak n’ont point de torchons. L’autre, après un silence, continua :

– Dans le ciel, le soleil luit souvent aussitôt après l’averse ; dans la maison, les époux se disputent avant le crépuscule, et se caressent aussi tôt la nuit tombée.

À ce moment, la conque marine résonna dans la grande rue du village ; elle appelait les vieux au Conseil dans la case du Chef.

– Mon cousin Ingâhi veut consulter les Anciens sur les affaires de notre famille, dit Toudimânana en se levant. Autant on avait hâte de s’unir, autant on est parfois pressé de se séparer. Heureusement les époux ne sont pas attachés ensemble par un lien serré, mais par un simple nœud coulant, facile à détacher.

Sur ces sages paroles, Toudimânana s’en alla, et Adhémarr comprit qu’Inghîta divorcerait bientôt d’avec Tavoul. Ainsi le village des Trois-Manguiers connaîtrait de nouveau la tranquillité et la paix.

Deux lunes se sont écoulées. Aucun changement n'est survenu dans le village. Ingâhi a sacrifié un bœuf pour supplier les Ancêtres de lui accorder des descendants par le ventre d'Inghîta, mais les Ancêtres, sourds à ses prières, n'ont pas exaucé son vœu. Les esprits paraissent plus aigris que jamais : des ferments de haine se développent, divisent les Planteurs-de-riz et les Chercheurs-de-miel. Adhémar lui-même commence à prendre parti, à détester Tavoul, qu'il juge le seul obstacle à la concorde des clans. Inghîta incline de plus en plus vers le divorce, mais Tavoul ne donne pas prise au blâme, il laisse sa femme aussi libre qu'elle le veut, et s'obstine avec un entêtement farouche à habiter chez les Planteurs-de-riz. Pour se défendre, il ne sait que demander à Indzîra des talismans...

\*

\* \*

La forêt matinale. Tout est joie, vie, lumière. Adhémar, au bord des lagunes, marche le long du sentier plein de soleil, vers la case du lépreux, à cent cinquante mètres du village. Le mutilé couvert de haillons sordides, abominable aux hommes et aux Ancêtres, exclu du lieu qu'habitent les vivants, et dont le cadavre, après sa mort, ne doit pas reposer auprès des autres sous le Hangar-sacré, l'être atteint du mal incurable, le lépreux est là. Il ne peut s'éloigner car il se traîne avec peine sur ses moignons tuméfiés et hideux, enveloppés de linges maculés. À portée de voix des hommes du clan, mais hors de leur vue, sa case, à l'orée de la forêt, est, de trois côtés, entourée d'arbres. La porte et l'étroite varangue s'ouvrent, en face des lagunes, sur un sentier peu fréquenté, utilisé par de rares passants. Les parents du lépreux lui apportent du riz, des racines, du poisson ; quelques gens du village se rendent aussi par là aux tombeaux situés plus

loin dans la forêt, mais la plupart préfèrent s'y transporter en pirogue. La vieille Rabbitaka, la mère de l'Homme-atteint-par-le-malheur, s'est volontairement retranchée du clan pour habiter avec son fils et lui donner les soins nécessaires.

Adhémar avait la hantise de ce lieu maudit habité par le misérable débris d'humanité. Avant de venir à Madagascar, il ne connaissait la lèpre que par les souvenirs de ses lectures. Ce mal presque oublié avait laissé dans l'histoire la terreur de son nom, contribuant à l'horreur du Moyen âge, avec les supplices, les famines, les épidémies et les guerres, tueuses d'hommes. On n'en trouvait, dans les villes modernes, que des survivances verbales : rues de la Léproserie, de la Maladrerie... Une année, cependant, tous les journaux avaient parlé d'un retour offensif de la lèpre. D'où revenait ce cauchemar d'une époque abolie ? Des profondeurs du sol en quelque lieu jadis souillé ? Des lointaines colonies, contaminées par le mal, où des soldats l'auraient contracté avec des femmes indigènes et rapporté en Europe ? On instituait des enquêtes. La lèpre, latente, n'aurait jamais complètement disparu ; il en serait resté des foyers mal connus dans diverses régions, en Norvège, en Suisse, en Autriche. Mais le mal ne s'étendait plus au delà de certains villages. Et voici que se manifestait partout une recrudescence. À Paris même, tous les ans, un certain nombre de lépreux étaient soignés à l'Hôpital Saint-Louis. Un écrivain bien connu était lépreux. Un médecin avait été contaminé. On parlait de rouvrir une léproserie en France, dans les montagnes des Vosges ou dans quelque île de la côte d'Azur. Et les régions proposées repoussaient avec horreur l'octroi d'un pareil privilège.

Adhémar avait aussi l'obsession littéraire d'une nouvelle de Villiers de l'Isle Adam dans les *Contes cruels* : un jeune lord anglais, adoré par sa fiancée héritier d'un grand nom et d'une immense fortune, dans un voyage en Asie-Mineure, visite un lépreux, et par une sorte de bravade intellectuelle, serre la main à ce paria de qui chacun s'écarte avec horreur. Il contracte l'abominable mal et du suprême bonheur tombe d'un seul coup dans un abîme indicible d'infortune. Adhémar avait toujours jugé parfaitement invraisemblable le postulat de cette nouvelle,

car la lèpre ne se communique pas à la suite d'une poignée de main. Mais l'antithèse était belle.

Or voici qu'Adémar vivait le conte cruel. Amant d'une nuit de la fille d'un lépreux, il avait couru l'horrible risque. Il savait la période d'incubation mal connue et pouvait toujours craindre la contagion. Il avait visité la léproserie des environs de Tananarive et en avait conservé l'épouvantable vision. Tourmenté par ces images et cette idée fixe, il venait souvent visiter le lépreux, l'être horrible qui portait le stigmate du masque léonin, avec ses paupières rouges sans cils, sa bouche sans dents. Et cet homme, ou plutôt ce débris d'humanité, était le père de Poûraka, avec qui il avait dormi.

Chaque fois qu'il passait devant la case solitaire, il s'arrêtait plus ou moins longuement, conversait avec le lépreux. Celui-ci, quand il ne pleuvait pas, était toujours accroupi devant sa varangue, à prendre l'air. Il ne souffrait point : son corps se décomposait lentement, sans douleur. Les doigts d'une de ses mains étaient à peu près intacts, et il tressait de petites corbeilles grossières, que sa mère, tous les mois, allait vendre au bazar de Tamatave. Malgré sa déchéance, malgré la menace mortelle suspendue sur lui, le lépreux n'était point triste. Fataliste, il acceptait son mal comme un héritage des ancêtres, et il se contentait d'une existence végétative, avec la satisfaction des besoins les plus élémentaires. Toujours rassasié de riz et de poisson, indolent, paresseux, contemplatif, il n'avait point de soucis, et, joyeux comme Pangloss rongé par la syphilis, il trouvait malgré tout la vie douce et bonne. Adhémar admirait que le mal qui a répandu sa terreur sur le Moyen âge, ne pût troubler la quiétude d'un Betsimisârak. D'ailleurs il ne s'en étonnait pas outre mesure, car même en Europe les hommes ont des réactions très différentes, et parfois inattendues, en face de la souffrance et de la maladie.

Pourquoi les Betsi eussent-ils attristé, assombri leur existence par l'appréhension de l'improbable ? Des gens qui vivent dans la forêt tropicale, isolés, sans risque de contagion par des congénères, ont beaucoup plus de chances de se bien porter que d'être malades. Adhémar constatait l'excellent état sanitaire des Trois-Manguiers. La maladrerie ne comptait que deux habi-

tants. Au village même, une jeune femme de vingt-cinq ans à peine, Souhamânitra, fille des Piroguiers-du-lac, atteinte d'accidents syphilitiques répugnants, avait un trou en place du nez, les yeux chassieux, et des ulcères sur tout le corps. La vieille Sangavâvi, la mère du Chef, tombée en enfance, avec ses cheveux blancs toujours emmêlés, se traînait sur les genoux et les mains. Mais dans l'ensemble la population du village donnait l'impression de la santé : pas de tuberculose, peu d'arthritisme, aucun infirme par accident. Il n'y avait pas eu de mort depuis l'arrivée d'Adhémar.

Ce jour-là, dans la tiédeur sereine de la matinée tropicale, Adhémar eut une intuition de l'état d'âme du lépreux. Dans sa case de bambou, à l'ombre de l'antique forêt, en face des lagunes miroitantes où glissaient les pirogues, le lépreux goûtait, comme les autres Betsimisârak, la douceur présente de vivre. Son horizon se limitait, comme le leur, à la forêt proche, à l'eau dormante, à la dune de sable blanc, il avait naturellement, et par insouciance apathie, cette modération dans les désirs que toutes les philosophies donnent comme la fin de la sagesse et qui doit mener les hommes vers le souverain bien.

– Tu habites depuis longtemps cette case ? questionna Adhémar.

– Depuis que le Conseil des Anciens a décidé que je quitterais le village.

– Mais il y a combien d'années de cela ?

Le lépreux le regarda d'un air étonné.

– Je ne sais pas...

Il fit un effort pour se rappeler et dit :

– Ma fille Poûraka était encore petite, quand je suis venu ici.

– Et quand ta fille est née, tu n'étais pas encore lépreux ?

– Quel homme peut dire quand le malheur l’atteint pour la première fois ? Les Ancêtres ont déjà préparé ce qui arrive aux descendants.

– Tu n’as pas envie quelquefois d’aller loin d’ici, de marcher comme au temps de ta jeunesse, dans la forêt et sur la dune...

Le lépreux éclata de rire à cette question saugrenue ; il prit en pitié le Blanc, qui parlait comme un petit enfant.

– Comment pourrais-je monter dans une pirogue et payer pour aller jusqu’à la dune ? Comment mes pieds saignants me porteraient-ils dans les chemins pleins d’épines et parsemés de cailloux coupants ? Est-ce que le ver qui se traîne comme moi sur le ventre, songe à grimper dans les arbres, comme fait le caméléon ?

Le soleil gagnait la place où se reposait le lépreux. Incommodé, il se dressa péniblement, et, d’une démarche titubante, s’en fut à quelques pas dans l’ombre bleue de la forêt. Sur une grosse souche noire, coupée presque à ras de terre et recouverte d’un morceau de natte en guise de coussin, il se laissa choir et s’accroupit, les jambes croisées. Autour de lui, les frondaisons s’arrondissaient en une niche de verdure ; derrière sa tête une fougère arborescente étalait le parasol de ses jeunes feuilles. En l’esprit d’Adhémar surgirent des images déjà vues : les figures des boddhisâtvas de l’Inde, sculptées dans des pierres rares ou dans des bois précieux. Les Sages qui seront dieux, accroupis en cette même attitude dans une fleur de lotus, les mains étendues sur les genoux ou le doigt levé en un geste d’enseignement, méditent sur l’éternel devenir ; tel le lépreux des Trois-Manguiers, insouciant de sa misère et figé dans sa pose sacrée, poursuivait quelque rêve léthargique. Lui aussi devait partir pour être dieu, selon l’expression malgache, lorsque serait venue l’heure de tourner le dos à la vie.

Dans la forêt matinale où le lépreux, de sa bouche sans lèvres et de ses yeux sans paupières, sourit à l’éternel été des

Tropiques, Adhémar poursuit son chemin. Les crosses des bambous s'inclinent, projettent l'ombre de leurs arcs gracieux sur la sente ensoleillée. Les ravinales ouvrent dans le ciel bleu l'éventail régulier de leurs énormes feuilles d'un vert métallique. Des arbustes en fleurs, des badaniers à étages, avec leurs frondaisons teintées de rouge vif ou d'or somptueux, de vieux troncs privés de sève, mais parés d'orchidées, étendent leur ombre sur les eaux stagnantes des lagunes fleuries de lotus violets.

À une portée de sagaie de la case du lépreux, le sentier s'enfonce dans les profondeurs vertes, puis soudain débouche dans une clairière. Sous la feuillée, les mains pieuses des hommes ont dressé des pierres brutes de dimensions et de formes inégales, en général de la grandeur d'un enfant. Elles sont placées dans un désordre apparent, suivant deux lignes à peu près parallèles et réparties en trois ou quatre groupes qui correspondent aux clans du village. Certaines, polies par les pluies, sont grises de vieillesse et rongées de lichens ; d'autres récemment dressées, ont des arêtes vives, luisantes de paillettes de mica. Chacune de ces pierres a été levée en l'honneur d'un mort, et leur réunion constitue une sorte de village des Esprits. C'est le lieu où la pensée pieuse des descendants a voulu fixer les âmes des ancêtres, pour leur apporter vœux et prières. Les cadavres reposent ailleurs, dans les profondeurs de la forêt, mais les doubles invisibles viennent habiter là, au bord des lagunes, dans ces pierres levées. Presque toutes sont encapuchonnées d'étoffes blanches, salies par les pluies, effilochées par le vent, mais témoins quand même de la piété des vivants pour les morts. À leurs pieds gisent des assiettes en bois, des nœuds de bambous, des bouteilles, réceptacles d'anciennes offrandes. Çà et là des baguettes fichées en terre supportent les têtes ou les pattes des poulets, restes des sacrifices, ou soutiennent des nœuds de bambous pleins de miel et liés d'une liane.

Adhémar s'arrête à l'entrée de la clairière à vingt pas du lieu des Esprits. Il n'est pas seul. Ingâhi et sa fille Inghîta se tiennent debout auprès de la plus grande des pierres levées, celle dressée en l'honneur de Samboulâhi leur ancêtre, fondateur du village. La veille, ils ont sacrifié un bœuf de quatre ans devant la case, au pied des poteaux fourchus. L'os frontal, paré

de ses deux longues cornes, et la peau ont été suspendus au pieu sacré arrosé du sang de la victime. Aujourd'hui ils viennent apporter un peu de graisse et de miel aux mânes de Samboulâhi, pour que le fondateur intercède auprès des autres ancêtres et que tous daignent rendre féconde leur petite-fille. Inghîta oint de graisse la pierre sainte, plante en terre une baguette, y suspend un nœud de bambou rempli d'un miel dont les mères sont encore vivantes ; puis Ingâhi, élevant ses mains, les paumes renversées au-dessus de sa tête, et les abaissant vers le sol en signe de soumission à la volonté des dieux, prononce la formule rituelle :

« Ô vous, Ancêtres, qui apportez les biens et le bonheur à nous qui ne sommes encore que de petits enfants nés depuis peu et ne connaissons pas même les noms de tous les Ancêtres qui résident en ce lieu ! Vous tous donc, que vous soyez au nord ou au sud, à l'est ou à l'ouest, que vous habitiez le lieu des Pierres dressées ou le hangar des Pirogues closes, ô créateurs de la vie de l'homme, qui avez fait les pieds et les mains, venez, exaucez nos vœux, donnez-nous des descendants ! »

Le rite terminé, Adhémar échange quelques paroles avec le Chef et sa fille. Il ne peut s'empêcher d'admirer la beauté d'Inghîta droite et souple dans ses atours de fête. Elle a revêtu son plus beau sîmbh, rayé de rouge et de vert, son châte frangé, à fond crème, avec des arabesques aux couleurs vives ; son large chapeau bergère, en fibres de palmier, est rehaussé de nœuds de soie ; de lourds anneaux d'argent tintent à ses poignets et à ses chevilles. Adhémar se rappelle qu'il l'a désirée. En cet instant il comprend l'envie des femmes et des filles, la jalousie des clans, les rivalités des hommes, et que tout le village soit en émoi à cause d'elle.

Le père et la fille retournent vers les cases. Adhémar suit des yeux la gracieuse silhouette et poursuit son chemin. Sa pensée va aux morts invinciblement, par l'obsession du lépreux et l'évocation des Pierres levées. Voici que ses pas le portent vers le lieu des Pirogues-closes, dans les profondeurs de la forêt. Il dépasse le goulet par où l'Eau-noire débouche dans l'Océan. La houle du large déferle en haute barre blanche devant l'entrée étroite, et projette les sables sur de mouvants îlots

qu'éternellement détruit le flot violent de l'Eau-noire. Adhémar continue de marcher sous les arbres touffus, arrive à l'endroit où s'élargissent les lagunes. Il quitte la sente, et, près d'un énorme badanier qui incline vers l'eau ses branches noueuses, il s'enfonce dans le sous-bois. Plus de chemin. Des entailles aux arbres, ou des rameaux entrelacés par des mains d'hommes lui servent de guides. Se faufilant sous les ramures, se glissant entre les troncs, il parvient jusqu'au lieu des Pirogues-closes.

Sous les arbres de haute futaie, dans le sous-bois débroussaillé, un long toit en feuilles de ravinales est soutenu par de grossières charpentes. Une palissade en troncs à peine dégrossis ferme et circonscrit l'espace sableux où les habitants des Trois-Manguiers déposent leurs morts. Les cercueils en forme de pirogues, avec leurs couvercles bien ajustés et liés par des lianes, jonchent le sol, alignés ou entassés les uns sur les autres. Les plus anciens se sont un peu enfoncés dans le sable, et dessus, parfois, les plus récents ont glissé. Ils gisent dans un désordre macabre, comme de très vieilles choses abandonnées. Certains, fouettés par les pluies, pourris à demi, ou troués par les vers, effrités, disloqués, bâillent lamentablement et dans l'ombre des fissures on devine des protubérances de nattes et d'étoffes qui cachent les larves d'êtres défunts. Aucune mauvaise odeur. Quand le temps disjoint les Pirogues-closes, les corps sont devenus momies. La pourriture qu'on respire en ce lieu est celle de la forêt, et des senteurs d'orchidées embaument par moments le sommeil des morts. Nuls signes apparents ne distinguent les unes des autres les pirogues funéraires, disposées par clans, celles des Piroguiers à l'extrême sud. Le lieu de chaque ancêtre n'est fixé que dans la mémoire pieuse des descendants.

À l'approche d'Adhémar, s'envole un gros oiseau bleu, couleur du temps, perché sur un pieu de la palissade ; un long serpent ménarâne, étendu sur le sable, se jette de côté avec le claquement d'un câble tendu, et se glisse entre deux cercueils. Par un intervalle entre deux pieux de la palissade, Adhémar contemple le lieu des morts. Nulle mélancolie. Le toit, pareil à ceux des abris humains, recouvre du sable et du bois. Les pirogues sont des symboles de vie et de mouvement plutôt que de mort. Si des larves humaines s'en échappaient, elles apparaîtraient,

enveloppées d'étoffes et liées des sept liens rituels, comme des enfants emmaillotés. L'Européen songe à toute la mythologie macabre de son pays : squelette grimaçant pour représenter la camarde, crânes et tibias, incubes et vampires, démons et fantômes. Il déplore que se soient perdues les conceptions de ses lointains ancêtres, avant la naissance du Christ. Il regrette les beaux sarcophages de marbre blanc, où les artistes sculptaient en images joyeuses les fêtes de la vie, ou rappelaient le trépas par un gracieux éphèbe renversant un flambeau. Il envie les traditions des Betsimisârak, qui sortent de la vie pour devenir des Immortels, et, dans la forêt natale, sur une grève de sable marin, naviguent symboliquement dans d'incorruptibles pirogues, tandis que leurs doubles, toujours vivants, hantent le lieu des Pierres-levées, sur le sentier suivi par les descendants porteurs d'offrandes. Il regarde autour de lui ; les perches et les lianes qui ont servi à transporter les Pirogues-closes de la lagune jusqu'au cimetière, gisent à terre, abandonnées. Autour de la palissade des morts, dans la forêt, pullule la vie : les insectes bruissent, les oiseaux pépient. Adhémar écoute la symphonie sylvestre, faite de cris, de froissements d'élytres, de bruissements de feuilles, et il oppose en son esprit le silence proche des morts. Soudain il lui semble percevoir un bourdonnement léger qui provient des Pirogues-closes. Il s'approche, il écoute. Voici que peu à peu le bruit s'enfle, s'amplifie. On dirait le bourdonnement d'une ruche. D'un vieux cercueil disjoint sortent des abeilles ; d'autres arrivent de la forêt, rentrent dans la pirogue entr'ouverte : une ruche s'est installée là. Les mères-du-miel ont maçonné un cadavre dans leurs alvéoles parfumées. Pour la beauté du symbole, ce devrait être le corps d'un Chercheur-de-miel qui repose dans ce tronc creusé.

Adhémar envie la tranquillité d'âme des Betsi, que ne préoccupe en aucune façon le souci de l'au-delà ; ils ne connaissent ni l'angoisse du doute philosophique, ni l'horreur du néant, ni les affres de l'enfer ou du purgatoire. D'humeur égale et indolente, ils se contentent de vivre, sans plus. Et l'ancien pion du lycée de Bourg, obsédé d'un souvenir virgilien, se répétait à lui-

même : « *O fortunatos nimium sua si bona norint Betsimisarakas !* »

Poursuivant ses méditations, il se rappelle l'admirable légende bouddhique de la vocation de Cakya-Mouni. Le jeune prince, dans la plénitude de la santé, de la richesse et du bonheur, quitte un matin son palais pour entrer en contact avec la vie véritable. Il renonce au luxe, aux fêtes, aux plaisirs de la table, de la chasse et de la musique ; il abandonne ses deux femmes Vaçodharâ et Gopikâ, pareilles aux Apsaras qui réjouissent les dieux par leurs danses ; il s'éloigne du lieu où dix mille serviteurs et vingt mille servantes sont prêts à satisfaire ses moindres désirs ; il rejette, ainsi qu'on fait de vêtements trop lourds, la puissance et la royauté. Comme un homme de basse caste qui s'en va, au lever du soleil, travailler dans les rizières, il sort des portes de la ville, suivi d'un seul écuyer. Sur la route, il rencontre successivement un vieillard, un malade, un mort. Le vieillard, décrépît, les yeux chassieux, l'esprit lent et la parole bredouillante, marmotte des prières au bord de la route en demandant l'aumône. Le malade, souillé de ses propres excréments, dévoré de fièvre, privé de sens, râle sur un brancard. Le mort, raide et froid, déjà en proie à la pourriture et répandant une insupportable odeur, est un objet d'horreur même pour ses parents. Le spectacle de cette triple déchéance humaine fait entrevoir au futur Bouddha les voies qui mènent à la sainteté par le renoncement, surtout par la suppression de tous les désirs et du vouloir vivre.

Adhémar imaginait un moment que Cakya-Mouni fût sorti, au lieu de l'immense ville de Kapilavâstou, de l'humble village des Trois-Manguiers. Quelles eussent été ses pensées ? Pour un instant, l'Européen, sans modestie, se substituait au fondateur du Bouddhisme. Lui aussi, ce matin-là, n'avait-il point conversé avec un vieillard, rencontré un malade, visité les morts. Mais le vieux Toudimâna, le lépreux de la case solitaire, les morts achevant de se dissocier, loin de leurs doubles dans les Pirogues-closes, ne lui avaient montré, sous des aspects divers, que la persistance immortelle de la douce vie. Son optimisme philosophique en avait été renforcé.

Cette triple méditation devait marquer une étape dans l'involution d'Adhémar. De ce jour, il eut beaucoup moins de réactions européennes à l'égard des mœurs Betsimisârak. Sans doute des influences physiques, à son insu, agissaient aussi en son corps, pour l'inciter au renoncement à sa vie antérieure. Le climat des Tropiques pesait sur sa chair, en même temps qu'il versait en ses sens de voluptueux poisons et une sorte de torpide langueur en son cerveau.

L'éblouissante lumière, exaltait sa vision. Toutes les couleurs flamboyaient sous le soleil ; et les ombres, au lieu d'être grises et tristes comme en Europe, lui semblaient nuancées toujours de rouge ou de bleu. Il regrettait souvent de n'être pas peintre. S'il l'eût été, il eût renoncé sans doute à fixer sur une toile les insaisissables couleurs des heures changeantes. En un paysage où toutes les lignes sont brisées, où rien n'est géométrique, où les cases mêmes, nées de la forêt, attestent leur origine par les troncs à peine dégrossis, où rien n'est unifié par l'homme ni industrialisé par lui, Adhémar prenait vraiment conscience de la laideur d'un mur, d'une cheminée d'usine, d'une ligne de chemin de fer rompant l'harmonie de la plaine ou de la forêt. Il goûtait la beauté de la longue ligne irrégulière des plages nuancées de rose et de violet par la variété des coquillages, hérissées de pandanus et de filaos, bordées par la houle éternelle d'une frange éblouissante d'écume. Il n'y avait de grandes surfaces que celles de la mer et du ciel, combien diverses par la mobilité des vagues et des nuages, combien changeantes par les jeux infinis de la lumière.

Son ouïe, lui semblait-il, s'affinait aussi dans la nature serene, pleine de sons et de cris. Son oreille n'était plus assourdie par le vacarme confus de la ruche humaine en travail. Il percevait des bruits infiniment ténus, il entendait dans son harmonieuse pureté la voix grave de l'océan déferlant sur les récifs, la chanson du vent dans les feuilles, les murmures de l'eau. La langue malgache, multipliant les voyelles, fortement rythmée par ses accents toniques, chantante comme un parler d'enfant, tintait à ses oreilles à l'égal d'une douce musique. Puis, à certaines heures, dans la forêt, quand les bruits du jour se sont tus avant que ne commence la symphonie des nuits, il goûtait le

charme ineffable du silence, du vrai silence presque intégral, abîme de paix, précipice où l'on se laisse glisser lentement sur les ailes du rêve. Ce silence des solitudes, où pourrait-on le percevoir dans cette Europe surpeuplée où ne s'apaisent jamais les clameurs ou les plaintes des hommes et les grincements des machines ?

Et puis la chaleur des jours, la tiédeur voluptueuse des nuits, sans cesse réveillait ses désirs, tendant vers la femme toujours offerte, sa force toujours rajeunie. Cette perpétuelle fête des sens, en même temps qu'elle exaltait sa joie de vivre, l'incitait aux longues siestes dans l'ombre rouge de la case ou dans l'ombre verte du sous-bois.

Sa langueur s'aggravait de la chaleur presque égale des jours et des nuits. Il n'éprouvait plus, comme en Europe, cette intense joie d'être, qui se manifeste par un besoin de mouvement et d'action, qui tend les muscles vers l'effort et fait affluer le sang au cerveau. Il ressentait plutôt une douceur languide de vivre, tantôt sereine et nonchalante, contemplative, se plaisant au repos, tantôt un peu fiévreuse, annonciatrice d'une excitation sensuelle ou cérébrale, et se résolvant en une fatigue. Presque toujours lassé, répugnant à l'effort, Adhémar devenait paresseux comme un vrai Betsimisarak. À quoi bon agir ? Pour quelle fin lointaine et dérisoire ? En vue de quelles satisfactions ? L'argent monnayé ne sert guère qu'à payer des bijoux et des étoffes. Pour s'en procurer, ne suffit-il pas de vendre quelques bœufs à Tamatave ? Tout le reste est à portée de la main. Les bananiers poussent sans culture autour du village, inclinant presque à terre leurs régimes de fruits succulents. Les mangues indéfiniment renouvelées font ployer les branches des arbres touffus. Les racines comestibles, cultivées ou sauvages, de la clairière et de la forêt grossissent partout dans le sol nourricier. Si dix jours de travail donnent cent jours de riz, pourquoi peiner, en une année, plus que le temps d'une lune ? Si une vieille, du lever au coucher du soleil, tresse une natte sur laquelle on dormira douze lunes, une corbeille qu'on emplira dix mille fois de riz, pourquoi travailler plus d'un jour ? Si les petits des bœufs se multiplient et grandissent dans les clairières de la sylve ou sous les filaos du rivage, n'est-ce pas pour donner leur chair aux

hommes les jours de sacrifices rituels, ou pour être échangés contre des piastres sonnantes lorsqu'il faut payer l'impôt ? Les générations des femmes au beau corps, comme celles des troupeaux, se renouvellent pour les plaisirs partagés, elles s'offrent sans cesse aux désirs des hommes dans l'ombre des cases. Adhémar enfin le comprenait, belle quiétude, aimable nonchalance, filles des Tropiques, apanage éternel des races fatiguées qui promènent leur indolence au pied des cocotiers, et dont la perpétuelle paresse célèbre, dans l'écoulement monotone des lunes, les fêtes de la Vie ! Depuis qu'il résidait parmi les Betsi, le Blanc qu'il était avait vite perdu l'habitude de l'activité et de l'effort, d'abord à cause du climat et aussi en raison de la vanité des résultats attendus. Il se rappelait la discipline imposée dès l'enfance dans les terres boréales, les enseignements donnés au sujet de l'obligation, de la beauté, de la sainteté du Travail. Tout cela pouvait être vrai, lorsqu'il s'agissait de la rude Europe. Là, pour parer à la famine durant l'âpre hiver, pour lutter contre les bêtes féroces et les hommes hostiles, l'effort continu avait été nécessaire, et la lutte pour l'existence n'était pas un mot. Du travail, imposé par le climat et le milieu, était né le progrès et la civilisation. Puis le travail héréditaire avait été érigé en une sorte de loi divine. Le dur justicier Yahveh, le Dieu jaloux et terrible, n'avait-il pas condamné l'homme au malheur, en prononçant les paroles rapportées dans le Livre :

« Puisque tu as obéi à la voix de la Femme, et que tu as mangé le fruit de l'Arbre, le sol sera maudit à cause de toi, tu en mangeras les produits à force de travail tous les jours de ta vie. Et il te produira des épines et des chardons, et tu mangeras l'herbe des champs. Tu mangeras le pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, d'où tu as été pris. »

Adhémar préférait les Ancêtres des Betsimisârak, dieux plus humains, si proches de leurs adorateurs. Partout, près des Pierres-levées et du hangar des Pirogues-closes, ils surveillent la rizière et la forêt, pour que leurs descendants aient la nourriture en abondance et sans efforts ; ils rendent fécondes les femmes afin que les filles nées d'elles conçoivent dans la joie.

Mais voici que les héritiers des adorateurs d'Yahveh sont venus dans l'Île heureuse, et veulent imposer aux paresseux Betsimisârak la loi du Travail. Ceux-ci ne peuvent comprendre...

Adhémar se rappelle la peine qu'il avait à recruter des travailleurs, lorsqu'il prospectait dans la forêt. Il songe à ses chantiers désertés, aux indigènes envoyés par le chef de district, et disparaissant après quelques jours, sans même réclamer le salaire acquis. Il se souvient des âpres discussions sur la main-d'œuvre, dans les cafés de Tananarive, des querelles sans fin entre colons et administrateurs, se reprochant les uns aux autres d'inciter l'indigène à la fainéantise ou de le soumettre à un esclavage déguisé. Maintenant qu'Adhémar voit les choses du point de vue Betsimisârak, le problème devient très clair. Les Européens disent aux Betsi :

– Nous sommes venus ici pour vous civiliser. Or civilisation signifie progrès par l'acquisition de nombreux biens nouveaux, inconnus de vous. Ces biens s'acquièrent par échange ou par achat. Ils supposent donc la propriété résultant du travail. Le Travail est la condition indispensable du Progrès. Travaillez !

– Mais nous ne tenons pas à votre civilisation, répondent les Betsi. Nous nous trouvons heureux comme nous sommes. Nous nous déclarons prêts à vous donner, en quantités raisonnables, des bœufs ou des piastres, même du caoutchouc et du miel, à vous prêter à l'occasion nos femmes et nos filles. Mais laissez-nous rester paresseux à notre aise.

– Il ne s'agit pas de savoir, répliquent les Blancs, si vous voulez ou non travailler. Vous n'êtes pas juges de cette question. Il faut que vous travailliez. Et, pour commencer, nous allons instruire vos enfants, nous leur inculquerons, à force de la leur répéter, la loi du Travail. Nous leur créerons aussi des besoins nouveaux, en leur suggérant le désir de biens inconnus, et, quand ils seront grands, ils auront envie d'acheter des souliers, des accordéons, des photophones, de se faire photographier avec leur famille, et de boire solitairement du rhum et de l'absinthe chez le Grec ou le Chinois. Ainsi, peu à peu, ils se civiliseront et ils seront obligés de travailler pour vivre.

Adhémar se rendait compte que telle était la vraie fin de l'enseignement dans les colonies, et il se demandait, certains jours, s'il n'accomplissait pas, chez les fortunés Betsimisarak, une tâche ingrate et même nuisible. Rabouth déjà ne s'était-il point civilisé quelque peu en fréquentant l'école des Pères à Tamatave ? Le résultat n'avait pas été brillant : il avait perdu quelques-unes de ses qualités natives et acquis en compensation plusieurs vices ou traders des Blancs.

D'autre part la civilisation européenne n'est-elle pas devenue, avec les progrès scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle, une force mondiale qui entraîne fatalement dans son orbite tous les peuples, toutes les races ? L'invention de la navigation à vapeur, l'essor énorme du commerce et de l'industrie ont créé, chez les vieilles nations civilisées, des besoins économiques qui supposent le développement des colonies. Bon gré mal gré, il faut donc que les Malgaches tâchent de rattraper les Européens dans la voie de la civilisation, quelque ardue qu'elle leur paraisse. Sinon, ils seraient condamnés à disparaître comme les Néo-Zélandais ou les Papous. Et ce serait dommage. Car ils constituent une belle race, intelligente et fine. Ne vaut-il pas mieux, dans ces conditions, les instruire le plus rapidement possible, quoi qu'il en doive coûter à leur paresse ?

Telles étaient les méditations contradictoires auxquelles se livrait Adhémar, en même temps qu'il subissait la fatalité du climat, et se sentait glisser peu à peu à cette mollesse, à cette langueur exclusive de l'effort, que les Européens reprochent tant, et si injustement, aux races tropicales.

\*

\* \*

Rentré au village, il mangea le riz préparé par Idzâli, avec sa part du bœuf offert en sacrifice la veille par les Planteurs-de-riz. Ces occasions de ripaille avec de la viande se renouvelaient fréquemment, à propos de mariage, d'enterrement, de circoncision, de vœux aux Ancêtres. On se régala de la chair des san-

gliers pris au piège ou tués à coups de sagaie. Pour les jours ordinaires, on se contentait de poisson frais, séché ou fumé et, parfois, de volaille. Exceptionnellement, les jeunes garçons tuaient dans la forêt, avec les flèches de sarbacane, des pigeons verts ou des pintades. Les Betsi mangeaient aussi, à défaut de meilleure chère, certains gros insectes aquatiques et des sauterelles, mais Adhémar refusait de toucher à ces mets. Il avait conservé à leur égard des préjugés d'Européen, tout en les jugeant ridicules : après tout, une écrevisse ou une huître est tout aussi répugnante qu'un insecte aquatique, et nul être doué de vie n'est plus ragoûtant qu'une sauterelle, cette chose ailée et légère, nourrie de feuilles et de rosée.

Pendant la sieste, Adhémar qui n'avait pas sommeil, continua ses méditations. Combien il se sentait différent de l'Européen débarqué quelques années auparavant à Tamatave, et de celui recueilli naguère, presque moribond, dans la case d'Ingâhi. Par une involution rapide, il s'était *décivilisé*, et il lui semblait n'avoir plus que peu de chemin à parcourir pour devenir un pur Betsimisarak. Il essayait de faire le bilan de ses pertes et de ses acquisitions. De combien de préjugés s'était-il dépouillé en retournant à la nature !

Celui de la supériorité des Races d'abord. La Jaune, qu'elle vienne de la Malaisie ou du Japon, s'égale à la Blanche, en valeur humaine, physique et intellectuelle. Quant à la Noire, ne s'est-elle pas adaptée convenablement à sa provisoire enfance ? Chaque race a un idéal qui lui correspond, que seul elle est apte à réaliser. C'est violer la nature que de vouloir imposer à un peuple tout le passé d'un autre et de fausser ainsi la loi de son évolution. Combien peu pesait maintenant, au jugement d'Adhémar, la supériorité qu'il était tenté de s'attribuer sur Ingâhi, le Chef des Trois-Manguiers, sur Rabouth, l'ancien vagabond, sur Boutoumoûra, le Chercheur-de-miel, même sur le misérable lépreux ! Beaucoup de petits Betsi de son école lui semblaient aussi perfectibles que les gamins du lycée de Bourg, issus pourtant de la bourgeoisie française ; et combien lui apparaissaient harmonieuses dans toutes les manifestations de leur vie, dans leurs paroles, dans les gestes de l'amour, dans le peu qu'il savait de leur pensée, surtout dans leur adaptation parfaite

au milieu, les femmes Betsimisârak au beau corps, au rire clair, Inghîta la fière, Poûraka au gai sourire, et Idzâli la jolie, qui momentanément fixait ses désirs !

Il avait aussi renoncé au préjugé de la science. Il se rappelait, non sans quelque étonnement, les illusions de sa première jeunesse, lorsqu'il luttait pour la conquête du savoir intégral. La science pour lui avait fait faillite, non point au sens où l'entendent les sectateurs des religions, mais parce que toute la philosophie des penseurs de l'Occident ne valait pas celle du lépreux des Trois-Manguiers.

Pour le préjugé religieux, Adhémar en était depuis longtemps débarrassé. À dire vrai, il ne l'avait jamais eu. Mais là-dessus encore, il enviait les Betsi pour leur heureuse insouciance et leur ignorance des dieux.

Le préjugé du travail avait été le plus lent à disparaître. Même Adhémar sentait qu'il n'en serait jamais complètement affranchi, non plus que de celui de l'amour, tel que l'avaient fait des générations d'ancêtres chrétiens et monogames. Il avait perdu aussi sa foi dans la civilisation, si c'est au bonheur seulement que doit conduire le progrès. Il n'avait plus le désir de la richesse. À quoi lui eût-elle servi au village des Trois-Manguiers ? La notion même de la propriété, origine des querelles, des haines, des guerres, de presque tous les maux de l'humanité, commençait à s'affaiblir en son esprit. Il échappait peu à peu à l'individualisme, s'absorbait, lui Européen, dans l'âme collective du clan Betsimisârak, presque comme s'il fût né dans le village, et n'eût pas connu les pays d'au delà les mers. À s'enliser ainsi dans une indolence contemplative, à vivre presque sans désirs de la vie monotone du clan, il oubliait sa personnalité, il n'était plus qu'un anneau dans la chaîne sans fin qui se perd dans la série des ancêtres et dans la lignée des descendants. Il avait l'intuition de l'âme de la Race, presque identique chez tous les individus, permanente, traditionaliste, indifférente aux concepts d'espace et de temps, n'ayant la pleine conscience d'elle-même que dans les ombres des aïeux. Il se rendait compte que les Betsimisârak n'avaient point de patrie, car la patrie, au sens étymologique, est la terre des Pères. Peu leur importait le sol où ils implantaient leurs cases ! Les piro-

guiers des bords intérieurs du lac, ceux des dunes côtières, les Planteurs-de-riz venus d'un village de la montagne, et les Chercheurs-de-miel sortis de la forêt, se groupaient en une harmonieuse unité, parce qu'en eux tous survivait l'âme des mêmes Ancêtres, bien commun que la tribu emportait avec elle dans ses migrations.

\*

\* \*

Adhémar aime errer sur la dune si étroite qu'à chaque instant, entre les arbres, on aperçoit à la fois les lagunes et la mer, celles-là calmes, d'un beau bleu indigo ou d'un gris sombre, selon la couleur du ciel, celle-ci glauque ou opaline, éternellement agitée d'un formidable ressac entre la ligne des récifs et la plage. La vague déferle, toute chargée de sable, se couronne d'embruns pleins d'arcs-en-ciel, et, le long de la côte, cette buée humide fait comme une barre de brume irisée, étrange sous le ciel bleu.

La plage étroite se nuance de rose, de blanc, de mauve, selon la teinte des coquillages que les vagues rejettent, pulvérisés et mêlés au limon des fleuves. Ces plages colorées, Adhémar se rappelle les avoir vues, presque irréelles, dans les tableaux de Gauguin, le peintre de l'Océanie. Maintenant il les contemple de ses yeux, sur les bords de la mer Australe, et il se reproche d'avoir douté de l'artiste.

L'étendue aride des sables jaunes en face des Trois-Manguiers, pullule de vie. Des milliers de crabes roses y multiplient leurs courses obliques, au gré des vagues qui les apportent et les remportent. Des oiseaux de mer s'y reposent, et des oiseaux de forêt s'y ébrouent. Aujourd'hui les femmes et les filles du village sont venues pêcher. Par deux, elles traînent des lamba sur le sable au-devant de la vague qui déferle, et, quand l'eau a passé, elles relèvent l'étoffe ; au fond il reste toujours quelque nourriture de mer, crustacés ou poissons. Adhémar s'attarde à les regarder. Inghîta et Tâtila, oubliées de leurs querelles, pêchent ensemble, parce qu'elles habitent le même

groupe de cases. L'eau de mer plaque sur leurs hanches les sîmbh trempés, et Inghîta apparaît comme si elle était nue. Lorsque la houle s'enfle et monte jusqu'à son ventre, le buste nu de la jeune femme émerge de la mer, statue de bronze clair, et l'homme blanc ne se lasse pas de la contempler. Non loin, Idzâli pêche avec sa sœur Baômitse ; la vague couvre et découvre tour à tour leurs jambes fines, ruisselantes d'eau. Chaque fois que la prise en vaut la peine au fond de la poche gonflée du lamba, ou bien lorsqu'une lame plus forte les fouette de son écume, ce sont des exclamations et des rires parmi toutes les pêcheuses. Elles flânent, muent la pêche en bain, ou la tournent en jeu ; dans la caresse des vagues glissantes qui fluent et refluent, elles goûtent, de souples mouvements, la joie de s'agiter.

\*

\* \*

Sur le sable dur, naguère recouvert par l'eau, Adhémar marche jusqu'au goulet. L'Eau-noire, suivant l'heure des marées, s'y précipite en torrent à la rencontre de la houle marine, ou au contraire, poussée par l'océan, reflue dans les lagunes. De puissants remous rongent la dune, font et défont les bancs de sable, élargissent ou rétrécissent la passe. Tout près, de grands filaos, pareils à des pins, dressent leurs troncs noirs, noueux, déformés, et dans leurs branches joue éternellement, en longs souffles mélancoliques, l'orgue des vents du large. À leurs pieds, la case des passeurs, à demi ruinée, sert pendant le jour pour abriter, en cas de pluie, les piroguiers de garde. C'est une corvée qui leur incombe héréditairement d'assurer le passage du goulet. Souvent, pendant des jours, il ne passe personne. D'autres fois des caravanes se présentent coup sur coup : bandes d'Antaïmourouna allant chercher fortune dans le Nord ou convoi d'un fonctionnaire en tournée. Le passage du goulet est malaisé ; il y a toujours du clapotis causé par la rencontre de l'Eau-noire et de la houle marine. Un faux coup de godille, une lame prenant la pirogue en travers, et on chavire. Or, aux embouchures des rivières, on risque de trouver à la fois du requin et du

caïman ; perspective peu agréable pour un nageur ! Quand se lève le vent de la mer, au coucher du soleil, les vagues s'enflent dans les lagunes, et le passage devient impossible. Alors les piroguiers retournent au village. Ils sont deux, ce jour-là, vautrés sur le sable, Mînti et Mîtsou, qui ne savent que flâner et pagayer. Leur vie se partage entre le village et la case près du goulet ; leurs yeux sont vagues et profonds comme les horizons de la mer, et le fracas des vagues qui se brisent leur a fait perdre l'habitude de parler. En voyant arriver Adhémar, l'un d'eux se lève et délie la pirogue attachée par une liane à un piquet. Le goulet est vite franchi. Adhémar marche maintenant le long de l'étroite lagune sinueuse, toute fleurie de lotus, bordée de faux bananiers, de pandanus et de palmiers en buissons. Çà et là, des arbustes au port de laurier se dressent comme des plantes de parc au milieu du gazon court et les cycas épanouissent, sur des troncs noirs, la gerbe élégante de leurs feuilles en palmes. Les fougères délicates tissent des arabesques vert-clair dans l'ombre des sous-bois ; les lianes à fleurs jaunes ou violettes rehaussent la trame des verdure ; les badamiers sèment sur les eaux leurs feuilles rouges parmi les larges feuilles vertes de lotus. Adhémar admire les perspectives merveilleuses des lagunes, tantôt se rétrécissant en étroits chenaux entre les arbres ou les joncs, tantôt s'élargissant en lacs, avec des coudes brusques et des vues soudaines. Ici plusieurs plans de verdure s'avancent dans l'eau en promontoires, comme des décors de théâtre ; là des îles surgissent, flottant sur la lagune, et l'eau se prolonge en prairies demimarécageuses, parsemées de bouquets de vakoûh et de ravinales. Les plans les plus variés se succèdent, l'un de palmiers éventails aux reflets métalliques, l'autre de grande forêt aux somptueuses verdure, le troisième de bambous-crosses qui se profilent sur le ciel bleu en arcs graciles. Puis, l'étroite lagune s'élargit en un lac où la terre et l'eau se confondent. Dans la brume ensoleillée, la végétation tropicale jaillit de l'eau grise couverte de vapeur et prend l'aspect sous lequel on se figure les paysages de l'âge éocène. On s'attendrait à un ichtyosaure : surgit un caïman. La voix mugissante des grandes eaux houleuses, de l'autre côté de la dune de sable, rend plus impressionnante l'immobilité silencieuse des lagunes noires. Leur eau rouillée s'encombre d'une flore étrange : chevelures glauques des algues,

tiges rampantes à larges feuilles rose pâle, végétations jaunes pareilles à du corail, et les innombrables tubes mous des lotus avec leurs grandes feuilles ovales ou rondes étalées sur l'eau et l'éclosion merveilleuse de leurs fleurs violettes ou bleues.

\*

\* \*

Adhémar atteint un bois d'arbustes élégants, au feuillage luisant et dru, assez semblables à des lauriers. Il reconnaît les tanguins que lui a montrés souvent son ami Boutoumoûra, les arbres mortels qui fournissent aux sorciers leurs poisons, et donnent le breuvage d'épreuve, quand le conseil des Anciens a décidé d'expurger la race.

Un bruissement de feuilles et de branches froissées : dans l'un des plus hauts tanguins une forme humaine, juchée, s'étire, cueille une à une les noix vénéneuses. Adhémar reconnaît le vieux Dâhi, le Piroguier-du-goulet, redouté pour ses maléfices. Quel talisman funeste prépare-t-il, pour avoir besoin des fruits de l'arbre de mort ? Médite-t-il de tuer Tavoul pour qu'Inghîta puisse épouser le fils des Chercheurs-de-miel ?

Au pied des tanguins, une femme se penche vers les herbes et les buissons ; c'est Simpâna, la meneuse de caïmans. Elle cherche dans le gazon touffu les simples hérités des anciens, les plantes qui guérissent ou qui tuent. En même temps, elle marmotte des paroles confuses, les incantations pour détourner la colère des Esprits, et les formules pour rendre efficaces les talismans.

Tous deux sont si occupés qu'ils n'entendent pas venir le Blanc. Lui ne voudrait pas les surprendre dans leur louche besogne. Il tousse pour les avertir. Simpâna aussitôt s'agite, ramasse une brindille de bois mort, puis, se redressant et tournant vers Adhémar sa figure chafouine, elle s'écrie :

– Nous venons prendre du bois sec pour faire cuire le riz, et des remèdes pour guérir les petits enfants des piroguiers...

– Faites une bonne récolte, répond Adhémar. Et en son cœur il pense :

– Puissent vos noix de tanguin vous empoisonner vous-mêmes, vilains sorciers.

Il s'éloigne rapidement, continue sa route à travers la forêt du littoral, pareille à un grand parc aménagé pour le plaisir des yeux.

Des promontoires de verdure s'avancent dans l'océan qui s'incurve en baies largement ouvertes, où la houle éternelle, brisée par les récifs, brode des festons blancs sur le sable. La roche affleure par endroits en bancs noirs tour à tour couverts et découverts par le flot ; la dure vague les émiette et, par morceaux, les jette sur le sable.

La forêt ouvre sans cesse de nouvelles perspectives, avec des pelouses de gazon court parsemé d'arbustes, des lignes de filaos érigeant leurs hautes silhouettes le long de la mer, et des copaliers géants, en forme de parasols, hérissés de feuilles luisantes où miroite le soleil. Des ravinales, dans les parties marécageuses, ouvrent çà et là l'éventail régulier de leurs feuilles énormes. Les pandanus au tronc gris, aux branches lourdes semblables à des membres de pachydermes, terminés par des touffes de verdure, jonchent le sable de longues feuilles jaunes et sèches, en forme de pagaies ; d'autres pendent, comme des lanières, le long des troncs rugueux. Les arbustes vountak hérissent partout leur feuillage fripé et rare, parsemé de gros fruits ronds et verts qu'on prendrait pour des oranges. Le sentier est bordé de framboisiers malgaches et de ces buissons rampants et épineux qui portent, dans des cosses hérissées de piquant, les fruits vatoulâlak pareils à des cailloux gris et utilisés par les indigènes dans leurs jeux.

Adhémar voit toutes sortes de fruits inconnus, en baies, en grappes, et, collées aux rameaux d'arbustes, des pulpes oranges éclatées, semblables à de lourdes fleurs charnues.

Le parc côtier est plein de ces fleurs étranges dont rêvent les poètes, « écloses sous les cieux plus beaux ». Presque tous les arbres en sont chargés ; les lianes en répandent à profusion

dans l'ombre des sous-bois, de toutes les couleurs et de toutes les formes, corolles inoffensives de pervenches, grappes d'acacias, gueules monstrueuses d'orchidées géantes, clochettes mauves ou roses.

Le parc côtier s'anime aussi de froufrous d'ailes et de cris d'oiseaux. Le coq de pagode au vol lourd lance son appel monotone, indéfiniment répété ; les merles pépient ; les perruches babillent ; les veuves à la huppe noire lissent leurs plumes à coups de bec coquets ; les pigeons verts, par couples, roucoulent sur les hautes branches des filaos.

Une pelouse verte, coupée de cycas et de palmiers buissonneux, descend en molles ondulations jusqu'à l'eau des lagunes. De l'autre côté, des pelouses encore parsemées d'arbres, puis une ligne de collines couronnée d'une masse sombre de forêts.

Adhémar a longtemps marché ; il est seul, complètement seul. Plus de pêcheuses, plus de piroguiers, plus de chercheurs de simples, plus de traces de pieds nus sur le sable. Aucun vestige de vie humaine : la forêt est sans habitants, les lagunes sans pirogues, la mer sans navires. L'Européen goûte la douceur de la nature vierge et se sent gagné par l'ivresse de la solitude. Il se rappelle qu'il a songé jadis à être philosophe. Lorsqu'il a préparé sa licence, il écoutait en Sorbonne les leçons de doctes professeurs ; les bribes lui reviennent des théories exposées autrefois : relativité de la connaissance, idéalisme transcendantal.

Mais combien plus vivantes et plus profondes lui paraissent les leçons du désert, dans l'air doux et tiède, sous le ciel limpide et brillant, pendant que la forêt chante, et qu'au loin déferle, par delà les dunes, la mer primordiale.

Adhémar éprouve une sensation exquise d'isolement en pleine nature. L'absence d'autres êtres humains abolit pour un moment en lui la conscience des limites de son moi. Il s'évade hors de lui-même ; il communique avec la terre parfumée ; il est le frère des palmiers et des ravinales. Tout croît, verdoie, fleurit, fructifie, pour qu'il pense ; et sa pensée divine est reine de tout ce qui vit, de l'herbe à l'oiseau. Cette sensation de force, de plénitude, de souverain bien, donnée par la nature vierge, il ne l'a jamais éprouvée en Europe. Elle est d'une qualité plus sereine

que la joie de vivre de ses seize ans, ou que l'ivresse printanière dans le Paris d'avril, quand la montée des sèves fait éclater les bourgeons aux marronniers des boulevards. Il lui semble qu'avant de connaître cette nature, d'avoir entendu battre le cœur vivant des Tropiques, sa pensée, fleur mystérieuse, n'a jamais pu s'épanouir tout à fait.

Le grand pays désert l'exalte et le féconde. Ses sens se nourrissent de la couleur des choses, de l'aspect des arbres, du parfum des orchidées, du bourdonnement des insectes. Le vent emporte dans la lumière les effluves de sa pensée, au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, à la surface de la terre et au bord de l'horizon, jusque par delà les légers nuages blancs épars dans le ciel bleu. Il sent, comme les grands fakirs de l'Inde ou les dieux vivants du Thibet, que sa pensée est la raison d'être du grand Tout et qu'il n'y a pas d'autre divinité. Il vénère l'Esprit, il aime la Pensée Créatrice, et veut ardemment qu'en lui elle se réalise, pour qu'il soit dieu.

La mer féconde moins son esprit que la brousse, la forêt ou la savane. Car elle écrase plus qu'elle n'exalte. Elle est trop énorme, trop monotone, trop rugissante, trop stérile. La vie qui se cache en elle revêt des formes à peine ébauchées ou monstrueuses, de la méduse à la baleine. Le crabe creuse un trou d'ombre dans le sable, tandis que le merle bâtit son nid dans la lumière.

Le désert est divin. Ô solitaires ! Adhémar comprend maintenant toutes vos méditations ! Ô Cakya Mouni ! il sait aujourd'hui pourquoi vous avez fui les cités des hommes ! L'homme est mauvais conseiller de l'homme. L'homme et la femme, les races et les nations s'empoisonnent par la cupidité et le mensonge, la lubricité et la haine. Seul, le désert révèle la vérité, la paix, l'amour.

Adhémar, debout près des lagunes, immobile en face de la forêt vivante, se sent presque absorbé dans la nature immense. Il n'est plus qu'un accident insignifiant dans la vie universelle. À côté de lui, dans un buisson, l'oiseau railouvi pousse son cri strident ; à ses pieds un serpent ménarâne s'allonge voluptueusement au soleil. Soudain les roseaux de la rive s'agitent à

quelques mètres, un dos écailleux luit. La chair d'Adhémar est traversée d'un frisson : le caïman sort de la lagune. Il a vu l'homme, replonge aussitôt. Mais la méditation du philosophe est finie. Il s'humilie devant lui-même, se confesse inférieur aux sages de l'Inde, qui, eux, n'entendent plus rôder le tigre et laissent la guêpe en bourdonnant, maçonner son nid, derrière leur oreille.

Les clans sont en effervescence. Au lieu de sommeiller dans les cases, les gens circulent, s'interpellent ; les femmes discutent ; les enfants, excités par tout ce remue-ménage, gambadent dans les rues.

Les Anciens réunis tiennent conseil. Quelles mesures prendre pour rassurer le village ? Quand les descendants s'inquiètent, c'est que les Ancêtres sont irrités, soit qu'on les oublie, qu'on contrevienne aux coutumes édictées par eux, soit qu'on ait violé une des multiples interdictions. Les vieilles rivalités entre Planteurs-de-riz et Chercheurs-de-miel s'exaspèrent ; des indices plus graves se manifestent : la maladie commence à sévir parmi les habitants des Trois-Manguiers. Déjà plusieurs enfants sont atteints.

Les Anciens délibèrent sur les mesures les plus propres à enrayer l'épidémie. Et le village est en émoi. Le mal est-il dû à un simple mécontentement des Ancêtres, qu'on peut apaiser par un sacrifice ? Ou bien faudra-t-il extirper du clan les sorciers, auteurs des maléfices ? La stérilité d'Inghîta est-elle en rapport avec les événements nouveaux et sera-t-il possible, par les mêmes remèdes, d'ouvrir chez elle les sources de la vie, et de guérir les enfants malades ? La nuit tombe, et les vieux délibèrent encore.

Au milieu de l'inquiétude générale, Rabouth reste indifférent. C'est l'esprit fort du village ; son séjour à Tamatave l'a désaccoutumé des vieux rites et détaché des croyances anciennes. Du moment que le malheur n'entre ni dans sa case ni dans celle de son père, son égoïsme est satisfait. Vautré devant sa porte sur la chaise de bord qu'il a rapportée de la ville, les yeux au ciel, il joue négligemment de l'accordéon. Sa femme, accroupie à ses pieds, a fiché dans le sol la tige de métal supportant la cupule où

brûle un morceau de graisse de bœuf. Armée d'une épine, elle extrait les chiques<sup>1</sup> logées sous l'épiderme de son mari.

Adhémar, troublé par le bruit des conversations, par les allées et venues insolites, goûte avec moins de calme que d'habitude, le charme du soir. Idzâli rentre très affairée ; elle dit les nouvelles : le Conseil des Anciens vient seulement de se séparer ; il a dû prendre de graves résolutions. Ingâhi, appelant sa fille aînée, lui a parlé, mais personne n'a pu entendre ce qu'il disait. On espère tout de même savoir ce qui a été décidé, car Lémazâva, du clan des Chercheurs-de-miel, a conféré en rentrant avec son frère Kalizâh, trop jeune encore pour faire partie du Conseil. Celui-ci a tout répété à sa femme Tâtila, et Tâtila la bavarde ne manquera pas de le redire aux femmes, soit à la source, en puisant l'eau, soit à la case de tressage. On a vu aussi Indzîra, le vieux sorcier des Planteurs-de-riz, causer avec Tavoul : tous deux avaient l'air inquiet.

Idzâli défile en hâte le chapelet de ces nouvelles, toute contente de faire l'importante et d'apprendre tant de choses à son ami. Maintenant elle a fini, elle s'accroupit devant le foyer où rougeoient quelques braises, met une brassée de bois sec entre les trois pierres, puis, avec un long roseau, souffle sur le feu pour l'animer. La flamme jaillit par saccades, illumine la case à chaque éclat. Idzâli a noué son sîmbh autour des reins, son buste nu s'embrase de reflets cuivrés. Adhémar contemple la fine silhouette ; un brusque désir lui vient de la femme étrangère, de la fille des Coureurs-de-chemins qu'un extraordinaire hasard a mise sur sa route. Quels sentiments éprouve-t-il pour elle ? Ce n'est pas assurément l'amour, tel que l'ont imaginé ses ancêtres aux temps de la chevalerie et du christianisme triomphant, mais c'est plus que la bestiale satisfaction du désir assouvi.

Idzâli a rendu la vie au feu. Le bois pétille, la flamme brille toute claire. Le peuple des rats s'éveille entre les nattes du tapisage intérieur et les cloisons de la case. Les rongeurs commen-

---

<sup>1</sup> Chiques : sorte de puces.

cent leur vie nocturne, les courses, les dégringolades le long des nattes crissantes. Idzâli prend une gaule qui sert à décrocher les objets suspendus au toit, et pique dans la natte. Cris aigus, fuite éperdue, et pour un moment, le silence, troublé au dehors par le cri d'un oiseau de nuit... Idzâli éclate de rire, Adhémar aussi. Ces joies simples le font penser soudain à l'époque où il était petit enfant. Le soir, au coin du feu, il écoutait les souris courir dans le plafond ou grignoter le bois d'un lambris. La fille-enfant des Tropiques vient se blottir à ses côtés, place la tête sur son épaule ; les globes blancs des yeux d'Idzâli luisent étrangement dans le visage de bronze. L'Européen ne pense plus à rien qu'au corps ardent qui s'offre à lui.

Maintenant l'effervescence du village est calmée. La nuit sereine enlève dans son ombre les contours des choses et les inquiétudes des hommes.

Pour guérir les enfants malades, les sorciers, sur l'ordre des Anciens, ont indiqué les grands remèdes qui nécessitent l'emploi d'herbes rares. Boutoumoûra et Saboutsi se sont offerts pour les chercher dans la forêt de l'intérieur, au pied des montagnes ; et Adhémar a voulu se joindre à eux.

D'abord ils marchèrent longtemps vers l'ouest par des sentes à peine praticables, puis remontèrent l'Eau-noire en pirogue, pour s'enfoncer de nouveau dans la sylve. Saboutsi ou Boutoumoûra, de place en place, entaillaient un arbre d'un coup de hache ou entrelaçaient deux branches, pour marquer la route du retour.

Jamais Adhémar n'avait pénétré aussi profondément dans la forêt vierge, celle qui est marquée sur les cartes : *forêt de haute futaie, inexplorée et inhabitée*. Seul, il n'eût pas osé s'y risquer.

Les trois hommes, à la file indienne, suivaient tantôt les sentes irrégulières des Chercheurs-de-miel, tantôt des pistes de bœufs, des trouées de sangliers, ou le lit des torrents. Boutoumoûra marchait le premier. D'un coup précis et sec de sa hachette en forme de croissant, il abattait les branches gênantes ou tranchait les lianes en travers du chemin.

Adhémar s'émerveille des luxuriances de la vie végétale. Les troncs innombrables s'élancent pour chercher la lumière, atteindre et trouser le dôme de verdure que le soleil ne traverse pas. Les lianes, câbles lancés d'arbre en arbre ou suspendus comme des escarpolettes, s'enlacent aux troncs et aux branches. Certaines tombent tout droit de la voûte verte, s'enracinent au sol, et repartent en sinuant dans les broussailles. Elles s'échevèlent, au contact d'une branche, en épanouissements feuillus, ou courent dans toute la forêt en longues girandoles ; elles s'ornent de feuilles recroquevillées, pareilles à des liserons géants, de feuilles gaufrées qui ondulent comme des chevelures,

et d'étranges fleurs écloses mystérieusement dans l'ombre. Le sous-bois ondule, au hasard des accidents de terrain, en vagues de verdure. Les palmiers jaillissent partout, s'élèvent en fûts verts annelés de jaune, arrondissent les arcs gracieux de leurs palmes. Dans les fonds marécageux ou sableux, les pandanus entremêlent confusément leurs troncs lourds et leurs bras chevelus, les fougères arborescentes ouvrent leur parasol. Les ravinales donnent la note malgache dans cette symphonie végétale. En haut de leurs colonnes s'épanouissent d'énormes éventails, tandis que les jeunes pousses jaillissent de terre comme des pagaias dressées ; un peu plus grandes, elles s'effilochent et s'inclinent ; les nervures des feuilles flétries, cassées à la base, pendent fanées, le long des troncs. Les jeunes arbustes montent, frêles et droits, à la conquête du ciel libre ; les vieux arbres attestent par leur survie l'immortalité divine de la sylve. Ici, des piliers pourris et entr'ouverts, écrasés par le poids des branches mortes chargées de mousses, restent debout, soutenus par l'enchevêtrement végétal. Ils renaissent, à leur pied, en innombrables pousses verdoyantes, tandis que la lèpre des champignons purule sur leur écorce rugueuse et que les jeunes orchidées se nourrissent d'eux. Là de grands fûts, arrachés par la tempête ou fracassés par la foudre, gisent dans l'humus fécond, encore vivants par leurs rejets, et entretiennent la vie des parasites végétaux. Des palmiers de toutes sortes, colonnes de la forêt, vont chercher la lumière au-dessus des autres arbres. Les farihâzh, au tronc ligneux et droit, épanouissent largement leur bouquet de palmes retombantes ; les hoûfa, à la tige renflée vers le haut, au fût noir ou bistre, annelé de cercles blancs, pullulent partout. Sur des arbres morts d'énormes orchidées sont pareilles à des chapiteaux ; d'autres restent suspendues à des lianes, comme des vases de parfums ; certaines, d'aspect animal, ouvrent leurs corolles en forme de gueules aux lèvres pendantes, ou agitent, doucement au vent, des pétioles qu'on prendrait pour des nageoires.

Sous les hautes futaies, une humidité éternelle suinte de la voûte verte, monte de l'humus gonflé d'eau ; et des sangsues filiformes tombent des arbres sur les êtres vivants. Les compagnons d'Adhémar, à chaque instant, en arrachent de leurs

jambes ou de leurs bras nus. Peu de vie animale, sauf les infimes existences mal visibles qui pullulent partout : vers de la terre, insectes du sous-bois. Dans les feuillées, le cri monotone des grenouilles vertes ressemble plus à un chant d'oiseau qu'à un coassement, mais sa répétition indéfinie de tous les côtés a quelque chose d'obsédant et de mélancolique. Adhémar préfère la plainte enfantine des lémuriens qui, de loin en loin, se répondent, ou le cri aigu que lance éperdûment, tout en haut des arbres, le taïtsou, l'oiseau bleu couleur du temps, ou le railouvi, la huppe noire au manteau lustré, à la queue bifide d'hirondelle.

Parfois, ils traversent des coins de bois défrichés jadis par l'incendie pour la culture du riz de montagne. La sylve a partout repris ses droits. L'ancienne violation est attestée seulement par la suppression de certaines essences et la prédominance des ravinales. Pas un village en vue. Pas un être humain. C'est la nature farouche et libre. Les anciens défrichements sont marqués par des arbustes ou des bambous, qui font des taches plus claires, d'un vert tendre, dans la forêt bariolée.

L'eau ruisselle, bondit en cascades sur les roches, dort dans les vasques de pierre, se perd sous l'ombre épaisse de la sylve immémoriale. Si elle n'a pas beaucoup de chants d'oiseaux, la forêt du moins parle avec la voix des cascatelles et des torrents, et aussi avec la plainte harmonieuse du vent dans les arbres.

Toute la vie végétale intéresse Adhémar : celle des minuscules fougères, délicates comme une dentelle de Bruges, celle des orchidées menues aux feuilles rampantes, aux fleurs blanches tachetées de points violets. Il admire la beauté des mousses sur les rochers. Certaines tombent en longues tiges comme de petites lianes velues ; d'autres piquent d'astéroïdes vertes les lèpres brunes des lichens ; quelques-unes pendent aux arbres, comme des algues abandonnées par une inondation.

Adhémar ne se lasse pas d'emplir ses yeux de la féerie verte ; il se laisse aller à une sorte de vertige extatique, où se confondent toutes les visions, tous les parfums, tous les sons : les géants de la forêt aux troncs rugueux, aux branches énormes, les arbres râmi qui distillent les résines odorantes, le sous-bois des palmiers, des bambous et des fougères étranges,

et les rares senteurs des orchidées, la souplesse ou la rigidité des lianes, les chants des oiseaux, les plaintes des lémuriens.

Il vit les enchantements d'une forêt plus merveilleuse que celle de Brocéliande, plus printanière que celle de la Walkyrie. Dans son existence d'Europe, il avait senti vivement le charme des vallons de Lorraine avec leurs hêtraies aux sous-bois traversés de lumière, des clairières bretonnes fleuries de genêts et de bruyères, des montagnes alpestres hérissées de sapins. Mais la forêt tropicale abolit les autres souvenirs. Elle donne des sensations si intenses, si infiniment variées, que les autres forêts, même celle du sol natal, n'existent plus auprès d'elle. Le mystère de la sylve éveille en l'âme d'Adhémar des reviviscences ancestrales. Il essaie de repenser les affres des hommes néolithiques qui, dans le bocage charentais ou dans les bois avoisinant les grottes du Mas-d'Azil, rampaient sous la feuillée, la hache de silex au poing, en quête d'une proie. Il plaint leur existence précaire et sauvage, à cette époque préhistorique, où l'Île malgache, encore vierge de toute présence humaine, ne prodiguait les délices de sa forêt enchantée qu'aux phacochères et aux lémuriens. Et, devant les Betsimisârak étonnés, il laisse sa pensée pieuse se répandre en paroles :

« Que vos courses aventureuses, ô mes lointains ancêtres, ont dû être effrayantes et mélancoliques dans les grandes forêts cimmériennes, hantées des fauves, sous la pluie froide et sous la neige hostile. Ce passé triste assombrit ma pensée et la rend inquiète aujourd'hui encore, en souvenir de ceux qui redoutaient l'ours des cavernes, les loups de la steppe, ou le cruel hiver. Ici, au contraire, que la vie eût été douce à l'homme, dans la forêt tropicale pleine de fruits, parfumée d'orchidées, sous la radieuse lumière, dans la tiède chaleur ! Nos ancêtres ont combattu pour l'existence, âpre, meurtrière ; les vôtres, ô Saboutsi ! ô Boutoumoûra ! ont reçu la douce vie... Que nous t'avons payée cher, ô civilisation ! »

Ils remontent maintenant la rivière en pirogue. Le soleil illumine, au fond de la vallée, les montagnes chevelues ; sur les

cimes se détachent, en ombres chinoises, les éventails de quelques ravinales, et, près des berges, le fond sombre de la sylve est égayé par les fines arabesques des bambous. De curieux effets d'ombre et de lumière, au hasard des méandres du fleuve, font tour à tour luire les feuilles des ravinales sous des reflets métalliques ou transparents dans une lumière exquise et dorée les bambous clairs. Tendre paysage d'un printemps irréel ! Arcs élégants des bambous croisés ! Palmes effilochées ! Éventails entr'ouverts dans la blondeur des hautes graminées ! Grâce nonchalante des matinées australes, plus prenante peut-être que la grandeur des soirs !...

Ils abordent à l'entrée d'un ravin étroit, remontent le lit d'un torrent, en avançant avec peine au milieu d'éboulis de pierres glissantes. À droite et à gauche s'élèvent de grandes parois rocheuses, luisantes d'eau, hérissées d'arbustes et de broussailles ; au fond gronde une cascade : c'est là. Dans ce coin saturé de poussière d'eau, où ne pénètrent jamais les rayons du soleil, croissent des plantes étranges aux tiges rampantes et tentaculaires courant sur les rochers. Saboutsy les cueille avec vénération, car elles sont destinées aux remèdes qui sauveront l'existence des descendants de la Race. Il observe avec soin les rites, marmotte les mots consacrés, et arrache de la main gauche celles des plantes qui rampent vers l'Orient, dans la direction de la lumière et de la vie.

Puis ils reviennent sur leurs pas, heureux d'avoir réussi, et refont en sens inverse le chemin déjà parcouru. Au milieu du jour, ils s'arrêtent à l'ombre d'une grande futaie pour se reposer. Les deux Betsi, étendus de tout leur long, ne bougent ni ne parlent. L'Européen écoute les cris lointains de lémuriens ou d'oiseaux, qui troublent seuls le grand silence. Soudain, retentit un appel mélancolique : « Ouou... hoû !... ouou... hoû ! »

C'est comme une plainte d'enfant, terminée en un brusque hoquet. Adhémar avait entendu souvent, dans les profondeurs de la forêt, ces cris nostalgiques. Cette fois, il vit tout de suite celui que les Betsimisârak appellent leur petit-grand-père. Accroupi sur une branche, un être velu, grand comme un enfant de dix ans, enlaçait de ses bras le tronc de l'arbre. Sa face tenait de celles de l'homme et du chien. Les mains, aux pouces opposés,

avaient des gestes presque humains. Il appuyait contre l'écorce sa tête inclinée en une attitude pensive, et regardait fixement, sans effroi, Adhémar qui le contemplait aussi, le sachant inoffensif. L'être étrange ne bougeait pas. Il y eut un bruit de feuilles et de rameaux froissés. Un autre babakouth s'avancait sous la feuillée, avec l'allure des humains, debout, un peu cassé, ses longs bras pendants. Il marchait pesamment, comme quelqu'un de las et de très vieux. Au pied d'un arbre, il étendit les bras, saisit la branche la plus proche du sol, et, s'accrochant des mains, s'arc-boutant des pieds, il se mit à monter, comme eût fait un homme, posément, sans bonds ni secousses. Adhémar resta longtemps à observer les babakouth. Ceux-ci le considéraient sans curiosité ni défiance. Leur impassibilité lui rappelait celle des Malgaches qui, durant des minutes ou des heures, se figent dans la même attitude, indifférents à ce qui se passe autour d'eux, avec l'obscur jouissance de la cessation de tout effort. Joie presque interdite au civilisé, qui ne connaît plus guère les états intermédiaires entre la tension et le sommeil !

– Ouou... hoû !... ouou... hoû !...

Des cris encore se répondaient à intervalles, de ces cris étranges, moitié aboiement, moitié plainte humaine. Les deux Betsimisârak s'étaient réveillés, et, d'un mouvement lent et souple, sans effrayer les babakouth, s'accroupissaient sur leur séant. À l'étonnement d'Adhémar, Boutoumoûra se mit à pousser des cris pareils, plus rapprochés et plus pressants. Alors, de tous les coins de la forêt, les êtres répondirent, comme à l'appel d'un des leurs. L'Européen, levant la tête et scrutant la haute futaie, en distingua plusieurs, immobiles, dans des attitudes de repos, d'abandon physique. Leurs yeux tristes convergeaient vers le groupe des hommes ; ils n'exprimaient ni peur ni étonnement, mais une sorte d'émotion mélancolique. D'obscurs effluves s'échangeaient entre les habitants de la sylve et ceux du village.

Les êtres s'étaient tus. De loin en loin seulement, l'un d'eux lançait son appel, auquel les autres ne se donnaient plus la peine de répondre. Les deux Betsimisârak contèrent à leur ami l'antique histoire des premiers Ancêtres d'un village inconnu et des petits-grands-pères de la forêt.

– Les Betsimisârak et les babakouth descendent du même ancêtre, disait Saboutsi. Les babakouth ont désappris de parler, parce qu'ils sont restés longtemps dans la forêt, sans voir personne, mais leurs pensées sont les mêmes que les nôtres, et ils gardent comme nous, le souvenir de notre lointaine parenté.

– Mais, interrogea Adhémar, est-ce qu'autrefois les hommes et les babakouth vivaient ensemble ?

– Je ne sais pas. Aujourd'hui les gens ne se rappellent plus.

– Les Planteurs-de-riz, interrompit Boutoumoûra, content là-dessus une histoire. Une fois, au matin des temps, il y avait une dure famine. Les gens du village des Ancêtres – qui alors était situé loin de l'embouchure de l'Eau-noire – s'en allèrent dans la forêt pour chercher des baies ou des racines, et soutenir leur vie. Au bout de plusieurs lunes, ils se retrouvèrent dans le village, mais certains n'étaient pas revenus. On les crut morts. En réalité, ils étaient restés dans la forêt où ils désapprirent les paroles et devinrent babakouth.

– J'ai entendu un autre récit, que m'a conté autrefois le vieux Gâli, dit Saboutsi. On le transmet de père en fils dans le clan des Chercheurs-de-miel. Jadis il n'y avait pas d'hommes, mais seulement ces êtres que nous appelons babakouth, et qui vivent dans la forêt. Or, une année, de grandes pluies tombèrent sans interruption depuis le commencement jusqu'à la fin de la lune Alakaôsi. Les fruits des arbres pourrissaient, et les babakouth, affamés, trempés malgré le feuillage, ne savaient plus où se mettre. Alors, dit-on, un d'eux, avec sa femelle, tressa des roseaux et fit une natte qu'il fixa par des lianes sur quatre branches dressées. Et ce fut la première case. Mais les autres babakouth eurent peur de cette nouveauté et chassèrent leur parent. Il s'en fut en gémissant, portant sa natte sur le dos. Et ce fut le premier vêtement. Ses descendants s'installèrent dans une clairière, prirent l'habitude de construire des cases et de porter des vêtements. Et ce furent les premiers hommes.

– Les babakouth se souviennent toujours de cette parenté, et ils sont restés les amis des hommes. Ô Saboutsi ! raconte à Démâri comme l'aïeul de notre ancêtre Gâli a été sauvé par un babakouth.

– Il cherchait du miel dans la forêt, selon la coutume du clan, et il était monté en haut d'un grand arbre pour saisir des rayons dans une ruche. Déjà il avait battu son briquet, fait du feu pour étourdir les abeilles. Mais celles-ci, plus méchantes que d'ordinaire, revinrent en foule sur l'homme. Piqué en vingt endroits, il lâcha l'arbre des deux mains, dégringola de branche en branche. Comme il allait s'écraser sur le sol, un petit-grand-père le saisit au passage et l'arrêta dans sa chute. Rentré chez lui, le Chercheur-de-miel réunit les gens du clan, et, après avoir raconté ce qui lui était arrivé, il dit : « Maudit soit celui de mes descendants qui tuera un petit-grand-père ou qui lui fera du mal ».

Boutoumoûra reprit :

– Quand j'étais petit, j'ai entendu le vieux Gâli conter qu'il avait vu, un jour sur la dune, un homme blanc qui entraînait en captivité un babakouth pris au piège. Il donna à l'étranger un bœuf pour racheter le prisonnier, et, l'emmenant dans la forêt, il lui rendit la liberté.

– Les Planteurs-de-riz, continua Saboutsi, disent qu'autrefois dans le village de leurs Ancêtres, les babakouth venaient souvent rendre visite aux hommes leurs parents. On étendait une natte devant eux, comme on fait pour les hôtes de distinction, on leur offrait des bananes ou des mangues, et ils s'en allaient en poussant de petits gémissements plaintifs, comme s'ils regrettaient de ne pouvoir parler.

– Même en temps de famine, vous ne mangeriez pas leur chair ? dit Adhémar.

– Parce que tu aurais faim, mangerais-tu la chair de ton parent ? s'écria Saboutsi. Si on faisait cuire dans une marmite de la viande de babakouth, l'emplacement de la case et celui de tout le village, maudits à jamais, seraient abandonnés par les hommes et les Ancêtres. Quant à celui qui consommerait l'abominable repas, il mourrait ou deviendrait lépreux. Les petits-grands-pères sont nos parents. Nous les respectons et ils nous aiment.

Pourquoi pas, après tout ? songeait Adhémar. Les êtres regardaient les hommes de leurs yeux fixes, un peu tristes.

L'Européen sentait obscurément un courant sympathique s'établir entre les deux groupes, celui des humains et celui des bêtes. Était-ce la vague affectivité qui rapproche les uns des autres tous les êtres ne se nourrissant pas exclusivement de chair ? En tout cas ce sentiment a créé les sociétés.

Les petits-grands-pères n'étaient point troublés dans leur millénaire paresse, et poursuivaient l'humble rêve qui s'ébauche, sans jamais passer à l'acte, dans le cerveau des bêtes de la forêt.

Les hommes des Trois-Manguiers sentaient errer, dans l'ombre de la sylve, les âmes des communs ancêtres.

Adhémar se remémorait les hypothèses des savants et des philosophes, les rêveries des poètes. Ses deux amis l'arrachèrent à ses méditations ; il fallait se hâter pour atteindre les Trois-Manguiers avant le coucher du soleil.

Soudain, ils entendent un bruit de branches froissées, et, sur la sente, le pas pressé des pieds nus. Marchant à la file indienne, des hommes débouchent du hallier. Ce sont des gens de l'intérieur. Ils viennent de récolter dans la forêt des racines comestibles et de chasser le sanglier. Le bruit est venu jusqu'aux Trois-Manguiers de la dure famine qui sévit sur certains villages de l'Ouest, dans la région où l'on ne plante pas de bananiers, où les manguiers sont rares, où il n'y a ni mer ni lagune pour fournir en abondance le poisson. Ces hommes de la forêt ont l'air épuisé de fatigue, le visage tiré. Ils portent, équilibrés aux deux extrémités d'un bambou, des paquets de racines enveloppés de feuilles. Deux d'entre eux ont des sagaies au large fer au lieu de la hache en forme de croissant. Ils rapportent, ficelé le long d'un pieu, un phacochère, dont la tête fauve, aux défenses recourbées, laisse tomber du sang, goutte à goutte, sur l'herbe verte. Des chiens jaunes, faméliques, aux côtes saillantes, les suivent et hurlent craintivement à la vue des étrangers.

L'un des hommes attire les regards d'Adhémar : il vient de surgir du sous-bois, et c'est un Blanc, un Européen. Son visage pâle, quoique hâlé, son nez busqué, ses lèvres minces, sa haute taille svelte décelaient son origine. Sa barbe bien fournie, sa moustache embroussaillée, à la gauloise, presque blanche,

s'entremêlaient encore de poils roux. Les bras, les épaules et les jambes nues avaient cette teinte cramoisie que le soleil donne aux blonds. L'homme portait un bonnet en sparterie sans bords, à la mode Tanala, un pagne, et une grande tunique de rabane en forme de sac. Il marchait pieds nus, comme ses compagnons, et équilibrait sur son épaule un double paquet de racines. En voyant Adhémar, il eut un imperceptible tressaillement, mais se reprit vite et détourna les yeux. Ceux qui le précédaient firent mine de s'arrêter pour lier conversation ; il leur cria de se hâter, s'ils voulaient rentrer avant la nuit noire. Tous passèrent à la file indienne dans la sente étroite, devant les hommes des Trois-Manguiers. Les regards des deux Blancs se croisèrent une seconde. Celui du passant était aigu et mauvais. Adhémar décontenancé baissa les yeux ; sur le point de parler, il n'osa. Le décivilisé ne se retourna pas, et Adhémar le vit disparaître, farouche, dans l'ombre du sous-bois.

Quelques instants après parut un retardataire. Celui-là, volontiers, s'arrêta pour causer, et donna tous les renseignements qu'on voulut. Rafoutsi (le Blanc) était depuis de longues, de très longues années parmi eux. Au commencement, il avait planté des caféiers que détruisit un cyclone, des lianes de vanille qu'il ne sut pas exploiter, des cocotiers qui végétèrent. Il avait renoncé depuis longtemps à toute culture. Admis dans leur clan, allié à quelques-uns d'entre eux par le rite de la fraternité du sang, il vivait à la Betsimisârak, avait une femme malgache et des enfants. Jamais il ne s'éloignait du pays. Il n'aimait ni rencontrer des Blancs, ni s'entretenir avec eux ; quand par hasard il en venait dans le village, lui s'en allait dans la forêt jusqu'à leur départ.

Adhémar songea, faisant un retour sur lui-même, à la singulière destinée de cet homme qui n'avait plus gardé que les caractères somatiques de la race à laquelle il appartenait. Tout le reste, il l'avait dépouillé ; s'était décivilisé entièrement. Entièrement ! Qui pouvait l'affirmer ? Et quels obscurs regrets, quelle nostalgie de la vie d'autrefois conservait-il peut-être au plus secret de son âme ? Ce tressaillement qui l'avait agité, cette sorte de honte à être vu d'un vrai Blanc, ne révélait-elle pas un remords, une reviviscence douloureuse du passé, une conscience

de la déchéance actuelle ? Ou bien n'était-ce que l'ennui d'être astreint, en face d'un ancien congénère, à des gestes désappris, à des rites désuets jugés ridicules, à de vaines explications ?

Adhémar reconstituait en imagination la vie de ce Français devenu Betsimisârak. Planteur d'abord, colon au plus beau sens du mot, pionnier de la civilisation dans une région où ne vivaient que des indigènes, il avait conçu les longs espoirs et les vastes pensées, rêvé d'une grosse fortune rapidement faite, du retour bientôt à Paris. Puis les déceptions étaient venues : la main-d'œuvre, sur sa plantation, s'était dérobée ; les bêtes de la forêt avaient ravagé ses cultures ; les cyclones les avaient détruites. En même temps, il se laissait aller à la douceur de vivre tropicale, à la nonchalance du milieu malgache ; il s'enlisait peu à peu dans l'existence indigène, désapprenait d'abord les habitudes et les gestes des Européens, puis leurs pensées, presque leur langage. S'il s'était vraiment décivilisé, pensait Adhémar, quel devait être son bonheur ! Mais une autre voix répondait : nul, puisqu'il est inconscient. Il songeait aussi, à quel stade suis-je moi-même de cette involution ? Je l'ai commencée plus vite que Rafoutsi, je n'ai même pas essayé d'être planteur, et je me complais déjà dans la vie indigène. Je porte encore, il est vrai, les insignes de la civilisation : un casque, un pantalon et des espadrilles. Mais quel effet produirais-je à un Européen de Tamatave, s'il me rencontrait en ce moment, ou assistait à ma vie dans la case en bambous des Trois-Manguiers ? Combien d'années mettrai-je pour tomber à l'état de Rafoutsi ? Est-il encore temps pour moi d'échapper à l'enlissement ?

Il ne savait que se répondre à lui-même. Mais un autre souvenir remontait des profondeurs de sa mémoire. C'était au temps où, nouveau débarqué, il prospectait, plein d'espoir, dans le Haut Pays, sur les limites de la Grande Forêt. Il était en tournée avec deux camarades, jeunes et ardents comme lui, un fils de famille qu'on avait envoyé à Madagascar pour l'empêcher de dilapider son patrimoine, et un soldat libéré d'infanterie coloniale qui cherchait fortune. Un soir, ils firent halte dans un misérable village, pauvre et triste, peuplé de cochons noirs efflanqués et de chiens faméliques, avec des cases en boue, basses et puantes. On leur montra une maison en terre crue, un peu plus

grande que les autres, habitée par un Blanc. Ils frappèrent à la porte, car, en ces régions lointaines, c'est faire injure à un Européen que de ne pas lui demander l'hospitalité. Adhémar se rapela l'unique chambre, misérable, sordide, encombrée d'objets hétéroclites. L'habitant, vêtu de vieux habits rapiécés, la barbe sale, les cheveux emmêlés, fumait une pipe, assis sur une caisse. Dans un coin, sa compagne indigène, grosse femme vieille, sale et dépenaillée, se livrait à quelque rapetassage. Il s'excusa de ne pouvoir loger trois hôtes, n'ayant qu'une chambre à coucher mais offrit l'apéritif. Ils n'osèrent refuser. L'homme prit trois verres, dépareillés, ébréchés ; des traces de doigts grasseyés les tachaient ; des cercles jaunâtres et indélébiles y marquaient le niveau d'anciens liquides. La maritorne versa dans ces verres malpropres une goutte d'eau qu'aussitôt, sans rincer, elle jeta. L'hôte, n'ayant pas de quatrième verre, prit pour boire une vieille boîte de conserves, qui traînait en un coin. Il proposa une manille, tira de dessous des haillons un jeu de cartes antique et crasseux, tel qu'on en trouve dans les auberges des grandes routes fréquentées par des charretiers. Les trois prospecteurs s'excusèrent sur leur fatigue pour ne pas jouer ; puis, le vermouth bu, cherchèrent un abri dans de pauvres cases malgaches un peu moins immondes que la maison de l'Européen.

Adhémar avait gardé une très pénible impression de cette heure et de cette rencontre. À ce décivilisé honteux, ayant gardé surtout les tares de son ancienne vie, combien il préférait le décivilisé intégral devenu presque indigène.

Tout de même l'image de Rafoutsy, pieds et jambes nues, coiffé du bonnet Tanala, rapportant, tel un Papou, des racines comestibles de la sylve, le hanta pendant de longs jours.

\*

\* \*

Du haut de la colline chevelue de forêt, près du rocher d'où jaillit la source, le village est en vue. Le groupe sombre des manguiers se détache sur l'eau trouble du grand lac où le soleil à

son déclin allume des feux d'opale. Le long de la rivière dormante, les cases laissent filtrer, à travers les toits gris, dans l'air limpide du soir, des fumées bleues. Les vaches meuglent en rentrant au parc.

Par delà les dunes côtières, bariolées de verdure, la mer Indienne roule ses vagues échevelées. L'étroit goulet, avec sa barre blanche qui déferle, coupe d'une section nette la bande sableuse. Sur les plages lagunaires, les deux longues pirogues noires, à l'entrée du goulet, et les pirogues plus petites tirées sur la grève auprès du village, apparaissent de loin comme des troncs d'arbres échoués.

Saboutsï et Boutoumoûra se hâtent pour porter le remède aux malades. Adhémar s'attarde ; il a peine à quitter la sylve pour rentrer dans les demeures des hommes. L'œil-du-jour va mourir. Les hautes masses des grands arbres, à la crête des collines, se dorent, puis blondissent. La forêt sombre, ainsi, devient accueillante. Pourtant, songe Adhémar, c'est le commencement de cette tache verte uniforme qui, sur les cartes, porte la mention de forêt inexplorée et inhabitée. Inhabitée ? Qui sait quels réfractaires s'y cachent ; si elle ne recèle pas des hameaux inconnus, peuplés de gens qui ont fui la civilisation et ses charges ? Sans que personne s'en doute, des hommes y peuvent vivre, faire leurs défrichements, planter et récolter le riz, élever des bœufs. Quelques rares sentes la traversent, circonscrivent des régions réputées désertiques et inexplorées. Dans celles-là, aucun Blanc n'a pénétré encore. Elles appartiennent aux Êtres de la forêt, à ces petits-grands-pères qui cachent, dans les arbres touffus, la nostalgie de leur parenté humaine, à ces familles de Kalanourh, anciens hommes retournés à l'état sauvage, qui errent nus dans le sous-bois, vivant d'insectes et de racines, leur chevelure embroussaillée dissimulant des traits jadis humains.

Le court crépuscule a passé. Adhémar, dans le village tout proche, entend le martèlement des pilons à riz et les cris des oies. La lisière mystérieuse de la forêt est maintenant toute noire. Personne ne s'y risquerait plus, parmi les Malgaches... Elle est le domaine des monstres de la nuit, des Êtres épouvantables qui rôdent : les Kinôli aux yeux rouges, aux ongles noirs et crochus, mangeurs de crabes et déterreurs de cadavres ; les

singes nocturnes aux mœurs étranges ; les Aye-Aye aux gros yeux jaunes, qui entrent dans les demeures des morts et assistent aux conciliabules des Ancêtres ; les hommes disparus pour avoir violé des interdictions. Les Esprits leur ont tordu le cou et retourné la tête sur les épaules. Toute la nuit, ils errent dans la forêt, sans jamais retrouver leur village. Ils ne peuvent plus regarder devant eux, comme les autres hommes, mais, sous la lune inutile, ils marchent au hasard, se heurtant aux pierres, s'égratignant aux buissons, le regard fixé sur des fantômes qui les suivent.

Adhémar songe à toutes ces imaginations de cauchemar qu'Idzâli ne se lasse pas d'évoquer pour lui, le soir, près de la flamme rassurante du foyer. À ces moments-là, elle ne sortirait pas du village, ni pour un voile de soie lamé d'argent, ni pour un de ces lourds colliers d'or ciselés par les Indiens et qui valent dix bœufs.

Pourquoi l'homme se forge-t-il, sous toutes les latitudes, des inquiétudes vaines ? Adhémar se figure la sylve nocturne sous la lumière amie de la lune et parmi les parfums des orchidées. Nul être dangereux n'y rôde, que le foussa, le petit plantigrade roux, un peu plus grand qu'un chat, terrible seulement aux poules, – il en égorge vingt dans une nuit pour s'enivrer de leur sang... Adhémar immobile regarde et écoute remuer la vie. Des bestioles se faufilent parmi les herbes, les broussailles fourmillent d'insectes. Autour de lui volent des papillons lourds au corselet blanc tigré d'orange, d'autres aux ailes poudrées d'or, et des cancrelats géants. Le bal tournoyant des lucioles illumine le sous bois, et il pleut, semble-t-il, dans l'herbe, de minuscules étoiles. Adhémar entend, au-dessus de sa tête, le vol saccadé des grandes chauves-souris, le cri des oiseaux nocturnes. La vie des bêtes de proie, depuis le petit insecte jusqu'au foussa rôdeur, s'éveille à l'heure où va s'endormir la vie de l'homme et des êtres diurnes. Laquelle est la plus intense ? Peut-être, sous les Tropiques, celle de la nuit. Ici le soleil excessif empêche le plein exercice de l'activité : les peuples équatoriaux aiment la bonne lune, et la vie primordiale n'est-elle pas née au sein des eaux, dans les grandes profondeurs sombres où la lumière du soleil ne pénètre jamais ?...

La nuit est complètement tombée. Le ciel ardent fourmille d'étoiles. Les voix murmurantes de la terre, dans l'air apaisé, s'élèvent vers le scintillement infini, comme des prières. Il semble au descendant des races occidentales, créatrices des mythologies, que le dieu inconnu rit à ses enfants universels, avec les yeux clignotants des millions d'astres. Les lucioles vivantes peuplent l'ombre comme d'âmes rôdeuses. Voici qu'Adhémar ressent confusément dans sa chair l'anxiété mystérieuse de la Nuit, mère des dieux et des fantômes. Il a conscience qu'à pénétrer seul à cette heure sous la sombre voûte, il éprouverait l'horreur sacrée de l'ancêtre lointain qui rampait, halluciné, sous les feuillages frissonnants. Cette peur est absurde, il le sent, mais il est incapable de dominer la répulsion héréditaire. Il a presque hâte de retourner au village des hommes pour entendre les rires des enfants jouant dans les ténèbres, tout près des seuils encadrés de lumière, et les conversations des gens réunis dans les cases autour des foyers. Il se rapproche. Les bruits se précisent : coups sourds d'une hache, abois d'un chien, rire d'enfants, pilonnement du riz... Il songe que, sans doute, il est le seul Européen à vingt ou trente kilomètres autour de ce lieu, et cette solitude lui crée presque une royauté. Il a honte en même temps de l'espèce de terreur sacrée qu'il vient de ressentir. Est-ce une emprise physique de la forêt, un frisson de fièvre, ou bien un signe de l'involution qui le ramène peu à peu, lui, le civilisé, vers la mentalité des Betsimisârak ?

Un des enfants malades vient de mourir chez les Planteurs-de-riz. Deux autres sont pris de symptômes morbides. Un Piroguier du goulet, Mîtsou, le dur payageur, âgé de trente ans, s'est couché sur sa natte. Brûlé de fièvre, il refuse les remèdes et la nourriture. Sera-t-il sauvé, ainsi que les enfants, par les plantes guérisseuses apportées de la forêt ?

Pendant les jours suivants, les événements se précipitèrent. Un enfant encore mourut, cette fois chez les Chercheurs-de-miel. Et la petite Iâli, la fille du Chef, tomba malade. C'était l'élève préférée d'Adhémar. Il la visita dans sa case, mais elle ne le reconnut pas, le prit pour un Kinôli aux yeux rouges et, à sa vue, poussa des cris perçants. La vieille Sangavâvi, qu'on respectait parce qu'elle était la mère du Chef, jeta au Blanc un regard soupçonneux et marmotta entre ses dents branlantes que l'étranger pouvait bien être le jeteur de mauvais sorts, le sorcier funeste à la tribu... En ces jours troublés, ce n'était pas la première fois qu'Adhémar sentait autour de lui une atmosphère de défiance. Comme les enfants surtout étaient malades, le maître d'école fut naturellement suspecté. L'école fut désertée tout de suite. Baôbîtaka, sœur aînée de Saboutsî, type de vieille malgache traditionaliste, hostile à toute nouveauté, avait été la première à mener campagne contre l'étranger blanc. Son petit fils Lahizouth était parmi les malades. Elle allait de case en case, semant des propos troublants, racontant que la petite Iâli, ensorcelée par Démâri, l'avait dénoncé ; elle engageait les mères à ne plus envoyer leurs petits dans la grande case où on apprenait les paroles nouvelles.

Les Faiseurs-de-sortilèges non plus n'étaient pas sans inquiétude. La dénonciation d'un ennemi ou quelque circonstance fortuite pouvait à chaque instant ameuter les gens contre eux. Ils avaient donc intérêt à détourner les soupçons sur l'étranger. Ce que voulait le village avant tout, c'était la fin du malaise qui pesait sur les clans, la découverte de l'auteur des maux. Après

justice faite, les Ancêtres seraient contents, la paix et la joie renaîtraient.

Adhémar s'inquiétait à voir son école se vider, les petits naguère si confiants, s'écarter de lui, et les regards de certaines mères éviter les siens. Il était exaspéré de ne pouvoir se défendre ; tenter une justification, n'était-ce pas presque se déclarer coupable ? Et qu'advierait-il, s'il ne se défendait pas ? Il ne redoutait aucune violence, sachant les Malgaches pacifiques, même lâches, toujours respectueux en apparence de la personne des Blancs. Mais il avait peur du poison, l'arme favorite des Betsimisârak. À Tananarive, il avait entendu raconter là-dessus beaucoup d'histoires. Tel fonctionnaire était mort subitement dans des conditions mystérieuses ; tel autre, tombé malade après avoir mangé des fruits offerts par un indigène, languissait sans pouvoir se guérir. Certains avaient été empoisonnés par leurs petites épouses ; et toujours ces accidents arrivaient quand une somme importante avait été touchée par l'Européen : le trésor disparaissait avec la femme. Adhémar se rappelait s'être moqué jadis de ceux qui contaient ces histoires, les accusant d'être hantés par l'idée fixe du poison, d'être en proie au « cafard colonial ». Or voici qu'aujourd'hui il tremblait pour son propre compte. Naguère, il avait savouré l'ivresse et l'orgueil de la solitude, aussi bien dans le village que dans la forêt. Maintenant il en connaissait les affres. Seul, certes, il l'était, parmi les hommes jaunes ou bronzés de l'Île Australe, d'une autre race que la sienne, d'une mentalité si lointaine. Plus encore que Tavoul l'étranger, il était, lui, le solitaire. Le sorcier Dâhi, craint ou détesté, avait pourtant derrière lui ceux de son sang, les Piroguiers-du-goulet. Adhémar n'avait personne. Il supputait ses chances en cas de danger. Il pouvait compter, tant que leurs intérêts personnels ou ceux de leur famille ne seraient pas en jeu, sur l'amitié de Rabouth, de Saboutsi et de Boutoumoûra, sur la fraternité de sang qui le liait au Chef. C'était là sa chance la plus sérieuse, fondée sur un rite religieux. Il se rappelait l'étrange cérémonie : la sagaie tenue renversée par les deux frères de sang dans une battée de bois pleine d'eau et les imprécations prononcées contre celui qui violerait son serment. Les Betsi oseraient-ils l'exclure, le sommer de quitter leur village pour n'y

plus revenir ? Il en doutait. Alors, lui apparaissait plus probable l'éventualité d'un danger secret. Comment se défendre contre le poison ?

Un instant. Adhémar songe à fuir le péril, à s'en aller, sous prétexte d'un voyage à Tamatave, pour ne plus reparaître aux Trois-Manguiers. Une sorte de torpeur de sa volonté l'arrête. Mille liens mystérieux l'attachent déjà à ce coin de terre, il sent qu'il aurait peine à les rompre. En cet instant, il lui faudrait un être à qui se confier : il n'a personne. Idzâli ? Peut-être. Mais il n'en sait rien ; il doute. Elle non plus ne trahira jamais sa race, elle abandonnera plutôt l'étranger.

La voici qui vient. Va-t-il savoir d'elle ce qui se trame ?

– Que dit-on de neuf aujourd'hui à la case de tressage ?

– Il n'y a rien de nouveau, que la Grande Infortune envoyée par les Ancêtres ou apportée par les sorciers ?

– Mais qui sont ces sorciers ?

– Il est dangereux de prononcer leur nom, même à voix basse...

– Indzîra ? dit, comme en un souffle, Adhémar.

– Oh ! Démâri ! c'est toi qui l'as nommé ! Puisse ta parole ne pas se retourner contre toi !

– S'il y a un jeteur de sorts, et qu'on le découvre, qu'advient-il, Idzâli ?

– Il subira l'épreuve du tanguin.

– Si c'est quelqu'un des Planteurs-de-riz, ne crois-tu pas que le Chef et les gens de sa famille le défendraient ?

– Ceux dont le cœur est mauvais n'ont plus de parents.

– Mais Indzîra est l'oncle du Chef, le petit-fils du fondateur.

– On tombe de plus haut quand on est plus grand.

– Sais-tu pourquoi tant d'enfants ne viennent plus à l'école depuis quelques jours ?

– Plusieurs sont malades, et les autres ont peur de l'être. Les mères n'aiment pas que les petits quittent la maison, quand il y a dans l'air des sortilèges.

– Soupçonne-t-on quelqu'un d'autre que les sorciers ?

– Oui... Le mari d'Inghîta, Tavoul l'étranger.

– Il a l'air très inquiet. Depuis quelques jours, on dirait presque qu'il se cache.

– Le blâme est comme le vent. On le sent quoiqu'on ne le voie pas.

\*

\* \*

Un jour a passé... Encore une mort d'enfant... Pas de nouveau cas parmi les petits, mais Boutoumoûra, chez les Chercheurs-de-miel, est atteint. Adhémar va visiter son ami. Un grand feu brûle dans la case. Boutoumoûra gît sur une natte, recroquevillé sur lui-même, grelottant de fièvre, lamentable loque humaine qui s'abandonne. Sa mère, la vieille Ramânana, accroupie à côté de lui, ne sait que répéter :

– Les sorts ont dit qu'il ne mourra pas !... Les sorts l'ont dit...

Saboutsî, qui est aussi là, s'approche et le touche à l'épaule : Boutoumoûra découvre son visage, un pauvre visage tiré, ruisselant de sueur. Adhémar lui parle, le console, l'assure qu'il guérira. Il caresse doucement ses bras et ses épaules ; Boutoumoûra sourit à son ami blanc...

\*

\* \*

Les sons de la conque marine retentissent, appellent de nouveau les Anciens au Conseil. Ils se réunissent dans la case

d'Ingâhi. Accroupis, rangés en cercle pour délibérer, ils s'observent les uns les autres, dans la pleine conscience de la gravité de l'heure.

Ingâhi le Chef, Indzîra le Diseur-des-jours, et Toudimâna le vieux modeleur représentent les Planteurs-de-riz. Ingâhi et Toudimânana viennent sans parti-pris : ils désirent seulement la santé du village. Le Chef veut aussi le bonheur de sa fille préférée. Quant à Indzîra, il est sans ambition, mais non sans rancune. Hostile aux Chercheurs-de-miel, favorable à Tavoul, il n'a pris aucune décision ferme, il attend que le hasard de l'heure lui dicte sa résolution.

Les Chercheurs-de-miel ont au Conseil deux des leurs, Lémazâva et Voularive. Le premier, insignifiant et effacé, subit l'influence de l'ambitieuse Tâtîla, sa belle-sœur ; le second, beau discoureur, très au courant des us et coutumes anciennes, jouit d'une très grande autorité. Tous deux veillent jalousement aux intérêts de leur clan ; ils ont une idée de derrière la tête bien arrêtée : perdre Tavoul, pour qu'Inghîta épouse Zanaguîsa. Tsindroûka, des Coureurs-de-chemins, n'a aucune influence ni dans sa famille, ni dans l'assemblée ; il suit d'ordinaire l'avis du Chef. Râtsi, des Piroguiers-du-lac, est écouté à cause de sa parfaite connaissance du pays, de son expérience des travaux et des jours. Il est aussi le porte-parole des Piroguiers-du-goulet qui n'ont pas de représentant, car le vieux Dâhi, malgré son âge, n'a jamais été appelé au Conseil à cause de ses longues absences mystérieuses et de sa réputation de Faiseur-de-sortilèges. Les Hommes-atteints-par-le-malheur, n'avaient non plus personne, car le seul vieillard, chez eux, était le Lépreux, naturellement exclu de l'assemblée des Anciens, comme du Hangar-des-pirogues-closes. Ingâhi parla le premier :

– Puissent nos paroles être droites et inspirées par nos Ancêtres ! Puissent nos actions leur plaire ! Voici que la maladie attaque nos enfants et nos jeunes hommes. Ce n'est pas un mal causé par une blessure ou un coup, mais c'est un danger de mort, tel que l'apportent la vengeance des Esprits ou les maléfices des Sorciers. Quelqu'un sans doute vit dans nos cases, qui a violé les grandes Interdictions, ou qui prépare de mauvais sorts pour faire mourir la fleur de notre race.

– J’ai réveillé les Destins, dit Indzîra. Deux fois j’ai rangé sur une natte neuve les graines fatidiques, deux fois les sorts ont parlé. Il y a un homme, quel qu’il soit, jeteur de sorts ou méditant de mauvais desseins, qui est odieux aux Ancêtres. Il faut l’extirper du village...

– Dans un champ de manioc, tous les pieds ne sont pas également sains, acquiesça Voularive. On en trouve des pourris qu’il faut jeter. L’homme coupable ne saurait échapper à son mauvais destin, quel qu’il soit, de quelque Ancêtre qu’il descende.

– Que le tanguin soit juge ! dirent ensemble Indzîra et Râtsi.

– Le tanguin sera juge ! prononça Ingâhi, et, si l’homme est coupable, il traversera l’Eau-noire au lieu des caïmans, selon la coutume édictée par les Anciens.

Il y eut un silence... La traversée de l’Eau-noire était l’épreuve la plus redoutée. Le dernier qui l’avait subie, de très longues lunes auparavant, était un Piroguier-du-lac, convaincu de sortilèges. Il avait été happé par un Dos-écailleux. Râtsi blêmit à ce souvenir.

– Celui qui connaît l’homme, continua le Chef, qu’il le dénonce, même si c’est un ami, même si c’est un parent...

Personne ne prit la parole. Râtsi demanda :

– Est-ce que les Sorts, quand tu les as consultés, Indzîra, ne t’ont pas décelé la case qu’habite l’homme, ou son nom ?

Indzîra, un instant, hésita...

– Ils ne m’ont rien dévoilé de cela, Râtsi.

Un silence encore. Personne n’osait prendre la responsabilité de l’accusation. Le piroguier songea qu’un des hommes de leur clan, soit de ceux du lac, soit de ceux du goulet, pourrait être victime, et, regardant tour à tour les Chercheurs de-miel et les Planteurs-de riz, il parla :

– Dans un village, tous se tiennent aussi étroitement que dans une natte les brins de joncs entrelacés. Les habitants des

Trois-Manguiers se confient en nous comme en les barres qui ferment l'ouverture du parc à bœufs. Mais si nous ne trouvons pas de remède au mal actuel, ils diront que nous sommes nombreux et inutiles comme les pattes des crabes...

Il se recueillit un instant.

– J'ai entendu dire autrefois, par les vieillards des anciens villages du lac, que tous les maux des Betsimisârak leur étaient toujours venus par les étrangers. Jadis, le village de la Grande-jarre fut frappé d'épidémies parce qu'un étranger blanc brisa la jarre sacrée en la visant avec un fusil ; et les cases de mes ancêtres, au bord de la lagune, ont été pillées et ravagées par les Houves, depuis que des étrangers blancs sont venus, il y a de cela bien des lunes, résider dans ce pays...

Il s'arrêta encore ; les autres, impassibles, attendaient l'accusation.

– Un étranger blanc est installé dans notre village. Il ignore les coutumes de nos clans, et, même sans le vouloir, il viole continuellement les Interdictions. C'est lui la cause de tous nos maux. Il est en horreur aux Esprits des Morts, comme l'ont été, en de semblables circonstances, tous ceux de sa race. Tant qu'il demeurera ici, il n'y aura pas pour nous de remède efficace.

Indzîra, qui voulait sauver Tavoul, se décida brusquement.

– Tes paroles sont droites, ô Râtsi... L'étranger est la cause de nos maux. Ce qui le prouve, c'est que la maladie a d'abord frappé les petits enfants réunis dans son école. Mais, de même qu'il ignore nos coutumes, il ne saurait être soumis à nos lois. Nous, les Anciens, les Chefs du peuple, nous rappellerons, et nous lui dirons de s'en retourner vers Tamatave, d'où il est venu.

– Ne serait-il pas plus sage, dit Râtsi, de recourir à Dâhi le faiseur d'amulettes ? Il saurait mêler secrètement au riz que mangera l'étranger les herbes qui distinguent les méchants d'avec les bons.

– Il nous arrivera sûrement malheur, s'écria Indzîra, si l'étranger meurt parmi nous à cause des maléfices de Dâhi, et

son Esprit irrité tourmentera sans fin nos descendants. Qu'on le renvoie plutôt à Tamatave.

– Tes paroles sont inconsidérées, interrompit Voularive, et les tiennes, ô Râtsi, ne sont pas droites. S'il fait sombre, on peut allumer le feu ; si une eau est profonde, il est possible de la traverser en pirogue ; mais une mauvaise action est sans remède. Craignez d'exciter la colère des Ancêtres, en accusant faussement ! Démâri n'est pas un étranger. C'est un parent, car il est le frère de sang d'Ingâhi.

– Il est aussi l'ami de mon frère Saboutsy, dit Lémazâva. Un ami cher vaut mieux qu'un mauvais parent.

– Ma fille Idzâli vit comme épouse dans sa case, dit à son tour Tsindroûka. Jamais il n'a prononcé de paroles obliques, ni commis d'actions interdites.

– Pourtant la petite Iâli, son élève malade et qu'il est allé voir, l'a repoussé avec effroi, comme un faiseur de mauvais sortilèges.

– Il est allé, reprit Lémazâva, visiter aussi un autre malade, Boutoumoûra qui l'a reçu avec joie. Est-ce que les malades savent d'où viennent les sorts qui les frappent ?

– Démâri n'est pas un étranger, prononça Toudimânana.

– Démâri n'est pas coupable, dirent ensemble Voularive et Tsindroûka.

– Je me porte garant pour Démâri mon frère de sang, dit le Chef.

À ce moment Lémazâva et Voularive échangèrent un regard que surprit Indzîra, et le vieux sorcier comprit que Tavoul son protégé était perdu, à moins qu'Ingâhi ne cherchât à le défendre.

Voularive prit la parole :

– C'est un étranger des clans du sud qui est de trop chez nous... Sait-on seulement où est son village, où se trouve le tombeau de ses ancêtres ?... Qu'est-il venu faire ici ? Pourquoi n'habite-t-il plus avec ceux de son clan ?

– Sans doute, il médite de mauvais desseins, dit Tsindroûka ; il ne s’est lié d’amitié avec aucun d’entre nous, et il s’en va toujours seul dans la forêt, peut-être pour chercher les plantes nécessaires à ses sortilèges.

Toudimânana, à son tour parla :

– Il est marié avec une de nos filles et vit à l’abri de la barrière de mon clan. Mais, s’il n’a jamais donné d’enfants à aucune femme des Trois-Manguiers, n’est-ce pas que les ancêtres ne veulent plus qu’il demeure dans ce village ? Un homme sans enfants est comme un manguier sans fruits, bon à couper.

– Les Ancêtres sont irrités sans doute, dit Lémazâva, parce que les Planteurs-de-riz ont demandé la postérité à un étranger.

– Il ne manque pas de jeunes gens, continua Voularive, soit parmi les Piroguiers ou les Coureurs-de-chemins, soit parmi les Chercheurs-de-miel, et tous seraient heureux d’emmener dans leur case la femme au beau corps.

– Le tanguin prononcera donc, dit Ingâhi, et, si Tavoul est coupable, il traversera l’Eau-noire, sans radeau, sans pirogue. Si le tanguin l’absout, il s’en ira quand même rejoindre ceux de son clan, là-bas vers le Nord, ou dans tout autre lieu. Cette nuit sera la dernière qu’il passera ici à l’abri de la barrière de son clan, et demain, au jour, il sortira, pour n’y plus rentrer jamais, de la case qu’il habite avec Inghîta ma fille.

Il y eut un murmure d’assentiment. Indzîra, impassible, n’essaya pas de défendre Tavoul. Ingâhi ajouta selon l’usage :

– Personne parmi vous, soit ami, soit parent, ne se porte garant pour Tavoul ?

Les regards, involontairement, se dirigeaient vers Indzîra. Mais son visage demeura fermé.

\*

\* \*

Tous les habitants des Trois-Manguiers sont réunis au bord de l'Eau-noire, non loin du Hangar-des-pirogues-closes. Les femmes accroupies battent des mains, chantent les chants rituels. Sur une grande natte se sont assis les Anciens et les hommes, autour d'eux, se tiennent debout. On apporte un van plein d'une eau dans laquelle on a mis, selon la coutume, sept brins d'herbe, un morceau de bouse de vache, un débris de bois d'une pirogue submergée et une parcelle d'or. Tavoul tient un couteau plongé dans l'eau consacrée, la pointe en bas, et Lémazâva, qui connaît tous les rites, prononce l'imprécation :

« Ancêtres de tous les temps ! ô vous les Zanahâri qui habitez ces lieux, Zanahâri hommes et Zanahâri femmes, soit que vous séjourniez ici, soit que vous alliez vers le Nord ou le Sud, vers l'Est ou vers l'Ouest, prêtez-nous un peu d'attention, car nous sommes embarrassés, nous vos descendants. Voici Tavoul qui nie s'être servi de mauvais sortilèges et avoir mêlé des drogues à la nourriture de nos enfants. Jugez-le donc, ô Ancêtres, ô Zanahâri, avec le fruit de l'arbre tanguin, consacré et préparé selon les rites. Si Tavoul a mis des amulettes dans nos rizières ou sur les mamelles de nos vaches, ou dans le riz de nos enfants, s'il a envoûté les femmes enceintes ou les mères qui nourrissent, s'il a fait cela et qu'il s'obstine dans son mensonge, que son ventre se gonfle, que ses genoux ne le soutiennent plus, que son foie soit déchiré en sept parties, que ses poumons soient arrachés de sa poitrine ! Que les oiseaux de proie viennent à tire d'ailes pour dévorer son cadavre abandonné ! Ou que les caïmans se réunissent pour le saisir, alors qu'il traversera l'Eau-noire ! S'il ne l'a pas fait, que le tanguin l'épargne ! Qu'il soit sain et sauf ! Qu'il demeure la peau fraîche et l'esprit tranquille, comme l'eau limpide qui dort dans les lacs au pied des montagnes ! Ô Ancêtres, ô Zanahâri ! Que tous les faiseurs de mauvais sortilèges soient dévoilés, qu'ils soient happés par les caïmans, noyés dans l'Eau-noire, emportés dans la grande flamme du soleil couchant ! Maltraitez ceux qui nous haïssent, ô Ancêtres, et entourez de soins nos enfants, afin qu'ils se portent bien.

Puis Lémazâva prit le couteau que tenait Tavoul. Il fit à celui-ci sept incisions légères sur le front, les tempes, la poitrine et

le dos ; il les frotta avec l'eau sainte contenue dans le van, pour rendre efficace l'imprécation, et afin que Tavoul ne pût s'y soustraire.

On amena ensuite le chien de l'accusé, qui devait servir de témoin pour l'épreuve et révéler l'innocence ou la culpabilité. Lémazâva lui jeta le tanguin dissimulé dans un morceau de viande. Le chien happa gloutonnement, et vint se coucher près de son maître. Alors les femmes recommencèrent leurs chants, et tous attendirent que se manifestât la volonté des Ancêtres. Au bout de quelques minutes, le chien donna des signes d'inquiétude et de malaise, se leva, vint quêter une caresse de Tavoul, puis tourna rapidement sur lui-même, trois ou quatre fois. Il se mit à frissonner, comme pris de fièvre ; sa respiration devint saccadée, haletante ; il leva la tête, la gueule ouverte, comme pour aboyer, puis tomba lourdement sur le côté, en raidissant ses pattes tremblantes. Il était mort.

Lémazâva attendit un moment pour s'assurer que tout était terminé, et dit :

« Tavoul ! c'est la coutume de nos ancêtres et la loi du tanguin : par la mort de leur chien ou de leur poule, les faiseurs de mauvais sortilèges sont reconnus coupables ! Vois ! ton chien est mort !... Tu traverseras donc l'Eau-noire, sans radeau, sans pirogue, et, si tu échappes aux Dos-écailleux, va où il te plaira, vers le Nord ou vers le Sud, mais ne reviens jamais dans le village des Trois-Manguiers. Ici désormais, il n'y a plus de pour toi, ni de place auprès d'aucun foyer ! »

Tavoul écoute sa condamnation ; pas un muscle de son visage ne tressaille, il garde l'impassibilité qui sied à un homme. Les lèvres ne tremblent pas ; les yeux seulement expriment une insondable détresse. Ses regards parcourent les clans rassemblés, sans trouver un visage ami, s'arrêtent une seconde sur Indzîra, qui l'a trahi, puis plus longuement sur Inghîta, qui contemple la terre avec obstination. D'ailleurs il ne craint pas pour sa vie ; il n'a peur ni de l'Eau-noire, ni des Dos-écailleux. La nuit précédente, il est allé trouver secrètement Simpâna qui lui a vendu très cher une amulette pour fermer la gueule des caïmans.

Le plus anxieux de tous, c'est assurément Adhémar. Il craint de voir happer sous ses yeux, par les monstres des lagunes, ce malheureux coupable seulement d'être un étranger. Il regarde l'eau mystérieuse, l'eau sombre qui dans ses profondeurs recèle les Dos-écailleux. Tout à l'heure, quand les gens du village sont arrivés, les rides triangulaires en ont soudain troublé la surface, s'éloignant vers les îles. C'étaient les caïmans qui cédaient la place aux hommes. Ils sont là-bas, quêtant entre deux eaux ; et voici qu'une proie va s'offrir. Adhémar compte un peu que les claquements de mains et les chants les ont écartés. D'habitude, ce lieu est désert et si tranquille !

Tavoul se prépare. Méthodiquement il roule sa grande tunique en rabane, attache ensemble sa hache, son briquet, son long couteau, le nœud de bambou gravé d'entailles où sont incluses ses amulettes, fixe le tout sur sa tête. Il n'a plus comme vêtement que le pagne. Son corps un peu trapu, aux muscles saillants, luit comme la statue de bronze d'un gladiateur, et mainte femme, parmi celles qui chantent, ne peut s'empêcher de penser qu'Inghîta a eu bon goût en le choisissant pour mari. Il semble à l'Européen que les chants redoublent d'intensité : peut-être que les jeunes femmes ont pitié et espèrent éloigner les caïmans.

Tavoul est prêt. Tous les regards sont fixés sur lui. Les femmes cessent de chanter. Dans un buisson retentit le cri monotone et mélancolique d'un coq de pagode. Puis rien ne trouble plus le silence. Tavoul, allongeant les bras, a joint les deux mains, et d'un bond nerveux a sauté dans l'eau trouble. Il nage à grandes brassées alternées, en battant l'eau qui jaillit en écume. L'autre rive est à trois portées de sagaie environ. L'atteindra-t-il ?

Déjà, il a franchi le tiers de la distance. Il passe entre deux îles, au milieu des roseaux et des lotus. C'est le moment le plus critique, car, en cet endroit, les caïmans pullulent. Le nageur disparaît derrière une île, reparaît un peu plus loin. Il continue à battre fortement l'eau, avance par grandes impulsions. Dans le profond silence, on entend son halètement douloureux. Quelques dizaines de mètres à franchir, et il est sauvé. Fatigué sans doute par l'effort et l'angoisse, il nage moins vite, ou du

moins, à distance, Adhémar se le figure. Il se dirige vers une pointe de sable. Soudain il se dresse ; il a pris pied ; il avance à larges enjambées. Il touche le bord, pour reprendre haleine. Lentement, posément, il défait le paquet attaché sur sa tête, passe sa grande rabane, saisit sa hache. Il se retourne alors, et considère longuement le groupe des gens du village, qui l'ont maudit et exclus. Puis, sans regarder une seule fois en arrière, il marche vers le sud et disparaît au milieu des pandanus et des filaos.

Aux Trois-Manguiers, rien ne trouble plus la douceur de vivre. Inghîta et Zanaguîsa habitent la même case. Tous les malades sont guéris. Adhémar songe que la justice des Betsimisâ-rak, malgré ses allures de sorcellerie, a du bon, puisqu'une affaire capitale n'a coûté la vie, somme toute, qu'à un chien.

L'existence d'Adhémar, en ces temps, fut tout à fait exempte de trouble, et il se jugeait près d'atteindre à cette ataraxie que recommandaient les philosophes stoïciens et que réalisent les yoghuis de l'Inde. Sa plus grande infortune, c'était, à l'heure des repas, d'être incommodé par les mouches, ou quelquefois, la nuit, piqué par les moustiques : gêne bien légère, comparée aux multiples tracas de la vie civilisée. Dans l'après-midi, pendant la sieste, quand il souffrait de la chaleur, Idzâli l'éventait nonchalamment avec une feuille de latanier. Les soirs de clair de lune, il assistait aux danses et aux chants, sur la place du village, devant la case du Chef.

C'est aussi à cette époque qu'il reçut un jour la visite du Prospecteur pauvre. Il connut sa venue par les cris des enfants, qui couraient çà et là, comme des fous, en hurlant :

– Vazâh ! Vazâh !<sup>1</sup>

Adhémar, qui pour tout vêtement n'avait qu'un pantalon et des espadrilles, passa vite l'unique dolman qui lui restait, pour recevoir dignement l'Européen, et sortit de sa case.

L'étranger arrivait, monté sur un vieux mulet blanc et suivi d'un seul bourjane. Adhémar, au premier coup d'œil, se rendit compte que ce n'était pas un riche planteur. Ses espadrilles étaient maculées de terre rouge, nouées de ficelles, ses vêtements kaki rapiécés, son casque déformé par les averse. Il arrê-

---

<sup>1</sup> « Un blanc ! »

ta son mulet, esquissa un salut militaire, et, sans plus de façons, sautant à bas de sa monture, s'avança vers la case :

– J'ai bien l'honneur... Marius Courcayrol, citoyen de Mokotie<sup>1</sup>, ex-marsouin, futur millionnaire, pour le moment prospecteur sans piquets.

– Bonjour Monsieur, entrez donc dans ma modeste case ; je suppose qu'à cette heure-ci vous n'avez pas l'intention d'aller plus loin que ce village.

Et, à son tour, il se présenta :

– Adhémar Foliquet, citoyen de Paris, ex-soldat de deuxième classe, millionnaire aussi futur que vous-même...

Il allait dire : instituteur aux Trois-Manguiers, mais il eut une hésitation ; c'était si invraisemblable qu'un Européen exerçât ces fonctions en ce coin perdu de brousse ! Il ajouta simplement :

– ... Installé depuis quelques mois dans ce village...

Marius entra sans façons, jeta un regard sur la vaste, mais unique pièce qui servait de logis à son hôte :

– C'est propre chez vous, c'est grand, mais c'est diantrement simple, et ça manque un peu de chaises.

– Je n'ai pas encore eu le temps d'en faire venir de Paris. Mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir tout de même, Monsieur Courcayrol, fit Adhémar en montrant la natte. Le siège est peut-être un peu bas.

– C'est pas ça qui me gêne, répondit Marius, en s'accroupissant lestement à la mode indigène. Faut croire qu'un de mes grands-pères a été tailleur ? Et, s'il n'y a pas d'indiscrétion, Monsieur Foliquet, qu'est-ce que vous faites par ici ?

---

<sup>1</sup> La Mokotie n'a pas de frontières très précises ; sa capitale est Toulon.

– J’ai été longtemps prospecteur comme vous, dans le Haut-Pays et sur la côte. Pour le moment je suis l’instituteur des Trois-Manguiers.

– Pour les négrillons ?

– Pour les négrillons, comme vous dites.

Marius, un instant, fut interloqué.

– Vous pouvez vous vanter de m’en boucher une surface. Vous vous payez ma tête, dites ? C’est des nègres qu’on met dans les villages comme ici, pour éduquer leurs congénères. Il n’y a que les missionnaires, quelquefois, qui soient vazâh, mais vous n’avez pas une hure de prédicant.

– Merci. Je ne suis pas prédicant, en effet, mais je suis instituteur tout de même, et instituteur des Trois-Manguiers. C’est mon métier du reste. Dans le temps, j’ai été pion en France.

– Suffit... N’insistons pas. Mettez que je n’ai rien dit, et pardon de l’indiscrétion grande. Si vous n’êtes plus prospecteur, vous ne connaissiez pas dans le pays une mine d’or ou un gisement de graphite ? Marius Courcayrol serait acquéreur, dans les prix doux, et si l’exploitation est facile...

– J’ai beaucoup prospecté ici, je n’ai pas trouvé le filon de vos rêves.

– Moi, je ne compte plus que sur un hasard dans ce chien de pays. Vous savez comment Dupont a trouvé sa mine d’or, là-haut, chez les Antankârana ?

– ...

– Par la famille de sa femme indigène. Le frère de cette femme, un malgache loqueteux, que Dupont avait nourri dans sa cuisine, pendant trois mois, à ne rien faire, et qu’il avait soigné ensuite pour une mauvaise fièvre, l’y a conduit, par reconnaissance... Maintenant Dupont construit à ses frais des routes pour aller à ses placers, et il roule dessus en auto.

– Nous avons un proverbe, Monsieur Courcayrol, qui dit : aide-toi, le ciel t’aidera...

– Aussi je m’aide tant que je peux, mais il paraît que le bon Dieu, s’il y en a un, a toujours à faire ailleurs, ou bien qu’il reste chez lui. Et je commence à en avoir assez, tout de même, de battre la brousse sans résultat. J’en ai mangé de la vache enragée, de la vache à bosse, qui n’est pas meilleure que l’autre ! J’en ai fait des randonnées inutiles, dans ce sacré pays ! J’en ai piqué des accès de fièvre, en attendant la bilieuse qui m’enverra *ad patres*... Mais, depuis deux ans, je caresse une idée, et je l’ai déjà mise à exécution en partie. Je change de carrière. Je me fais commissionnaire... Oh ! pas commissionnaire comme celui qui tond les chiens et coupe les chats, au coin de ma rue à Toulon : commissionnaire en produits, ambassadeur de commerce pour les épices et les peaux. Si je réussis, je ferai ça en grand, j’irai en Indo-Chine et au Kamchatka, je deviendrai le globe-trotter des placiers. Pour le moment, je suis plus modeste, je me contente de travailler chez les Betsimisârak...

Adhémar ne pouvait s’empêcher de sourire.

– Ne riez pas ! Ça marche déjà, mes affaires... Les gaches des villages ont la flemme d’aller à la ville, à des trois et quatre jours de marche... Je leur achète leur caoutchouc, leur cire, leur rafia. Même ceux qui transportent leurs produits m’accompagnent, parce qu’ils ne savent pas débattre les prix avec les Blancs. Alors je vais avec eux, je place mes denrées et les leurs. J’y trouve mon compte, et les gaches aussi. J’empêche tout ce monde d’être estampé par les caïmans... Ce n’est pas de ceux du Manangarèze que je parle c’est de ceux de la rue du Commerce.

– Et vous faites des économies, dit Adhémar, pour exploiter plus tard votre mine ?

– Des économies ! Des économies !

Marius fut pris d’un rire inextinguible à cette idée saugrenue.

– Non ! Les piastres, c’est trop lourd à transporter, et puis, c’est rond, ça roule tout seul ! Je fais la bombe à Tamatave. Je m’offre des femmes de luxe, des créoles du quartier de la pointe Hastie. Je prends des consommations à vingt sous le verre sur

la terrasse du Métropole, et j'offre des bouteilles de champagne... Je m'apprends à dépenser pour quand je serai millionnaire... Des fois ça dure quinze jours, des fois un peu plus, souvent beaucoup moins. Au mois d'août, je ne suis resté que trois jours. Des types, chez la mère Lascagne, m'ont refait de quarante piastres au poker... Quand je suis à sec, je m'en retourne dans ma brousse.

– Que vous retrouvez avec plaisir, j'en suis sûr.

– Ça, c'est vrai tout de même. On se plaint comme ça, mais il y a des jours où on n'est pas trop malheureux. Vous expliquez-vous, Monsieur Foliquet, pourquoi nous nous y attachons tant, à cette sale brousse où nous peinons dur, et qui nous fiche la fièvre ?

– On dit que certaines femmes n'aiment que les hommes qui les battent.

– Juste... Mais vous n'êtes pas comme moi, vous ? Le matin, quand je me ballade à l'aventure, dans le pays neuf, où les arbres pourrissent sur place, où il n'y a pas de routes, pas de fabriques, pas de maisons, pas de sergots, pas de percepteurs, je suis heureux comme quand j'étais petiot et que j'allais courir au bord de la mer sous les pinèdes... Ah ! ne pas rencontrer d'autres barrières que celles qu'on fait ici pour les bœufs, ne pas trouver partout des écriteaux avec défense de faire ci, défense de faire ça. Quelle joie !... Le soir, je déchanté un peu, parce que je suis fatigué, et que souvent la fièvre me gagne. Mais jusqu'à midi, le roi n'est pas mon cousin.

– Vous êtes depuis combien de temps à Madagascar ?

– Voilà dix-neuf ans. Je suis venu comme marsouin, au moment de la conquête. J'ai fait la campagne. J'en ai vu de dures, et plus encore après. Jamais je n'ai tant crevé la misère qu'à Tananarive... J'ai essayé d'être entrepreneur ; j'ai mangé de l'argent... Je me suis mis à prospecter. Quand j'ai connu la vie libre dans la brousse, je n'ai plus pu faire autre chose...

– Vous n'êtes pas rentré en France depuis dix-neuf ans ?

– Non, mais avec quoi que j’aurais payé le voyage ? Je ne suis pas fonctionnaire pour me prélasser dans une cabine de première ou de seconde aux frais de la princesse, et les Messageries Maritimes, que je sache, n’ont jamais transporté à l’œil les colons marécageux, même comme passagers de pont... Depuis que je suis commissionnaire en denrées coloniales, que je vends des bœufs et du caoutchouc, j’aurais peut-être pu m’offrir une traversée à 400 francs, un passage d’indigent. Mais je serais obligé tous les jours de voir les budgétivores de la Colonie se goberger en première et siroter avec des pailles des cocktails ou du whisky-soda à la glace... Ça me dégoûterait trop ! Je serais dans le cas d’en prendre une bilieuse ! J’aime mieux continuer à fréquenter les Betsi.

– Il ne vous arrive pas de regretter votre Toulon ?

– Des fois, si, pour être véridique. Mais ça ne dure pas. Voyez-vous, si je retournais là-bas, je trouverais qu’il y a trop d’Européens.

– C’est tout de même vrai, ce que vous dites là, pour extraordinaire que ça puisse paraître.

– Là-bas, on n’est plus soi ; on est une tête dans le troupeau. On vous bouscule, personne ne fait attention à vous. Personne ne vous connaît, on est tout seul, on doit être malheureux. Le nommé César disait qu’il aimait mieux être le premier je ne sais où que le second à Rome. Moi, j’aime mieux rester le premier au village de l’Eau-qui-miroite que d’être parmi les culs-crottés de Toulon... Qu’est-ce que j’y ferais maintenant, bon Dieu ? Des commissions pour les touristes ? Je deviendrais un feignant, un propre à rien... J’ai pris l’habitude de travailler à mes heures. Ça ne me mènerait pas loin en France. Et puis, ajouta-t-il en riant et en étendant sa paume ouverte, je crois qu’à force de me promener dans la forêt, il m’a poussé quelques poils dans la main...

Adhémar se sentait pris de sympathie pour ce franc compagnon que le hasard amenait dans sa case. Le Prospecteur pauvre avait passé à peu près par toutes les mêmes vicissitudes que lui. Des causes analogues avaient produit des effets identiques chez deux êtres aussi différents que possible par leur ori-

gine, leur milieu européen, leur développement intellectuel. Quelques mois de brousse l'avaient plus rapproché de Marius Courcayrol que n'auraient fait vingt ans d'existence sur le même palier à Toulon. Peut-être aussi la race, malgré tout, les rapprochait. Cette communauté des lointains ancêtres, dont on n'a plus conscience quand on vit chez les siens, s'impose, par d'obscures reviviscences, au milieu d'hommes d'une autre pigmentation.

Ils devisèrent longuement, de toutes choses, comme s'ils avaient envie de se dédommager des longs silences de la solitude. Ils parlèrent de la forêt et des lagunes, du bœuf et du caïman, de Toulon, de Tamatave et de Paris.

– Il me semble qu'il est l'heure de l'apéro, dit soudain le Prospecteur pauvre en regardant le soleil qui, par l'ouverture de la porte, allongeait obliquement une bande de lumière vive jusqu'au foyer. Mais, ajouta-t-il, en jetant un regard sur la case dépourvue de toute table ou armoire, vous devez être un homme très sobre, car je ne vois pas chez vous de bibliothèque, et aux Trois-Manguiers il n'y a pas de boutique d'Indien ou de Chinois...

– En effet je n'ai pas le moindre apéritif à vous offrir, dit Adhémar. Il y a plus d'un an, je crois, que je n'ai bu un Pernod ou un Noilly.

– Qu'à cela ne tienne ! Marius, quoique pauvre, n'est pas pris sans vert ou plutôt sans verte. Oh ! Kouth ! Oh !

– Oh ! répondit une voix.

Kouth ayant reçu les ordres de son maître, revint peu après avec une bouteille et un verre.

– Je ne veux pas vous prendre en traître. La bouteille vient de chez Pernod, mais le contenu n'est que de la vulgaire absinthe de traite. Seulement je n'ai qu'un verre...

– Je vais en faire prendre un autre chez mon ami Rabouth en face. Il est le seul à en posséder ici.

Survint Idzâli.

– Et voici l’Hébé qui inclinera le bambou pour verser l’eau dans nos coupes.

Marius témoigna par son air surpris qu’Hébé n’était point de ses connaissances.

– Ma femme indigène va nous servir, expliqua Adhémar.

– Jolie fille, ma foi ! Si elle a une sœur qui lui ressemble, je la prendrais volontiers pour m’aider à chasser les moustiques cette nuit.

Et Marius donna de nouveaux ordres à Kouth pour qu’il s’occupât de lui chercher une femme.

Après avoir partagé le repas d’Adhémar, à la Betsi, sans fourchettes ni assiettes, il s’en fut coucher dans la case réservée aux étrangers.

Le lendemain, il était déjà levé depuis longtemps quand Adhémar sortit. Accroupi sur la varangue de Toudimânanana, en face du vieux modeleur, et entouré d’enfants qui le regardaient bouche bée, il donnait une leçon de sculpture. Dans du bois tendre, il taillait une figurine de femme portant sur la tête un vase rond. Les enfants et le vieux ne perdaient pas un seul de ses mouvements. Peu à peu, sous les doigts agiles du Prospecteur pauvre, s’achevait la fine silhouette. Il la tenait toute droite dans la paume de sa main, la faisait admirer aux enfants, qui, de joie, poussaient des cris aigus. Lui la regarda un instant, et, la couchant dans sa paume gauche, de la pointe du couteau, il forait doucement les orbites des yeux, puis, tirant de sa poche deux petites perles de porcelaine blanche, de deux coups de pouce il les fixa. Ensuite, il demanda de la terre blanche, de la terre rouge et une braise morte du foyer, avec un peu d’eau. Prenant pour palette une écuelle de bois, il broya et mélangea les couleurs. Il couvrit les parties nues d’une belle teinte cuivrée, marqua de blanc les étoffes, souligna de rouge la bouche, de noir les sourcils et les cheveux. Enfin il plaça la statuette debout sur la large pièce de bois du seuil, et, se levant, vint prendre congé d’Adhémar.

– Professeur de peinture et de sculpture... Voilà que je vous fais concurrence, Monsieur Foliquet... Les bonshommes en bois

et surtout les bonnes femmes, c'est la seule chose que j'aie jamais su faire de ma vie !

– Restez donc encore deux ou trois jours. Vous aurez ici de nombreux élèves...

– Non, Monsieur Foliquet, il faut que j'aille plus loin... D'abord je n'ai pas de quoi payer l'hôtel... Et puis mes affaires m'appellent : Marius Courcayrol et C<sup>ie</sup>, commission, exportations, expertises...

Les enfants se pressaient maintenant autour d'Adhémar.

– Au revoir et merci, dit le Prospecteur pauvre. Si vous passez jamais là-bas, au pied des montagnes, par le village de l'Eau-qui-miroite, venez vous faire offrir l'absinthe. Je vois que vous ne m'avez pas bluffé, que vous êtes pour tout de bon d'ici, et que vous faites l'école aux petits gâches... Mais, croyez-moi, ne restez pas trop longtemps, ajouta-t-il ; vous finiriez par devenir négro. *Veloum'eh*.<sup>1</sup>

Il enfourcha son mulet blanc étique, amené par Kouth le silencieux. Il était presque aussi maigre que sa monture, et sa haute silhouette droite, coiffée d'un casque un peu aplati, évoquait l'image du Héros de la Manche.

– Brave homme, après tout, se dit Adhémar. Ils sont beaucoup comme ça en Mokotie ; au physique un peu matamores, grands parleurs, grands hâbleurs, et au moral Don Quichotte mitigé de Sancho Pança.

Idzâli lui conta les nouvelles. Le Prospecteur pauvre, par l'entremise de Kouth, avait obtenu les faveurs de Baômisanga, une fille des Piroguiers-du-lac. On l'avait vue sortir au petit jour de la case de passage.

– L'étranger, ajouta Idzâli, a donné à Baômisanga un verre qui renvoie l'image, avec une bordure d'argent. Il est plus beau que celui rapporté de Tamatave par la femme de Rabouth ; et personne, aux Trois-Manguiers, n'en a de pareil !

---

<sup>1</sup> « Adieu ».

Sur ces entrefaites, Baômisanga vint à passer.

– Montre-nous, lui cria Idzâli, le beau cadeau que tu as gagné.

Elle l'exhiba aussitôt, toute ingénue, en souriant jusqu'aux oreilles. C'était un petit miroir dans un cadre de métal blanc gaufré, un objet de bazar du rayon à 0,95. Idzâli le contemplait avec envie, et Adhémar songea que, pour en avoir un semblable, elle eût volontiers accordé aussi ses faveurs à l'étranger.

Une rumeur se propageait dans le pays : le Gouverneur général devait visiter la région Betsimisârak ; il passerait au village de la Belle-feuillée, en venant des montagnes et en se rendant à la côte. Grande nouvelle ! Car pour les Malgaches le Gouverneur général incarne le pouvoir absolu : c'est le maître de la vie et des biens, le successeur des anciens rois conquérants de l'Imerne, plus puissant qu'eux encore, puisqu'il les a vaincus. Les Betsimisârak ignorants de la brousse reculée se le figuraient volontiers sous les traits d'un guerrier à peau très blanche, porté sur un palanquin d'or par des bourjanés vêtus de tuniques de soie, suivi d'une armée de soldats et d'écrivains, accompagné du crépitement des fusils et du tonnerre des canons. Sur son passage, la terre tremblait et l'herbe ne repoussait plus sur les chemins qu'avait suivis son cortège. Aucun homme des Trois-Manguiers ne l'avait vu, sauf Rabouth, au temps où il habitait Tamatave. Mais ses souvenirs restaient imprécis, et, par vantardise, il accumulait sur la personne et les gestes du Grand Chef des détails étranges et inouïs, suggérés par son imagination. Ingâhi, avec Indzîra et Saboutsî décidèrent de se rendre au village de la Belle-feuillée, à un jour et demi de marche des Trois-Manguiers. Adhémar, curieux de voir du pays, se joignit à eux.

Midi. L'étape a été dure. Adhémar n'est pas habitué, comme ses compagnons indigènes, aux longues marches. Il se repose à l'ombre d'une varangue, dans un pauvre hameau de quelques cases égrenées sur le chemin ; il regarde l'ancien village, abandonné, sur un mamelon voisin, avec les pieux d'offrande verdissés de mousse et ses toits effondrés. Au bout de quelques saisons toutes ces traces de l'industrie humaine auront disparu sous la verdure envahissante, et l'emplacement des anciennes demeures des hommes ne sera plus marqué que par un bouquet de manguiers et quelques bananiers dans une clairière.

Les habitants, par esprit de lucre, se sont transportés sur le chemin que suivent, en allant des mines à la mer, les porteurs de graphite. Toute la matinée, dans l'étroit sentier qui longe la rivière, Adhémar les a croisés. Leur charge équilibrée aux deux extrémités d'un bambou, ils marchent lourdement sous le poids d'une soixantaine de kilogs, s'arrêtent souvent, ne font guère plus de dix kilomètres par jour. Le salaire est fort, si la fatigue est grande. Aux haltes, on mange le riz cuit dans des feuilles de bananier, on boit une rasade de rhum ou de bétsabétsa. À l'étape du soir, l'habitante de la case est quelquefois une femme seule, venue là pour trafiquer de ses charmes. L'amour libre, si naturellement ingénu dans les villages de la grande brousse reculée, se présente ici sous les espèces d'un marchandage de mauvais lieu. Partout se manifeste l'abondance apportée par les Européens sous forme d'une manne inépuisable de salaires. Adhémar regarde curieusement l'intérieur de la case où ses compagnons et lui ont demandé l'hospitalité. Une natte immonde, pourrie par endroits, laisse voir par de nombreux trous, l'écorce de râpak du plancher. Une chaise de bord à la toile crasseuse, d'une indécise couleur isabelle, et deux chaises branlantes, en bois grossier, mal équarri, constituent le mobilier. Sur une table, des verres dépareillés jamais rincés, voisinent avec des bouteilles à moitié vides. Dans un coin, une malle en fer-blanc fermée d'un cadenas, contient les objets précieux et les lambas de fête des habitants du lieu. De sales hardes pendent à des chevilles fichées dans les parois de roseaux. Au lieu d'une claie glissant sur une liane tendue, la case a pour fermeture une porte en bois plein avec serrure. C'est donc qu'ici on redoute le vol et le meurtre. En face, la maison du Chinois ouvre à deux battants sa large porte. Au fond, derrière le comptoir, brillent sur des rayonnages les bouteilles alignées ; tous les poisons sont là, ceux importés d'Europe et ceux fabriqués sur place : les cognacs à vingt-cinq sous le litre, les rhums mal distillés, les absinthes de traite, l'épais vin de « taureau », le vermouth de pacotille, les alcools de grain de Hambourg, le toak préparé par le Chinois dans un alambic de fortune, la bétsabétsa, trouble-just fermenté de la canne à sucre, additionné d'essence, qui coûte deux sous la bouteille et donne l'ivresse nerveuse de l'absinthe.

Voilà donc, se dit Adhémar, les résultats de la civilisation : travail de bête de somme pour les uns, fainéantise pour les autres, ivrognerie et prostitution pour tous. Les naïfs habitants des Trois-Manguiers seront-ils un jour pareils à ces Betsimisâ-rak dégénérés ? Inghîta et Idzâli se prostitueront-elles sans joie aux porteurs de riz et de graphite ? Saboutsi aux jarrets infatigables, les Piroguiers-du goulet aux muscles vigoureux, finiront-ils dans une crise d'alcoolisme ?

\*

\* \*

Adhémar et ses amis traversent la concession Sabatier, la plus riche de la région. Le propriétaire gagne, dit-on, deux cent mille francs par an, et sa fortune fait rêver tous les planteurs de café, de vanille et de cacao. La concession dépassée, un grand fleuve est en vue, et, sur l'autre rive, le village de la Belle-feuillée presse ses cases grises sur deux monticules verdoyants. De toutes parts des pirogues convergent vers le débarcadère, amènent les Betsi curieux de voir le Gouverneur général. Les trois compagnons ont peine à trouver un gîte. Le Grand Chef est annoncé : dans quelques heures il sera là. Deux Européens attendent déjà dans le village, conversent ensemble sur la place. Adhémar reconnaît dans l'un son ami d'un jour, le Prospecteur pauvre ; il s'enquiert de l'autre, c'est le propriétaire de la concession voisine, le Planteur fortuné. Adhémar s'étonne de le voir si jeune, trente-cinq ans à peine, blond, alerte, vigoureux, l'air très simple. Vêtu sobrement de kaki, chaussé de cuir jaune, il ne contraste pas trop avec le Prospecteur pauvre, dont les espadrilles sont blanchies du matin et qui arbore un casque presque neuf. Le colon des Trois-Manguiers va vers eux et lie connaissance avec le Planteur fortuné qui, presque aussitôt, lui est sympathique.

Soudain les sons de la conque marine annoncent l'arrivée du Gouverneur. Tous sortent des cases. Les femmes, en troupe bariolée, descendent jusqu'au bord du fleuve ; elles ont revêtu leurs plus beaux sîmbh, rayés de couleurs vives, elles étalent au

soleil leurs bijoux d'or et d'argent ; certaines sont drapées dans des châles de coton à grandes arabesques, importés d'Europe, et leurs larges chapeaux de pailles malgaches sont surchargés de rubans criards. Elles chantent à plein gosier le chant de l'accueil, alerte et joyeux ; elles en scandent la mélodie monotone, indéfiniment répétée, par les battements de mains rythmiques ; et le chant s'envole, par delà les eaux clapotantes du fleuve, par delà les feuillées murmurantes de la forêt, pour accueillir les étrangers qui viennent. Les hommes se placent sur deux rangs, depuis les premières cases du village jusqu'au grand logis construit hâtivement pour recevoir l'hôte illustre. À l'extrémité, le groupe des fonctionnaires indigènes se distingue par ses uniformes blancs à broderies et ses casques rehaussés d'insignes. Seuls, au milieu de l'espace libre, se tiennent le Plan-teur fortuné, le Prospecteur pauvre et Adhémar : ils représentent la colonie européenne. Adhémar, devenu sans doute quelque peu Betsimisârak, trouve que c'est très impressionnant. Tout à coup, de la grande case d'école, les enfants sortent en deux longues colonnes, à la file indienne, les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Les mères ont fait aux petites des coiffures bouffantes, inhabituelles, entremêlées de rubans à la mode européenne, du plus ridicule effet ; et le secrétaire du Gouverneur indigène, un Houve de Tananarive, a fabriqué pour les garçons des espèces de mitres en papier rouge et blanc. Tous portent une longue baguette, ornée à son extrémité de papier découpé et gaufré, comme nos grands-mères en mettaient jadis aux manches des gigots. Adhémar songe que ces pauvres gosses auraient été bien plus gentils dans leur simplicité sauvage et sans les accessoires de carnaval dont on les a affublés. Les enfants, conduits par leur instituteur malgache, vont prendre place en avant des hommes, à l'entrée du village.

Déjà, le Gouverneur général et sa suite traversent le fleuve. Les écoliers entonnent d'une voix suraiguë et avec une prononciation quelque peu défectueuse, des chants français, et dominent les voix plus graves des femmes. Tous les instruments de musique de la région commencent en même temps un discordant concert : ampoungues couvertes de peau de bœuf, flûtes en

roseaux, violons malgaches faits de deux cordes tendues sur une calebasse, accordéons importés d'Europe...

Mais voici que les filanzanes apparaissent à l'entrée du village, encadrés de la double théorie des écoliers toujours hurlants et suivis du groupe des femmes essoufflées, qui battent des mains et chantent à tue-tête. Les bourjanés, selon le rite, courent à perdre haleine pour franchir les derniers cent mètres : le geste correct consiste pour eux à s'arrêter brusquement en plein élan pour mettre le voyageur à terre juste à l'endroit fixé ; ils vont d'autant plus vite qu'ils veulent faire plus honneur à celui qu'ils portent.

Or, au moment précis où ils interrompent leur course, le Gouverneur général, emporté par la vitesse acquise s'embarrasse les pieds dans la traverse de fer du filanzane, et, projeté en avant, s'allonge par terre de tout son long, aux pieds du groupe des colons ébahis. L'administrateur de la province s'est précipité pour relever le Grand Chef, et, tout en tapotant machinalement le dolman kaki souillé de terre, il répète.

– Accident banal, Monsieur le Gouverneur général... Accident très fréquent... Ça m'est encore arrivé ces jours-ci...

L'officier d'ordonnance et le secrétaire particulier s'empressent aussi, tandis que le jeune administrateur chef du district, pris d'un fou rire et peu soucieux de son avancement, se retourne pour pouffer. Les Malgaches, impassibles, regardent. Le gouverneur indigène, un papier à la main, a fait deux pas en avant et semble se demander si cet accident imprévu va changer l'ordre des cérémonies.

Adhémar pense que cette arrivée manque de prestige ; il regarde le vice-roi de Madagascar, petit vieillard bouffi, au visage congestionné, aux yeux vairons et clignotants, tout flageolant sur ses jambes maigres.

– Même sans l'accident, se dit-il, je crois qu'il marquerait assez mal...

Cependant le Gouverneur se tâtait les genoux, considérait les paumes de ses mains. Un instant, il promena des regards furieux sur le groupe des colons, sur celui des fonctionnaires

indigènes, puis, boitillant, appuyé sur le bras de son secrétaire, suivi de son officier d'ordonnance, il disparut dans la case... Une demi-heure passa... Le secrétaire particulier reparut, appela d'un signe les deux administrateurs. Il s'enquit des préparatifs pour la réception du Gouverneur. Avait-on pêché des camarons, ces délicieuses crevettes d'eau douce, que les ruisseaux de la région fournissaient en abondance ? S'était-on préoccupé de faire venir des langoustes de la mer toute proche ? Le Gouverneur avait entendu parler de la chair succulente des coqs de forêt, nombreux dans le district : il comptait bien en goûter. Le chef de province dut avouer qu'il avait négligé ces détails gastronomiques. Il expliqua qu'il avait fait aménager les chemins, convoquer les chefs de village, construire de confortables gîtes d'étapes. M. le secrétaire particulier hochait la tête, levait les yeux au ciel...

– Vous vous expliquerez avec le Gouverneur. Il vous attend.

Le chef de province revint un quart d'heure après, l'œil morne et la tête baissée. Sans doute, sa coupable négligence des détails culinaires lui vaudrait une année de retard dans l'avancement.

Le chef du district fut reçu à son tour, puis le Planteur fortuné. Adhémar et le Prospecteur pauvre se demandaient si le Gouverneur général leur donnerait audience à eux aussi. Mais quand le petit secrétaire sortit avec le Planteur, il toisa de la tête aux pieds, d'un regard dédaigneux, les deux colons minables, marécageux, qui avaient l'air d'attendre, et leur tourna le dos. Les audiences étaient finies.

Le Planteur, froissé de cette insolence, vint vers eux : le Gouverneur s'était foulé légèrement le poignet, écorché une main et un genou. Il était obligé, ajouta cet homme aimable, de prendre du repos. La secousse nerveuse consécutive à sa chute l'avait beaucoup fatigué.

– On va prier les indigènes de rentrer chez eux. Les danses n'auront pas lieu. Fini le tam-tam... Nous aussi, nous n'avons plus qu'à partir. Je vous emmène tous les deux dîner chez moi. Et ce n'est pas à l'infortune du pot, dit-il en riant. Je comptais

inviter le Gouverneur, vous serez bien traités. Mais d'abord, je vais vous faire faire le tour du propriétaire. Un planteur est aussi redoutable qu'un poète qui veut lire ses vers, et vous subirez bon gré mal gré mes cafés, mes cacaos et mes vanilles...

Cette visite n'ennuya point Adhémar. Il admira, comme il convenait, les carrés où caféiers et cacaotiers s'alignaient en quinconces, sous l'abri des Bois-noirs, les coins de forêt où les lianes-vanilles s'accrochaient aux pignons d'Inde. Des allées de jacquiers aux fruits monstrueux suspendus aux branches comme des outres vertes, délimitaient ses divisions. Le Planteur désignait les espèces, signalait les avantages et les inconvénients de chacune.

On traversa un village, enclavé dans la concession. Des lignes de cocotiers bordaient les rangées de cases grises ; de hauts kapoks, aux pans de verdure régulièrement étagés, protégeaient les habitations contre les ardeurs du soleil.

Au delà, commençait une longue avenue bordée d'une double ligne d'ylang-ylang et de girofliers. Les ylang aux troncs droits, aux branches sveltes et légères, couverts de ces fleurs blanches un peu semblables comme forme aux edelweiss, saturaient l'air de parfums. Les girofliers, boules de verdure sombre égayées par le vert plus tendre des pousses nouvelles, commençaient à peine à fleurir.

Au bout de l'avenue, se dressait une longue case surélevée, avec un toit prolongé en large varangue.

– Mon habitation, dit le Planteur fortuné.

La case était confortable, non luxueuse : doubles cloisons en roseaux et bambous, toit en feuilles de ravinale, varangue profonde bordée d'une balustrade ajourée. Le plancher était en bois, au lieu de l'écorce de râpak habituellement employée par les indigènes : seul détail européen d'une construction d'ailleurs adaptée au lieu et au climat. L'intérieur était divisé en trois vastes pièces ouvrant sur la varangue par des portes à deux battants : au milieu, la salle à manger avec sa grande table hospitalière ; de chaque côté, les chambres à coucher, celle du Planteur avec un large lit de fer à moustiquaire blanche, et celle des

hôtes. Le Prospecteur pauvre ne s'y attarda point, mais Adhémar retrouva, non sans une secrète satisfaction, les accessoires d'une civilisation qu'il jugeait maintenant raffinée, après plusieurs mois d'une vie presque sauvage : la cuvette en porcelaine, les serviettes éponges, le savon parfumé, l'eau de Cologne. Il fut honteux de sa barbe hirsute et de sa chevelure de roi mérovingien. Il eut conscience que déjà il était devenu plus qu'à demi Betsimisârak. Un instant il entrevit l'image du décivilisé intégral, rencontré naguère dans la forêt, de l'homme au bonnet tressé, aux bras et aux jambes nues, qui ne voulait plus parler le langage des Blancs. Il secoua la tête pour chasser les pensées importunes. Aussi bien, il retournerait demain aux Trois-Manguiers, reprendrait sa vie barbare. Il alla rejoindre son hôte sous la varangue. Des fauteuils de bambous, des chaises de bord qu'on incline au gré de sa paresse, invitaient au repos nonchalant. Le Planteur fortuné était vautre dans un de ces fauteuils créoles, à bras articulés, où l'on disparaît presque. Marius Courcayrol se balançait doucement dans un rocking. Le jeune administrateur, chef du district, prié aussi à déjeuner, venait d'arriver. Adhémar se laissa aller sur une chaise de bord garnie de coussins de plumes, et s'abandonna à la quiétude de l'heure. L'apéritif était servi.

– Hein, Monsieur Foliquet, en voilà une bibliothèque ? dit le Prospecteur pauvre, en montrant la table couverte d'une nappe blanche, et garnie de verres et de bouteilles. On se rince l'œil avant la dalle...

– Un Pernod ? une oxigénée ? un vermouth ? un Dubonnet ? un madère ?

– N'en jetez plus, la cour est pleine... Si vous permettez, je commencerai par un Pernod.

Après l'apéritif, on passa dans la salle à manger. Sur la table, garnie d'orchidées blanches et violettes, luisait l'argenterie, étincelaient les cristaux, luxe inouï pour les yeux déshabitués d'Adhémar.

– C'est un repas fait uniquement avec les produits du pays qu'on va vous servir, dit le Planteur en prenant le menu placé devant lui.

Et il lut :

Hors-d'œuvre variés  
Œufs brouillés aux pointes de pignons d'Inde  
Camarons à la Nantua  
Carry de tortue  
Ragoût de marcassin  
Friture d'arbre à pain  
Coq de forêt rôti  
Salade de cœur de raphia  
Pâté d'oie sauvage en croûte  
Mousse au cacao de la Concession

– Menu de Gouverneur général, dit en souriant le petit administrateur.

– Il voudrait bien en avoir un pareil en ce moment, s'écria Courcayrol, mais il se passera de camarons et de coq de forêt... D'ailleurs qu'est-ce qu'il est venu faire chez les Betsi ? Il n'avait qu'à rester dans son palais de Tananarive.

– C'est le représentant de la France. De temps en temps il faut qu'il se montre à nos sujets même les plus reculés.

– Pour l'impression qu'il a dû produire, ce n'était guère la peine, avouez-le.

– La chute de ce matin n'avait pas été prévue au programme.

– Qu'est-ce qu'ils demandent, les Betsi ? Qu'on leur fiche la paix et qu'on n'augmente pas les impôts.

– Il en était venu pourtant de toute la région pour la cérémonie d'aujourd'hui.

– Un peu par ordre, n'est-ce pas, monsieur l'administrateur ?

– Et aussi par curiosité.

– J'en connais aux Trois-Manguiers, dit Adhémar, qui ne referaient pas le voyage. Heureusement nos Betsi ne sont pas civilisés comme les Houves. Chez eux une impression fugitive n'effacera pas la haute idée qu'ils se font de l'Européen, du vazaha... Ils ne songent pas encore à désirer, comme les gens de l'Imerne, le statut de citoyens français.

– En voilà une belle gaffe de l'administration, s'écria le Prospecteur pauvre ! Faire des Malgaches nos égaux ! Il ne manquerait plus que de leur laisser élire des députés ? Ce serait complet...

– Vous exagérez, Monsieur Courcayrol. Le titre de citoyen français n'est accordé aux Malgaches que très exceptionnellement. On n'a fait que bien peu de ces citoyens nouveaux, et ceux-là méritaient de l'être.

– C'est le principe même de la politique coloniale que vous mettez en discussion, interrompit le Planteur. Pour qui les colonies sont-elles faites ?

– Pour la métropole, dit l'administrateur.

– Pour les colons, dit le Prospecteur pauvre.

– Et les indigènes, vous les tenez pour inexistants ? Ici, à Madagascar, ils sont trois millions et demi, contre vingt mille Européens ou assimilés.

– Ce sont des enfants incapables de se conduire, des mineurs à laisser en tutelle. Nous leur apportons la Civilisation et le progrès, en échange nous prenons le droit de les gouverner comme nous l'entendons.

Les hors-d'œuvre circulaient : crêtes et foies de volailles confits dans la graisse, gros poulards – de ceux que les indigènes appellent drâkatra, apportés vivants de la mer, et servis tout préparés dans leurs coquilles, avec une garniture de hachards –, jeunes ananas encore verts assaisonnés en salade, et des pains feuilletés, farcis de foies d'oies, avec des truffes de France. Les domestiques s'empressaient, silencieux et alertes, pieds nus, vêtus de blanc. Deux hommes faisaient circuler les

vins. Deux jeunes femmes passaient les plats ; des anneaux d'argent tintaient à leurs chevilles et à leurs poignets ; leurs chevelures artistement tressées, avec des petites nattes roulées en boule sur les tempes, et leur peau orangée, aux reflets de cuivre, exhalaient le parfum du santal...

– Parlons-en, de votre civilisation, reprit Adhémar. Dans la brousse, elle agit sous les espèces de l'alcoolisme, de la prostitution, du déracinement. Elle jette les indigènes sur les chantiers du chemin de fer ou dans les camps de travail des graphiteurs, en proie à tous nos vices, qu'ils ignoraient naguère. Elle les voue à la misère physiologique et au marasme moral.

– Elle apporte aussi l'assistance médicale substituée à la sorcellerie, l'instruction au lieu de l'ignorance. Elle permet la mise en valeur du pays, l'exploitation de toutes ses ressources.

– Les peuples primitifs ou barbares meurent tous d'être civilisés trop vite. Quelle que soit la méthode de colonisation employée, le résultat est le même, plus ou moins rapide, selon la brutalité des moyens. À l'aurore des temps modernes, Pizarre le bandit, travaillant, pour le compte du roi d'Espagne, au Pérou, fait étrangler l'Inca, fils du Soleil, qui l'accueillait comme un hôte. Une population douce et pacifique est réduite en esclavage par les chercheurs d'or, décimée par les moines fanatiques de l'Inquisition. Et le peuple des Quichuas, en train de créer une civilisation, diminue en nombre d'un quart en quelques années, et retombe dans la barbarie, sous l'autorité, bien intentionnée mais trop lointaine, de sa Majesté Très Catholique... Au Mexique, vers la même époque, Fernand Cortez l'aventurier égorge la population inoffensive de toute une ville, fait massacrer cent mille personnes à la prise de Mexico, met le roi du pays à la torture sur des charbons ardents, pour qu'il dévoile l'endroit où sont cachés ses trésors...

– L'histoire se répète au moins dans ses faits divers, dit le Planteur fortuné, et les hommes ne s'améliorent guère en dépit de ce qu'ils appellent le progrès. Vous rappelez-vous, l'année dernière, ici, à Madagascar, l'affaire de Moramanga. Un Européen de France s'est figuré que les indigènes qu'il employait conspiraient contre sa vie. Il en a soumis cinq ou six à la ques-

tion et deux sont morts. Ainsi Fernand Cortez regardait se tordre sur son gril, l'empereur du Mexique.

– Je l'ai bien connu, votre Européen, dit Courcayrol. Il était alcoolique. Il buvait facilement en une journée sa bouteille d'absinthe ou de whisky.

– Est-ce une excuse ? Qui vous dit que Fernand Cortez ne fut pas, lui aussi, un alcoolique ?

– Du reste, ajouta l'administrateur, l'Européen du XX<sup>e</sup> siècle a été condamné à dix ans de réclusion, tandis que Fernand Cortez a été nommé par le roi d'Espagne, gouverneur des Indes. Il y a donc eu progrès, quoi que vous en disiez.

– Est-ce bien sûr ? Hier, au XX<sup>e</sup> siècle, les Allemands, en Afrique, n'ont-ils pas exterminé les Herreros en moins de dix ans, avec cynisme. Ils n'avaient commis d'autre crime que de défendre avec courage, contre un envahisseur trop bien armé, la terre de leurs ancêtres. Sous la domination des Anglais, peuple essentiellement moral et religieux, la tuberculose et la syphilis ont eu raison des Tasmaniens, en un demi-siècle ; il en reste paraît-il, quarante sur cent vingt mille. Les Américains, qui se glorifient d'être les plus justes des hommes, n'ont pu conserver dans leurs réserves que quelques clans de Peaux-Rouges, à titre de curiosité, comme on garde des aurochs dans les forêts de Lithuanie. Et nous-mêmes, malgré nos principes humanitaires, nous Français, qui donnons généreusement le droit de cité à tous les hommes de couleurs, ne sommes-nous pas en train de dépeupler d'indigènes Tahiti et la Nouvelle-Calédonie ?

– Madagascar n'évitera pas son mauvais destin. Tu mourras, glorieuse Imerina, déjà presque vide d'habitants ; sur les Hauts plateaux désertiques, les arbustes verdoieront dans les villages aux toits effondrés, bientôt la terre sèche des murs se confondra avec celle du sol ; les champs deviendront l'héritage des sangliers, et la race finissante des Andriana ne verra point luire l'aurore au XXI<sup>e</sup> siècle.

– Les pauvres Betsimisârak vivront moins longtemps encore, car ils n'essaieront même pas de s'adapter. L'alcool aura vite fait d'épuiser leur race...

Les serviteurs versaient dans les hauts verres de Venise un vin sec et doré d'Espagne. Le Prospecteur pauvre vidait son verre d'un trait, en faisant claquer sa langue ; et les absinthes précédemment absorbées allumaient une flamme dans son regard, pendant qu'une des servantes, dont le bras nu frôlait son épaule, lui offrait des œufs brouillés aux pointes de pignons d'Inde...

.....

– Oui ! reprit Adhémar. Qu'on ne nous serve plus le vieux cliché du progrès ! Ne disons pas que nous sommes venus dans les pays exotiques pour civiliser les indigènes ! Soyons donc sincères ! Est-ce que nous allons civiliser les Groënlandais, campés dans la neige au milieu de leurs banquises, ou les Patagons ? S'il n'y avait pas ici des mines d'or et de graphite, d'immenses troupeaux de bœufs, des forêts riches en essences rares, des terres fertiles, nous n'y serions pas. Nous venons faire du commerce, ouvrir des débouchés à nos produits de la métropole, exporter les produits coloniaux dont nous avons besoin là-bas en France, chercher des situations rémunératrices pour nous et nos enfants... Nous sommes guidés uniquement par l'intérêt dans notre politique coloniale.

– Et la gloriole donc ! dit Courcayrol. Croyez-vous que je resterais ici à crever la misère, si je n'avais pas l'espoir de raconter plus tard en Mokotie, mes explorations dans la forêt, et mes chasses au caïman, et mes bonnes fortunes noires ?...

– C'est vrai qu'en tout Français sommeille un Tartarin qui ne demande qu'à s'éveiller. Et puis, il y a aussi une autre gloire, d'un meilleur aloi, celle de la plus grande France... Il n'est pas de peuple qui n'ait des crises d'impérialisme au cours de son histoire ; il cherche alors à étendre sa domination sur d'autres nations, fussent-elles sauvages. Si les Anglais n'étaient pas venus, avec leur camelote commerciale et religieuse, avec leurs trafiquants et leurs missionnaires, préparer la conquête de Madagascar, nous nous serions contentés longtemps d'occuper Sainte-Marie, Nosibé et Diego-Suarez, nous n'aurions eu cure de monter à Tananarive, et les descendants

d'Andrianampouinimerina régneraient encore dans leur palais tourellé...

– Mais, intérêt politique ou économique, ou mercantilisme, ou même goût des aventures, peu importe, c'est toujours notre intérêt personnel, à nous Européens, qui est en jeu.

– Et il en a toujours été ainsi, depuis qu'il y a des nations, et qui colonisent...

– J'imagine, continua Adhémar, qui se souvenait d'avoir été professeur, un dialogue des Morts entre les colonisateurs des diverses époques. J'y mettrais Pizarre et Fernand Cortez de qui nous parlions tout à l'heure, Flacourt qui jadis gouverna les Antanousi de Madagascar au nom du roi de France, Paul Bert qui présida naguère aux destinées de l'Indo-Chine, un de nos gouverneurs des Antilles, un vice-roi de l'Inde anglaise. Notre grand Colbert y pourrait railler agréablement certaines idées de nos modernes ministres des colonies. Je me figure qu'après avoir longtemps discuté, ils finiraient par s'entendre, et deviendraient que toute politique coloniale est fondée sur l'exploitation, plus ou moins bien réglée, de l'indigène.

– Croyez-vous ? dit Courcayrol, qui connaissait l'histoire de la Mokotie et des pays voisins. J'ai entendu parler pourtant d'un certain Phocéén qui, venu de Grèce, débarqua au vieux port, quand nos ancêtres étaient encore des sauvages. Il ne les extermina point, les civilisa et, avec eux, il fonda une colonie, Marseille, qui est encore un peu là, mon bon...

– Votre Phocéén n'était qu'un vulgaire mercanti. Il fonda un comptoir sur la côte gauloise, se maria dans le pays, ou y prit tout au moins une épouse temporaire ; ce qui lui donna de grandes facilités pour son commerce. L'endroit était plaisant : un petit ruisselet courait dans les pinèdes, là où se trouve aujourd'hui la Canebière. La mer fournissait en abondance des coquillages, de la rascasse et tous les poissons qu'il fallait pour inventer la bouillabaisse. Le Phocéén, conquis par les charmes de la petite Gauloise et par l'agrément du lieu, oublia son pays. Des compatriotes vinrent le rejoindre avec des vaisseaux ronds, comme on appelait les cargos d'alors, pleins de camelote...

– Comme les Indiens de Bombay viennent aujourd’hui dans leurs boutres et s’établissent sur les côtes de l’Océan Indien, de Mombasa à Zanzibar et de Tuléar à Diego.

– D’ailleurs votre Phocéen, en s’installant à Marseille, ne fondait pas une colonie, au sens où nous l’entendons aujourd’hui. Le pays où il venait, avait un climat sensiblement pareil à celui de la Grèce, donnait des produits analogues... Les indigènes étaient de la même race que lui...

Adhémar, depuis longtemps, n’avait pas échangé autant d’idées avec des Européens. Il n’était plus habitué ni à la bonne chère, ni aux apéritifs, ni aux vins généreux. De son mouchoir il s’épongeait le front. La chaleur, du reste, montait, et de la plantation venaient des souffles amollissants, chargés du parfum des cafés en fleurs. Le Planteur fit un signe. Un bourjane, accroupi sous la varangue, se mit à tirer les pankas, et les convives, dans l’air agité par saccades, eurent une illusion de fraîcheur, tandis que le grincement monotone des cordes sur les poulies scandait les conversations, comme un tic tac de métronome.

– Qu’appellez-vous donc une colonie ?

– C’est un pays dont le régime climatérique est très différent du nôtre, situé le plus souvent dans les régions équatoriales ou tropicales. La plupart des produits qu’on y trouve n’ont pas leur équivalent chez nous, les habitants ont une autre pigmentation que la nôtre, et sont encore à un stade inférieur de civilisation.

– Alors le Canada n’a pas été autrefois une colonie française ?

– Si fait... Le climat du Canada est assez différent de celui de la France. Ses productions, à cette époque surtout, n’étaient pas les mêmes que celles de notre pays. Sa flore et sa faune étaient différentes. Je ne sais pas qu’il y eût en France ni ours gris, ni bisons, ni élans... Enfin les habitants du Canada étaient des Peaux-Rouges... N’ont-ils pas disparu à peu près aujourd’hui ? Et l’exemple du Canada, comme celui de l’Australie, ne vient-il pas à l’appui de ce que je disais tout à l’heure ? Papous, Peaux-Rouges, Maoris, Malgaches disparaîtront devant la

race blanche exterminatrice. Les nègres mêmes de l'Afrique, si prolifiques, sont peut-être voués à cette fin prochaine. La maladie du sommeil n'est-elle pas en train de dépeupler l'Afrique ?

– Mais les Hindous et les Annamites, objecta le Planteur, continuent de pulluler sous le Ciel. Ils semblent résister au virus de la civilisation.

– C'est qu'ils étaient déjà inoculés, répondit Adhémar. Leur civilisation est plus ancienne et plus vénérable que la nôtre. Ils y restent attachés d'ailleurs, réagissent contre les nouveautés que nous leur apportons, persistent ainsi dans leur être véritable, au lieu de s'adapter et de se pourrir, comme les races plus neuves.

– Y aurait-il un moyen d'empêcher le contact des civilisés d'être mortel pour les primitifs ou les barbares ? Pourrait-on sauver ces races condamnées ?

– Peut-être, en ne cherchant pas à leur apporter d'un seul coup toute la civilisation, et, pour continuer l'image dont je me servais tout à l'heure, en la leur inoculant d'abord à dose infinitésimale. L'erreur est de chercher à leur faire franchir en cinquante ou en cent ans l'espace que nos ancêtres ont mis plusieurs millénaires à parcourir.

– L'accession trop rapide à notre civilisation, dit l'administrateur, peut être dangereuse même pour des peuples qui sont nos parents ethniques. La désorganisation où nous voyons la Russie n'est que la conséquence de son adaptation trop brusque au milieu européen. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les Russes étaient encore aux trois quarts sauvages, beaucoup d'entre eux pratiquaient des cultes païens. Le nihilisme n'est que l'expression de l'antinomie entre les aspirations de ce peuple et son véritable état moral et social.

– Mais pratiquement, reprit le Planteur, comment auriez-vous conçu l'évolution des Malgaches vers le progrès ?

– Je les aurais pris tels qu'ils étaient et je me serais efforcé de diriger simplement leur évolution naturelle, conforme au génie de leur race, telle que l'avaient préparée leur histoire et les conditions matérielles de leur existence.

– Pourtant, dit l'Administrateur, vous ne leur auriez pas laissé leurs rois, ni leurs sorciers ?

– Et pourquoi pas ? Il ne manque pas de bons esprits pour penser qu'un protectorat, en 1895, aurait mieux valu que l'annexion. Les rois marchent droit, quand on sait les conduire, et peut être Gallieni a-t-il eu tort de déposer la petite reine aux yeux tristes qui régnait à Tananarive...

– Dites, pendant que vous y êtes, qu'on aurait dû laisser subsister l'esclavage.

– Je le dis en effet... Il faut être préparé à la liberté, et les Imériniens ne l'étaient point, non plus que les autres peuples de l'île. La suppression radicale et soudaine de l'esclavage a été une lourde faute, aussi bien au point de vue économique que social.

– Paradoxe, murmura l'Administrateur !

– Vérité, affirma le Planteur. Du jour au lendemain, on a ruiné tous les possédants, on a bouleversé le système des castes, sur quoi était fondé l'ordre social, et on a donné aux esclaves eux-mêmes une liberté fort gênante, dont ils ne savaient que faire...

– Et que beaucoup ont refusée du reste. J'ai connu en Imérina des esclaves qui ont continué à travailler pour rien chez leurs anciens maîtres.

– Il valait mieux, selon vous, laisser subsister les marchés d'hommes, rompre les liens naturels de la famille, séparer les mères des enfants ?...

– Tout beau, ne nous rebattez pas les oreilles avec la *Case de l'oncle Tom*. C'est très joli, très attendrissant de dépeindre un troupeau de noirs travaillant sous le fouet, réduits à vivre comme des bêtes, les jeunes filles livrées aux fantaisies lubriques des maîtres, etc. Mais tel n'était point l'esclavage chez les Malgaches...

– Nous ne prétendons pas du reste qu'il fallait le conserver. Il importait de le supprimer progressivement, de décréter par exemple la cessation du commerce des esclaves, et la liberté pour tous les enfants qui naîtraient de parents esclaves...

– L’esclavage aurait été supprimé en moins d’un demi-siècle, et sans secousses...

– Du reste on a supprimé l’esclavage pour le rétablir sous une forme déguisée. Le problème se pose autrement aujourd’hui et s’appelle la question de la main-d’œuvre. Or la main-d’œuvre que tous les colons réclament, qu’ils veulent qu’on leur donne, de gré ou de force, c’est le travail forcé, c’est encore l’esclavage.

– D’autre part que faire sans main-d’œuvre ? Autant nous en aller tous et laisser la colonie en friche...

– Mais ne vous mentez donc pas à vous-même ! Ou vous direz à l’indigène qu’il est libre de ne pas travailler, une fois ses impôts payés, alors soyez sûr qu’en raison du climat et de ses habitudes invétérées de paresse, il ne fera rien et dès lors vous ne pourrez pas mettre la colonie en valeur ; ou bien vous édicte- rez l’obligation du travail, vous ferez des serfs de la glèbe et de l’usine, et vous encourrez les foudres de tous les humanitaires de France et d’Angleterre...

– On pourrait importer de la main-d’œuvre étrangère, ha- sarda le Prospecteur pauvre...

– Et on laissera les Malgaches regarder travailler les Hin- dous ou les Chinois, ou les nègres du Mozambique. Ce ne serait guère plus moral que l’ancien esclavage.

– Ajoutez que ce ne serait pas pratique. On a fait déjà des essais, ils n’ont pas réussi. Les Chinois importés pour le travail du chemin de fer sont morts en masse...

– Nous en revenons toujours au même point. On ne chan- gera pas, quoi qu’on fasse, en une ou deux générations la men- talité des Malgaches. On aura beau diffuser largement l’instruction parmi eux, leur apprendre le français, les convertir nominalement au christianisme, ils resteront des malayo- polynésiens, avec toutes les vertus et les vices de leur race.

– On ne devient pas Européen en portant des souliers et un casque, ni Français en parlant petit nègre, ni Chrétien parce qu’on fréquente un temple ou une église...

On était au milieu du repas. L'appétit des convives commençait à se lasser, malgré la variété des mets exotiques savamment préparés. Pour remplacer le sorbet impossible par manque de glace ou le verre d'eau-de-vie, avec quoi, dans certaines provinces de France, on fait le « trou normand », les domestiques aux pieds nus versèrent dans les coupes de cristal du vin de palme, frais et pétillant...

– Tout de même, dit Courcayrol, qui à l'occasion blaguait les curés, mais cependant croyait à « quelque chose », vous ne nierez pas que la religion catholique vaut mieux que les gris-gris des sorciers, et qu'elle est nécessaire au moins pour avoir de la morale, pour empêcher de tuer et de voler...

– Si les Malgaches étaient des convertis sincères, vous auriez raison, dit Adhémar. Mais la plupart n'adhèrent que nominalelement au christianisme, qu'ils sont d'ailleurs incapables de comprendre. Ils en prennent les rites extérieurs, ajoutent les médailles de la Vierge, les scapulaires, les chapelets, à tous leurs anciens talismans qu'ils conservent. S'ils sont protestants, les pages de leurs bibles ont pour eux exactement la valeur magique des grimoires de leurs sorciers. Le pis qui puisse arriver, c'est qu'on supprime complètement leurs anciennes croyances. Alors, incapables de s'assimiler la doctrine chrétienne, ils ne croient plus à rien du tout, sont complètement désemparés. On leur enlève les vertus ancestrales, et on les remplace par l'hypocrisie.

– Donc, trouble social et moral, voilà ce que nous apportons aux Malgaches sous les espèces du Progrès...

– Prenons des exemples concrets, dit le Planteur fortuné. Vous avez traversé tout à l'heure le village de mes travailleurs. Je puis dire que j'y ai réalisé l'exploitation de l'indigène dans les meilleures conditions possibles. J'avais affaire à des gens dociles, et je ne suis pas obligé de regarder trop à l'argent, ma concession étant d'un excellent rapport. Je donne donc de gros salaires, j'assure à mes travailleurs tout le confort possible, je les nourris en temps de disette, je leur distribue des médicaments, je cherche à les amuser par des fêtes. Eh bien ! le rendement que j'obtiens est dérisoire. J'ai des hommes qui travaillent trois

ou quatre jours par mois, les plus zélés vont jusqu'à dix ou douze. Et je prive ainsi de main-d'œuvre certains de mes voisins, moins heureux que moi ou plus maladroits. Mais qu'y puis-je faire ?

– Et avec cela, croyez-vous que vos Malgaches soient heureux ?

– Je ne me le figure en aucune manière, riposta le Planteur. Ils sont au contraire très malheureux. Du reste, ils me lâchent quand ils peuvent. De temps en temps, une famille disparaît, gagne la montagne pour vivre libre, sans travailler.

– Ils se sentent gênés dans votre village, tracé au cordeau, au milieu de vos caféiers en quinconces. Vous apportez trop d'entraves à leur liberté : quand ils ont besoin d'un bout de bois, il leur est interdit d'abattre un arbre, et ils ne peuvent plus tuer un bœuf, s'ils ont un parent malade.

– Je suis donc, à dire vrai, une calamité pour la région, et si de nombreux colons comme moi venaient s'y installer, elle se dépeuplerait sans doute. Vos Betsimisârak des Trois-Manguiers sont bien plus heureux, n'est-ce pas ?

– Je n'aurais garde de vous contredire ; car je suis persuadé que les gens des Trois-Manguiers ont atteint et possèdent ce souverain bien qui s'appelle le bonheur, et sur la définition duquel les philosophes ne s'entendent point. Mes Betsimisârak vivent leur bonheur tous les jours...

– Sans en avoir conscience, interrompit le Planteur, et c'est là-dessus que vos philosophes ergoteront.

– Il est vrai qu'ils réalisent le souverain bien sans s'en douter, comme M. Jourdain faisait de la prose.

Le Prospecteur pauvre n'était point convaincu.

– Vous voyez tout ça en poète, Monsieur Foliquet. Il n'y a jamais de famine aux Trois-Manguiers ?

– Jamais. Quand le riz manque, on a toujours des bananes et du poisson.

– Pas de malades ? Pas de lépreux ? Pas d’horribles plaies syphilitiques ?

– Peu de malades... Il y a un lépreux dans le village. Il est certes plus heureux que vous ou moi. La souffrance résultant des maladies, sauf quelques exceptions, vient surtout de la crainte que nous en avons, des terreurs que nous nous forçons sur leur issue. L’indifférence aux maladies est le commencement de la sagesse betsimisârak.

– Très juste, ce que vous dites là. Voyez les soucis que se créent les Coloniaux avec la fièvre, la dysenterie et toutes les maladies tropicales. Ils croient fermement risquer leur vie tous les jours parce qu’ils vivent sous un climat différent de celui d’Europe, souvent plus agréable. Dès que leur température s’élève un peu, ou que leur urine est moins limpide, ils redoutent la bilieuse hémoglobinurique. En réalité, ils ne courent guère plus de danger qu’en France, où nous guettent continuellement les bacilles d’Ebers, de Koch, et tant d’autres, dont j’ignore les noms...

– Les Betsimisârak des Trois-Manguiers acceptent les maladies que le sort leur envoie. Ils attendent avec une âme égale la guérison ou la mort.

– Leur premier malheur fut peut-être votre arrivée dans leur village, dit l’administrateur.

– Oui... Avant moi, ils n’avaient guère vu d’Européens. Vous-même qui commandez le district, je gage que vous ne vous êtes jamais arrêté dans ce village perdu.

– Il est vrai que je ne le connais pas. Il est en dehors de tout chemin tracé.

– Pour l’atteindre, dit le Prospecteur pauvre, il faut traverser la lagune dans une mauvaise pirogue, ne vous y hasardez pas, Monsieur l’administrateur !

– Mais votre présence, Monsieur Foliquet, est plus désastreuse pour ces pauvres gens que la visite éphémère d’un administrateur. Ne disiez-vous pas que vous avez fondé une école aux Trois-Manguiers ?

– Hélas oui ! Croyez bien que c'est à mon corps défendant. Les habitants eux-mêmes, dans leur inconscience, me l'ont demandé.

– Et c'est vous qui préparez leur accession à cette civilisation qui les exterminera...

– Ne raillez point ! Bien souvent je me dis que je fais œuvre néfaste.

– C'est moi le moins nuisible de nous quatre, dit le Prospecteur pauvre. Vous, Monsieur Foliquet, vous venez ensuite, malgré votre école. Notre hôte, lui, peut être considéré comme une grosse calamité pour le pays, à cause de la sacrée question de la main-d'œuvre. Quant à l'administrateur, il tient naturellement le premier rang, car son bureau est la boîte de Pandore d'où sortent tous les maux inhérents à la civilisation.

– C'est vous qui dispensez aux Indigènes l'assistance médicale, l'enseignement, la taxe de capitation, l'impôt sur les bœufs et les rizières, dit Adhémar.

– C'est vous qui distribuez les corvées, les prestations, les jours de prison..., continua le Prospecteur.

– C'est vous qui autorisez la vente de l'alcool, l'exploitation des forêts et des mines, qui favorisez le recrutement de la main-d'œuvre...

– Je n'essaierai pas de me défendre. Seul contre trois colons, je m'avoue vaincu...

– Il y a les six plaies de Madagascar, comme il y avait les six plaies d'Égypte, proclama Courcayrol.

– Les administrateurs sont la première, se hâta de dire le chef de district.

– C'est la dernière venue, mais non la moins redoutable.

– Et les autres ?

– Quatre sont antérieures à la conquête : la fièvre, les sauterelles, les caïmans, les missionnaires.

– Deux, dit Adhémar, ont été importés récemment d'Europe : les fonctionnaires et les colons.

– Que faut-il entendre au juste par colon ? demanda insidieusement l'administrateur.

– Le colon, déclara le Prospecteur pauvre, c'est celui qui n'émerge pas au budget, qui trime tous les jours, quelquefois pour ne rien gagner, au lieu de n'avoir que la peine de toucher sa solde à la fin du mois.

– Et les employés du Comptoir d'Escompte ou les agents des Messageries maritimes, qui touchent aussi leur solde à la fin du mois, sont-ce des colons ? Et les vendeurs des maisons de commerce, les comptables, tous les employés au mois ou à l'année, sont-ce des colons ?

– Non. Le colon, c'est celui qui est venu chercher fortune ici, et qui se débrouille tout seul, sans le secours de personne.

– C'est celui, dit Adhémar, qui vient mettre en valeur les ressources de la colonie, celles du sol, les mines ou la terre elle-même, ou qui transforme les produits locaux pour les exporter ; c'est le planteur, comme notre hôte, le prospecteur comme vous, Monsieur Courcayrol, l'exploitant de graphite, le chercheur de pierres précieuses, le chasseur d'aigrettes, l'éleveur d'autruches, le fabricant de farine de manioc ou de bananes, l'exportateur de riz ou de caoutchouc.

– Mais les Indigènes, ne sont-ils pas, eux aussi, des colons ? Les premiers, les plus anciens, venus d'au delà les mers sur quelque « prao » malaise...

– Et notre exploitation à nous ne serait pas possible sans leur présence. Ce sont, Messieurs, les plus utiles de tous les colons, dit triomphalement l'administrateur.

Les serviteurs versaient maintenant un généreux bourgogne, et offraient aux convives la chair savoureuse des coqs de forêt, dûment farcis de truffes. Marius Courcayrol, ému par des libations déjà nombreuses, était tout à la chère. Adhémar, qui avait trop brusquement rompu avec ses habitudes de sobriété, trouvait que la civilisation avait du bon même dans ses excès.

– Quel merveilleux pays que Madagascar, reprit l'administrateur. On y peut vivre presque aussi bien qu'en Europe. Voyez ce menu exquis. Quel restaurant de France nous en offrirait un meilleur ? Pourtant les mets et presque tous les condiments sont fournis par la terre malgache. Des pêcheuses betsi, avec la corbeille ronde emmanchée d'un long bambou, sont allées prendre, au milieu des rapides de la rivière, les délicieux camarons que nous savourions tout à l'heure. Le marcassin a été tué sans doute dans la forêt proche par les travailleurs de la concession...

– Et c'est moi-même qui, de deux coups de fusil, ai abattu hier matin, à quelques kilomètres, les deux coqs de forêt que nous sommes en train de manger.

– Intéressant volatile ! Vivant, il se pare d'admirables couleurs, et mort, il fournit aux hommes la chair la plus succulente qui soit...

– Comparable à celle des gelinottes de France !

– Mais le cuisinier de notre hôte mérite aussi une bonne part d'éloges. Je n'ai jamais goûté de carry de tortue pareil à celui d'aujourd'hui.

– C'était une tortue du Sud apportée vivante de Tuléar par une goélette sainte-marienne. La préparation en est assez délicate. C'est le cas de dire que la sauce fait le poisson.

– N'empêche, dit le Prospecteur pauvre, que tout le monde à Madagascar ne peut pas s'envoyer des déjeuners comme celui-ci. Un colon marécageux comme moi en est bien incapable. Il y a des jours où la digestion de mon riz et de mes brèdes est vite faite ; j'ai la ressource alors de serrer un peu la boucle de mon pantalon.

– Vous vous faites plus malheureux que vous n'êtes. Je suis sûr que chez vous, au village de l'Eau-qui-miroite, vous vivez comme un coq en pâte. L'eau qui miroite nourrit certainement des crevettes et des anguilles. Il y a des phacochères dans la forêt d'à côté ; vous ne vous en apercevriez que trop, si vous aviez des récoltes. En somme vous avez, sauf la tortue, tout ce que nous venons de manger aujourd'hui.

– En tournée, dit l'administrateur, je n'emporte jamais de conserves, je vis sur le pays, et je vous assure que j'ai des menus variés. Au petit jour, je chasse en quittant l'étape... Oh ! je ne fais pas de massacres inutiles, je tue ce qui est nécessaire pour mes repas : pigeon vert ou perdrix, un canard ou une sarcelle, un coq de forêt, quand j'ai la chance d'en rencontrer. Si j'ai la guigne, je me rabats sur les merles ou les perruches. Les enfants du village, pour quelques sous, m'apportent un plat de camarons. Souvent on trouve du sanglier, toujours de la volaille, quelquefois du bœuf, les jours de mariage, ou d'enterrement, ou de fête rituelle. L'arbre à pain me donne ses fruits pour faire d'excellentes pommes de terre frites, le papayer les siens pour remplacer les navets dans les ragoûts. J'envoie un de mes bourjanes couper un rafia dans la forêt, et j'ai une excellente salade. À défaut, je me contente même de cette espèce de chiendent qui pousse sous les lianes de la dune littorale et que les Betsi appellent le légume de la côte.

– Et le poisson, dit Adhémar, vous ne l'aimez donc pas, Monsieur l'administrateur ? Quelle ressource pourtant, au bord de la mer ! Quant à moi, il n'est pour ainsi dire pas de jour où je n'en mange, des mulets, des dorades, des capitaines, de gros rougets à la chair ferme et savoureuse, et des coquillages, et des langoustes ! Certains jours, quand tout le village est allé à la pêche, en rentrant, à la fin de l'après-midi, on étale sur une grande natte, avant de faire le partage, tout le butin de la mer et de la plage. Cela grouille et palpite. Le soleil rouge du soir fait miroiter les écailles et luire les carapaces. C'est plus beau, Monsieur Courcayrol, que les étalages des marchands de poissons sur le quai de la Fraternité ou à la Juliette.

– Quant aux fruits, on n'en manque jamais. On a des bananes toute l'année et aussi des ananas. La saison des mangues dure quatre ou cinq mois.

– Moi, j'aime mieux les fruits de France, dit le Prospecteur pauvre.

– Sur les hauts plateaux, on les a presque tous, des pêches, du raisin, des abricots, des prunes, des pommes, et des fraises

excellentes en toute saison. Il n'y a que les poires et les cerises qui manquent.

– Eh bien ! moi, dit Adhémar, je préfère les fruits tropicaux. Regardez !...

Une des servantes à la peau cuivrée apportait une large corbeille plate du pays, tressée en deux couleurs et chargée d'une pyramide de fruits : bananes jaunes tachetées de points bruns, lourds ananas Victoria, grenadelles luisantes à la pulpe acidulée, avocats dont la chair fondante a le goût de noisette, letchis rouges meilleurs que le muscat d'Espagne, et des mangues de plusieurs espèces : petites mangues marbrées de rouge, celles appelées cœur-de-bœuf, uniformément vertes, et les plus recherchées de toutes, les grosses mangues « augustes » préférées par les amateurs à n'importe quel fruit.

Adhémar eut la vision d'un Gauguin ; il se rappela la toile où l'artiste avait fixé une scène pareille : la jeune Tahitienne au buste nu, offrant ses seins à côté des mangues et des fruits tropicaux sur le plateau de jonc tressé, semblable à celui que portait la Malgache, sa sœur de race...

Le moment n'était plus propice aux conversations sérieuses ; les convives, comme il est d'usage entre hommes, se mirent à parler femmes : chacun raconta ses bonnes fortunes, passées ou présentes, avoua ses préférences pour la chair plus ou moins bronzée, ou pour les créoles de la Réunion...

De retour dans son village, Adhémar achève de se déciviliser. Il a vite oublié le luxe européen de la maison du Planteur, les lampes à acétylène, les rocking-chairs, les lits garnis de draps, les journaux et les revues de France, la cuisine recherchée. Il a retrouvé avec joie sa case barbare, les nattes déroulées le soir pour dormir, le riz et le poisson accommodés à la Betsimisarak, le corps brun d'Idzâli, les enchantements des lagunes et de la forêt. Désormais pour lui, l'espace se borne à l'horizon des Trois-Manguiers, à la grande eau lagunaire bordée d'arbres, aux dunes sableuses hérissées de brousse. Son esprit ne divague que rarement, soit vers Tamatave-la-Tropicale, où s'arrêtent les paquebots venus de France, soit, par delà les Océans, vers la patrie lointaine à laquelle le lie la chaîne traditionnelle des ancêtres. Le Temps n'a plus sa valeur d'autrefois : l'aujourd'hui fluant, la journée monotone s'amplifie entre deux nuits pareilles, le passé est mort, le futur n'existe pas. Certaines fois, Adhémar oublie de cocher par une entaille sur le montant de la porte l'écoulement d'une semaine ; il hésite sur le moment de graver la lettre initiale d'un mois qui commence ; l'angoisse du temps qui marque l'usure de vivre, n'obsède point sa pensée.

Il a dépouillé les préjugés européens. Il n'a plus ces besoins factices de vêtements et de confort créés par la civilisation. Il ne se souvient pas de la loi du travail qui, du même coup, engendre le luxe et la misère, la souffrance et la joie ; il est devenu capable de ne rien faire pendant des heures et des jours, sans connaître l'ennui, et sans se douter de la fuite du temps, dans la splendeur lumineuse des jours tropicaux, ou dans la chaude sérénité des nuits australes. Il a renoncé à cet individualisme à outrance, dont meurent nos sociétés bourgeoises et capitalistes ; il a compris la loi collective du clan, sous laquelle vivent les Betsimisarak, il l'a admise avec ses avantages et ses restrictions, s'y soumet volontiers, en esprit et en acte, comme un fils des Planteurs-de-riz. Il a abjuré l'Amour, tel que le conçoivent les civili-

sés, avec son cortège de misères, de vices et de crimes ; il n'attache pas plus d'importance à la possession d'Idzâli qu'à la satisfaction de ses autres appétits ; il ne s'irrite pas à l'idée qu'elle puisse appartenir à d'autres hommes, ne se préoccupe point des infidélités qu'il soupçonne chez elle, pas plus qu'il ne se prive des faveurs d'autres femmes. Au hasard des occasions offertes, il a connu Sendrasouh, la tresseuse de nattes, qui vit avec ses enfants dans une case des Chercheurs-de-miel, pendant que son mari loue ses bras au loin dans un camp d'or ; Baômisanga la piroguière, dont les chairs fermes exhalent l'odeur marine des lagunes ; et, de nouveau, il a recherché les caresses, jadis redoutées, de Poûraka, la fille du lépreux.

Un étranger traverse le village, un Betsimisârak des montagnes, bourjane robuste et trapu ; il a un peigne de bois planté dans sa tignasse crépue, et porte, équilibré aux deux extrémités d'un bambou, le baluchon du voyageur, d'un côté la natte roulée avec la hache et l'écuelle de bois, de l'autre la marmite et la boule de riz, pour manger dans la forêt. Le passage d'un étranger est un événement aux Trois-Manguiers, car la route côtière passe sur la dune, le long de la mer. De toutes les directions, les enfants accourent pour voir l'homme, et les femmes pour le regarder cessent les conversations, à la case de tressage. Il s'arrête sur la place, non loin des poteaux d'offrandes, et demande le Blanc des Trois-Manguiers. Adhémar a entendu la question et sort de chez lui, intrigué. L'homme, sans mot dire, tend une baguette fendue à son extrémité, dans laquelle est inséré un papier crasseux. Adhémar s'étonne ; il interroge. L'homme explique que Rafoutsi, le Blanc de leur village et leur frère de sang, est mort il y a quelques jours. On lui a fait de belles funérailles, selon les rites ; on a tué le bœuf, bu le toak, offert le miel, et les enfants du défunt continueront, comme il convient, d'honorer son esprit. Dans les derniers jours de sa vie, alors que son souffle était déjà petit, il a écrit un papier et a dit de le remettre au premier Blanc qu'on verrait. Comme il ne passe jamais d'Européen dans leur village, on a craint de déplaire à l'Ancêtre

en gardant trop longtemps ce qu'il avait tracé, et on a décidé de le porter au Français des Trois-Manguiers.

Adhémar déplia le message d'outre-tombe et lut :

« Voici, je vais mourir bientôt, peut-être dans quelques heures. Je dois avoir dans les cinquante ans. Je dis ça par à peu près, car ici la vie est longue, et on se perd dans le compte des années. J'ai trimé autrefois dans mon pays, et j'ai eu plus d'ennui que de bon temps. Je suis content, depuis que je vis dans la forêt avec les Betsi. Surtout qu'on ne les embête pas à cause de moi ! J'étais devenu un Betsi comme eux. Je veux qu'on laisse mon cercueil parmi leurs cercueils en bois, déposés les uns sur les autres dans le cimetière de la forêt. Je vais devenir un de leurs Ancêtres, qu'ils disent. Je ne crois pas à leurs mômeries, mais je ne veux pas qu'on embête quelqu'un à cause de moi. Qu'on laisse mes enfants aussi dans le village, ils sont des Betsi comme j'étais, et... »

Cette espèce de testament inachevé était tracé au crayon, d'une écriture lâche et hésitante, comme déshabituée. Sans doute le malade n'avait pas eu la force de continuer. Il n'avait dit ni son nom d'autrefois, ni son origine. Détails inutiles d'ailleurs. L'appellation de Rafoutsi le désignait assez. Sa lettre n'exprimait aucun désenchantement de sa vie malgache, mais plutôt de la rancune contre la civilisation à laquelle il avait renoncé. Et le désir que ses enfants restent Betsimisârak prouvait sa sincérité. Somme toute, l'homme n'avait rien dû regretter. Un ouvrier ou un paysan... se dit Adhémar. Le retour à la bonne vie barbare, en pleine nature et dans l'enchantement des Tropiques, ne serait-il pas un progrès pour tous les parias de la civilisation, pour les forçats de l'usine qui travaillent à préparer le luxe des autres, pour les esclaves de la terre, qui peinent à faire la fortune des privilégiés ? Sûrement Rafoutsi le déshérité avait dû être heureux, puisque lui, Adhémar, un bourgeois, se complaisait dans sa régression !

Idzâli l'appela pour le repas du soir. En mangeant le riz et le poisson de mer bouilli, en buvant l'eau pure versée par la jeune femme au creux d'une feuille de ravinale roulée en cornet, Adhémar, accroupi au nord de son foyer, comme il sied au

maître de la case, se rappelait son dernier repas à l'européenne, chez le Planteur fortuné. Il plaignait en son cœur les gens qui mangent assis sur des chaises, engoncés dans des cols trop étroits ; il ne regrettait ni le luxe de la table, ni la variété des mets ; il oubliait l'odeur âcre de la fumée qui emplissait la case, en noircissait le toit, et dont la chair nue d'Idzâli gardait même, la nuit, le relent.

Mais sa pensée revenait malgré lui au décivilisé intégral, à l'homme qui avait choisi de vivre jusqu'à sa mort dans la forêt avec les Betsimisârak. Ferait-il comme celui-là, et son cadavre, à lui Adhémar, reposerait-il un jour sous le hangar des Pirogues-closes, parmi les cercueils des Planteurs-de-riz ?... Il se gourmanda lui-même... Toujours l'obsession du futur, prolongé jusqu'à l'au-delà... Toujours la hantise de la mort ! Pourquoi ses ancêtres n'avaient-ils pas vécu sur les plages heureuses de l'Océan Indien, sans autre préoccupation que de célébrer, dans la gloire du soleil ou sous la splendeur de la lune, les fêtes de la douce vie ?

Voici que partout dans le village, des cases des Chercheurs-de-miel, et de l'aire où les femmes pilent le riz sous les manguiers touffus, et des rives lagunaires où dorment la nuit les pirogues, les chants montent dans la paix du soir. Les chants montent, accompagnés du soupir éperdu des flûtes de roseau, et des frémissements plaintifs qu'émettent les cordes vibrantes des loukangues, et du gémissement sourd des peaux de bœuf tendues sur le bois arrondi des ampoungues. La lune, déjà haute, brille comme une piastre neuve dans le ciel clair. Sa lumière crue inonde toutes choses, argente les lagunes, fait luire des reflets métalliques sur la forêt proche. Aux pieds des poteaux d'offrandes, devant la barrière de bambous des Planteurs-de-riz, les enfants et les jeunes filles préludent aux danses. Rangés en deux files profondes, ils évoluent en cadence ; les pieds nus frappent la terre, les mains fluettes ondulent en mouvements souples au bout des bras raidis, comme dans l'eau des nageoires agiles. Dans les bouches puériles, les chants gutturaux, accentués de lentes voyelles, ont quelque chose d'étrange et de lointain. Les vieux sortent des cases, s'accroupissent sous les varangues, et se réjouissent d'entendre les chants des Ancêtres,

indéfiniment répétés. Les femmes en martèlent le rythme de leurs interjections, de leurs battements de mains.

Dans l'espace blanc baigné de clartés, les chœurs évoluent ; en arrière d'eux se dressent, sous la lune divine, les grandes fourches grises des poteaux sacrés, auxquels restent suspendus les boucranes des derniers sacrifices.

Une par une, les jeunes filles et les jeunes femmes sortent du cercle des spectateurs, chantent les chants traditionnels, tandis que le chœur danse, et reprend ensemble le début ou la clausule du chant.

Baômisaंगा, la fille des Piroguiers-du-lac, s'avance la première. Nue jusqu'à la ceinture, elle fait onduler les plis flottants d'une écharpe de soie, cache tour à tour et dévoile ses seins palpitants ; elle dit la lamentation d'Imaïtsou privée de son amant :

Faible est mon souffle et mon cœur est angoissé ;

Doux et caressant est mon chant :

Comment pourrait-il être sauvage ?

Je ne suis pas un Dos-écailleux des lagunes,

Ni un poisson vorace nageant dans les eaux de la mer.

Elle danse en même temps : elle mime l'allure oblique et rapide du crocodile entre deux eaux, sa démarche rampante et lourde sur le sable des plages, et la chasse indécise du requin qui roule de droite et de gauche sur la crête des vagues. Et la soie souple suit les mouvements de la danseuse, la soie tirée en arrière et pareille à la ride triangulaire que trace dans l'eau le museau du caïman, ou plissée d'ondulations lentes semblables à celles de la houle marine. Et les voix d'enfants, jusqu'à huit, jusqu'à dix fois, répètent la plainte mélancolique, commencée sur un ton aigu, et finissant sur une note grave :

Faible est mon souffle, et mon cœur est angoissé !

Baômisanga, un moment, s'est arrêtée, tendant à la lune, en un geste d'offrande, l'écharpe de soie, puis elle reprend :

Faible est mon souffle, et mon cœur est angoissé ;  
Mon corps nu languit sur la natte tressée de mes mains.  
Dans la case de tressage, tandis que chantaient les femmes,  
Il semble que mon esprit s'en soit allé hors de mon corps.  
Pourquoi est-il parti dans un pays lointain, le bien-aimé ?

Pendant que Baômisanga imite les langueurs d'une femme délaissée qui se tourne et se retourne sur sa couche solitaire, et qu'elle feint de tresser une natte avec de souples mouvements des doigts, le chant d'angoisse répercute la plainte d'Imaïtsou, par toutes les bouches des enfants...

Faible est mon souffle, et mon cœur est angoissé ;  
Les lianes noires qui lient les barrières d'un parc à bœufs,  
Les lianes noires toujours se réunissent,  
Les lianes vivaces, dans la forêt, ne se séparent jamais des arbres ;  
Mais moi, depuis des lunes, pourquoi suis-je séparée de mon bien-aimé ?

Baômisanga fait onduler son ventre et sa gorge, tout son corps est pareil à une liane qui vrille et cherche à se nouer. Les femmes battent des mains en cadence ; dans les yeux des hommes s'allument des lueurs de désir, tandis que les voix d'enfants, démesurément enflées, portent au loin la plainte d'Imaïtsou.

Tous applaudissent Baômisanga, dont le chant est fini. Confuse et joyeuse, elle va se cacher dans le groupe de ses compagnes, et une autre vient prendre sa place.

Adhémar s'abandonne à la douceur de la nuit, à l'enchantement de la lune brillante, à l'ensorcellement des

jeunes corps de femmes agités de mouvements voluptueux. Il oublie la mort du décivilisé, il ne pense plus à son propre destin, et son rêve se laisse fixer par le rythme des sons et des formes, par le rythme qui, mystérieusement, berce et console...

Adhémar, oisif, couché sous sa varangue, admire l'harmonie des cases avec le paysage environnant. Déjà, dans l'Imerne désolée et montueuse, cette parenté des habitations humaines avec la terre l'avait frappé. Les maisons, nées du sol, se confondaient à demi avec lui ; la glaise rouge se haussait en murs de même couleur, et les roseaux du marais voisin achevaient de se dessécher sur les toits des maisons. Les villages conservaient toujours la teinte du terroir, rouges presque partout, d'un beau rouge sang de bœuf, ou encore violets ou mauves, quand la terre se mêlait de graphite, ou jaunes et gris, quand elle se marbrait de kaolin. Pourquoi les hommes, dans les villes, n'ont-ils rien laissé de la nature ?

Ici, dans la forêt, les cases n'étaient faites que de troncs, de branches, de nervures et d'écorces. On distinguait dans les toits les formes des feuilles de ravinale, telles qu'elles pendent, desséchées, le long des fûts. Les bambous légers du lattis conservaient la teinte jaune qu'ils ont lorsqu'ils meurent dans la forêt. Les gros rondins de la charpente, revêtus d'écorce, semblaient prêts à bourgeonner. Là-bas, au parc à bœufs, les hautes palissades reprenaient racine et se couvraient de feuilles. Dans le sable de la grande allée, entre les cases, jaillissaient des rejetons de badamiers, et de petits manguiers essaïmaient sournoisement le long de la barrière des Chercheurs-de-miel, près de la case de tressage. Les paquets de fibres de raphia ou d'écorces de jonc effilochées, que les femmes suspendent aux barrières pour le séchage, rappelaient les chevelures de mousses des vieux arbres ; sur le faîte du toit de Toudimâna, une orchidée laissait tomber la cascade de ses longues feuilles vertes. Les femmes revenant de l'aiguade portaient sur l'épaule, lourds d'eau, des bambous encore verts ; d'autres avaient sur la tête une charge de feuilles de ravinale fraîches pour servir le repas du soir. Les mêmes feuilles de ravinale tenaient lieu de parapluies, les feuilles de lataniers d'éventails. Les mortiers à riz étaient des

sections d'arbres et, au bord de la lagune, un grand tronc mort, noirci par le temps, délavé par les pluies, ressemblait aux longues pirogues grises, tirées près de là sur le sable.

Le village était fait de forêt à peine transformée et, si les hommes s'en allaient, il se fondrait vite dans la sylve d'où il était sorti : en quelques années, il n'y aurait d'autres traces de l'œuvre humaine qu'une clairière de brousse parmi les hautes futaies. Adhémar se rappelait les récits des Piroguiers du goulet. Avant l'arrivée du Fondateur, au temps où l'Eau-Noire se jetait dans l'Océan plus au sud, le village de leurs Ancêtres était situé entre mer et lagune, près du lieu où un petit lac rond marquait l'ancienne embouchure. Souvent Adhémar avait cherché là des vestiges humains ; il n'en avait jamais trouvé : ni ustensiles, ni débris de cases ; après deux ou trois générations, ce village sans doute serait anéanti même dans la mémoire des hommes.

– Pourquoi, songeait-il, appelle-t-on barbarie ce contact étroit avec la nature, cette vie si conforme aux origines et à l'évolution de l'homme ?

Juste à ce moment, Rabouth, sortant de sa case, vint s'allonger sur le râpak frais de la varangue. Il considérait Adhémar, semblait hésiter à troubler les méditations de son ami ; visiblement son esprit était en travail, son front plissé témoignait d'une contention presque pénible. Il dit soudain :

– Radémâri, qu'est-ce que c'est que la civilisation ?

Adhémar sourit de la concomitance de leurs pensées, hésita avant de répondre. Sincère, il eût dit :

– La civilisation, c'est le renoncement aux origines, la répudiation de la tradition, le divorce d'avec la nature. C'est un effort, toujours vain, vers un idéal éternellement fuyant et incertain, sur lequel les hommes ne sont pas d'accord...

Il chercha une définition à la portée de Rabouth.

– La civilisation, c'est le chemin de fer qui monte vers Tananarive, c'est le télégraphe dont les fils courent là-bas, sur la dune, de poteau en poteau, et qui, en quelques secondes, apporte la pensée des Blancs de Fort-Dauphin à Diégo-Suarez.

C'est bien d'autres inventions que tu ne connais pas, que tu ne peux même pas comprendre... C'est le grand bateau tout en fer, qui crache de la fumée, et marche sans voiles ni pagaies... C'est tout ce que ce bateau recèle dans ses flancs, les marchandises qui viennent d'Europe, les étoffes, les souliers, les machines à coudre, et toutes les machines pour fabriquer tout ce qui vous plaît...

Adhémar réfléchissait encore... Oui, c'était bien cela, la civilisation ! L'industrie, avec ses usines, installées jusque dans les pays sauvages, ou inondant le monde entier des produits fabriqués en Europe... Les télégraphes et les câbles transmettant les commandes, les wagons et les navires transportant les marchandises... Et les fonctionnaires surveillant la marche des machines capitalistes sous la protection des polices et des armées...

– Mon photophore, dit ingénument Rabouth, et mon casque sont bien des objets de la civilisation.

– Sans doute, ainsi que ta chaise de bord et la machine à coudre de ta femme.

– Mais ces objets de civilisation, il y a des jours où je m'en sers, et d'autres bien plus nombreux, où je les laisse de côté. Pendant les uns et les autres, je reste pourtant le même, moi. Est-ce que je suis civilisé, ou est-ce que je ne le suis pas ?

– Tu commences à être un peu civilisé, Rabouth. Du reste tes frères de clan, les hommes des Trois-Manguiers, ne sont pas des sauvages, ce sont des demi-civilisés...

– Qu'est-ce qui est le signe de la civilisation, chez ceux d'ici ?

– Ce sont les cases habilement construites, les pirogues creusées pour aller sur l'eau et munies de pagaies, ce sont les nattes tressées, les rabanes tissées par les femmes... C'est la valîh en bambou, aux fibres tendues, qui rend de si beaux sons sous les doigts agiles de Voularive ou de Saboutsi.

– Mon accordéon ?

– Aussi... Mais l'accordéon a été beaucoup plus difficile à inventer que la valîh, et on n'en fabrique qu'en Europe.

– Quoique j’aime bien mon accordéon, je préfère encore la musique des valîh. Pourquoi dites-vous que votre civilisation vaut mieux que la nôtre ?

– Ce ne sont là que des détails. Ce qui importe, c’est l’industrie, la fabrication de tous les objets les plus extraordinaires, les machines, les chemins de fer, les téléphones... Vous n’aviez rien de tout cela, avant de connaître les Blancs.

– En avons-nous vraiment besoin, Démâri ? Moi qui ai vécu longtemps à Tamatave, qui ai appris vos coutumes et votre écriture dans l’école des Pères, qui ai passé des années dans la maison de l’Administrateur, est-ce que je suis vraiment plus civilisé que Saboutsi ou que Boutoumoûra ? À quoi nous serviraient le chemin de fer et le grand bateau qui crache de la fumée, s’ils s’arrêtaient chez nous ? Nous serons obligés d’élever de grandes cases en pierres pour les Blancs, et nous n’aimons guère travailler, nous autre Betsi...

Le sort des Malgaches de Tamatave ne me fait pas envie. Et non plus celui des Betsi de la forêt, ceux que nous avons rencontrés quand nous sommes allés à la Belle-feuillée... Tu te rappelles Démâri ? Ils marchaient courbés sous une lourde charge de graphite...

– Mais la civilisation est autre chose encore, Rabouth. C’est la médecine qui guérit les maladies, c’est l’école qui chasse l’ignorance...

– Nous aussi, avant votre arrivée, nous avons des faiseurs de talismans et des cueilleurs d’herbes. Ils savent tous les remèdes et, en plus, ils connaissent la façon de s’attirer l’amour des femmes et de réussir dans toutes les entreprises... Quand tu es arrivé ici, malade, près de mourir, c’est Indzîra qui t’a sauvé, rappelle-toi, en te faisant boire beaucoup de « fandramana » et en prononçant les incantations qu’il fallait...

– Mais nos médecins connaissent beaucoup plus de remèdes que vos faiseurs de sortilèges, et de plus sûrs...

– Est-ce qu’ils savent guérir la vieillesse et empêcher les hommes de mourir ?

- Ces remèdes-là, aucun homme ne les a encore trouvés.
- Est-ce qu'ils pourraient seulement rendre la santé au lépreux qui vit là-bas dans la case de la forêt ?
- ...
- Tous les ans, nous payons une taxe spéciale pour l'assistance médicale, en plus de la carte d'impôt... Jamais nous n'avons vu un médecin aux Trois-Manguiers, et ce sont les Faiseurs-de-talismans qui nous soignent.
- Mais l'école, dit Adhémar, l'école que vous-même vous avez voulue, nieras-tu que ce soit un progrès ? Vos enfants apprennent à lire, à écrire, à parler français. Ils profiteront de tout le savoir enfermé dans les livres, de toute l'expérience acquise par les innombrables générations des Européens, pendant que s'élaborait, lentement et par degrés, la civilisation.
- Mais n'est-ce pas trop fatigant pour nous d'acquérir si vite ce que vous avez mis, vous, si longtemps à atteindre ? Autrefois, à l'école, j'avais souvent mal à la tête, quand le Père, durant une heure, nous parlait des nombres décimaux ou des fractions, et de rendre un nombre cent et mille fois plus grand ou plus petit. Cela me semblait aussi dur que d'aller à pied, en une journée, jusqu'à la grande falaise de l'Ouest...
- Songe aussi, Rabouth, au bonheur de savoir. Mon école ici et celle des Pères à Tamatave ne sont que la préparation à d'autres écoles plus élevées où les enfants de vos enfants apprendront la vraie science. Ils connaîtront alors le pourquoi et le comment des choses, les raisons de la croissance et de la décroissance de la lune, du mouvement des marées, de la succession du jour et de la nuit, de la chaleur et de la lumière du soleil, du scintillement des étoiles...
- Oh !
- ... de la parenté lointaine qui vous unit aux petits-grands-pères de la forêt, de la différence de couleur entre la peau des Malgaches et celle des Blancs...
- Tu sais tout cela, toi, ô Démâri ? Comme ta tête doit être lourde, certains jours ! Sais-tu aussi pourquoi les Ancêtres met-

tent continuellement dans le ventre des femmes le germe des vies nouvelles, pourquoi le Zanahâri a fait les montagnes plus hautes que les vallées, où il est allé prendre le riz qu'un jour sa fille apporta aux hommes ? Sais-tu ce que font les doubles des morts, quand ils errent la nuit autour des pierres levées, ou dans le voisinage de nos cases... et pourquoi il faut que nous tous, un soir, nous abandonnions la douce vie ?

– Tu vas attraper mal à la tête, Rabouth, comme autrefois chez les Pères, si tu penses à toutes ces choses. Jouis plutôt des biens de la douce vie... Comme la lumière est belle, au moment où l'Œil-du-jour va disparaître derrière la forêt ! Comme la fraîcheur du soir est agréable, quand se lève la brise de mer ! Regarde les femmes au beau corps qui reviennent de la source ! Elles marchent dans le sable avec un déhanchement voluptueux, et leurs seins qui gonflent l'étoffe du sîmbh sont pareils à de beaux fruits mûrs...

– Il est vrai, dit Rabouth, que le repos, par un beau soir, dans l'ombre d'une varangue, et l'amour des femmes, la nuit, dans la tiédeur des cases, sont les biens les plus précieux que nous devons à la faveur de nos Ancêtres...

Ils se turent tous deux. Rabouth goûtait la fraîcheur du soir et contemplait les femmes au beau corps ; mais Adhémar, insuffisamment décivilisé, ressassait encore et toujours les angoissantes questions qui sont au commencement et à la fin du savoir. Il se définissait pour lui-même la civilisation : le progrès des connaissances humaines, rendant possible l'amélioration des conditions matérielles de la vie. Pourquoi cette amélioration lui paraissait-elle maintenant problématique ? Il se leva et alla jusqu'à la grande case de l'école, toute proche. Il avait des livres, ceux en usage dans l'enseignement officiel. Il ouvrit un petit dictionnaire français et chercha le mot *civilisation*. Il lut ceci « action de civiliser, état de ce qui est civilisé ; contraire : barbarie. » Et pour *civiliser* « adoucir, polir les mœurs ». Au mot *barbare*, il trouva : « Qui n'est pas civilisé, qui est inculte, grossier, cruel. » Ces définitions ne le satisfirent point. Il chercha une autre formule. Toujours il en arrivait à opposer la civilisation non pas à la barbarie, mais plutôt à la nature : la civilisation consistait en somme à faire passer une société de l'état primitif

et *naturel* à un état plus compliqué, au triple point de vue matériel, social et intellectuel. La définition du dictionnaire donnait une importance beaucoup trop grande à l'adoucissement des mœurs considéré comme un résultat de la civilisation. C'était contestable. Sans doute les Comanches et les Iroquois étaient des sauvages cruels, les Dahoméens et les Achantis des brutes sanguinaires ; mais les Esquimaux et les Samoyèdes surpassaient de beaucoup, pour la douceur des mœurs, les Russes ou les Prussiens ; quant aux Malgaches, pour la politesse et l'observation des convenances extérieures, ils pouvaient en remontrer même aux Français. Ils étaient sûrement plus doux et plus humains que maint peuple de l'Europe, les Serbes et les Bulgares par exemple, et ne pratiquaient aucuns rites aussi sauvages que ceux de l'Inquisition.

L'adoucissement des mœurs consistait-il dans la diminution des rixes et des meurtres entre individus, des brigandages et des luttes de clan à clan, et des guerres entre peuples ? Adhémar se remémora l'ancienne paix romaine, avant les invasions barbares et songea aussi à la paix que la France cherche à faire régner dans la batailleuse Afrique. Il pensa cette fois triompher de la logique simpliste de Rabouth ; il revint donc s'étendre auprès de lui dans l'ombre de la varangue, et dit :

– Ô Rabouth ! La civilisation, c'est quelque chose encore que je ne t'avais pas dit : c'est la suppression des brigandages et des guerres, la tranquille possession des biens, des troupeaux et des femmes. Autrefois vous vous battiez sans cesse entre vous. Les Houves, de temps en temps, envoyaient jusque dans le pays des Betsimisârak dix mille hommes armés de sagaies et de fusils pour lever des impôts extraordinaires et ramener des esclaves. Exposés à toutes les vexations, comme vous deviez être malheureux !

– Mais non, Démâri, pas autant que tu le crois, d'après ce que racontent les vieux. Les luttes entre clans n'étaient pas bien sérieuses. On se volait des bœufs, quelquefois des femmes. Mais, en fin de compte, il n'y avait guère de morts ni de blessés. Les Houves, beaucoup plus dangereux, ne venaient pas souvent, ils ne passaient point par tous les villages, et, quand on se soumettait, ils ne faisaient que peu de mal.

– Ils bâtissaient pourtant de grands forts ronds en pierre dans votre pays, ils y laissaient des garnisons, et leurs gouverneurs vous pressuraient...

– On en souffrait peut-être dans le voisinage immédiat, mais nos villages étaient bien tranquilles, cachés derrière les lagunes ou dans les profondeurs de la forêt. Crois-tu qu’aujourd’hui vos gouverneurs houves, envoyés de Tananarive, nous pressurent beaucoup moins qu’autrefois les gouverneurs de la Reine ? Et puis, vous autres Européens, vous êtes très exigeants : tous les ans il faut que chaque homme paie trois piastres. Jamais les Houves n’en ont demandé autant. Il faut donner en plus pour les bœufs, pour les rizières, pour les chiens. Il faut tracer des chemins, assurer les passages en pirogues. On travaillait moins, autrefois...

– ...

– Et puis, Démâri, quand vous êtes arrivés ici, il y eut une longue guerre, plus terrible que toutes celles de jadis. Tu n’étais pas là, toi... Mais les Houves et les Français se sont battus longtemps. Il y a eu des révoltes et des combats jusque chez les Betsimisârak.

Quand on a construit le chemin de fer, on a fait venir des travailleurs de partout. Dans certains villages, on prenait tous les jeunes hommes, et on les envoyait là-bas en masse sur les chantiers. Il n’en revenait pas beaucoup... Pourquoi dites-vous que vous avez supprimé l’esclavage ? N’étaient-ils pas des esclaves, ceux-là ? J’en ai vu passer à Tamatave. Ils marchaient en troupes, entourés de miliciens ; ils avaient l’air triste et inquiet, comme les bœufs qu’on pousse sur les routes, loin de leurs pâturages... Il y avait même des Chinois qu’on avait fait venir d’au delà les mers. Ceux-là sont tous morts dans les environs d’Ivoundre...

Adhémar ne dit plus rien. Il lui répugnait de mentir. Et que répondre à Rabout ? D’ailleurs, celui-ci, d’esprit versatile, comme tous les Betsi, pensait à tout autre chose, déjà.

– Demain, Démâri, quand le jour se lèvera, veux-tu que nous allions relever la grande nasse au barrage de pêche ?

Des lunes, encore, ont passé. Il est midi. Le peuple des enfants sort de l'école, non point turbulent comme en France, mais tranquille et pacifique. Ils s'en vont par groupes, garçons et filles, vers les cases familiales. Ils rient un peu et devisent, pour se détendre d'une trop longue immobilité, mais sans vacarme, sans tumulte. Adhémar, le dernier, regagne sa maison. La chaleur est lourde, la lumière aveuglante. Les écoliers une fois rentrés, le silence n'est plus troublé que par le bruit sourd de la houle se brisant sur la côte à intervalles réguliers. Assis au bord de sa varangue, les jambes pendantes, Adhémar attend l'heure du repas. Passe un étranger, un bourjane, portant la sagaie des courriers, les membres couverts de sueur et la respiration haletante. Il demande la case du Chef, remet à Ingâhi une grande enveloppe revêtue de sceaux rouges ; les papiers qu'elle contient doivent être affichés de suite sur les murs du bureau. Le bureau des Trois-Manguiers, c'est la case d'Ingâhi. Le Chef s'en va détacher quelques épines au buisson de cactus le plus proche, pour fixer sur la cloison de bambou deux affiches de dimensions inégales. Depuis l'arrivée d'Adhémar, c'est la première fois qu'a lieu un événement aussi extraordinaire. Poussé par la curiosité, il s'approche et lit :

ORDRE PRESCRIVANT LA MOBILISATION GÉNÉRALE  
À MADAGASCAR ET DÉPENDANCES

Le Gouverneur Général ordonne la mobilisation générale des forces de mer et de terre sur tout le territoire de Madagascar et dépendances. Le premier jour de la mobilisation est fixé au 4 août 1914.

Tamatave, le 2 août 1914.

*Le Gouverneur Général.*

N...

Vite, Adhémar lit l'autre affiche :

PROCLAMATION AUX HABITANTS

L'Allemagne vient de déclarer la guerre à la Russie et à la France. Les deux nations alliées, fortes de leurs droits et soucieuses de leur dignité, répondent à cette brutale agression. L'Italie a notifié sa neutralité. L'Angleterre reste notre amie.

Déjà les hostilités sont ouvertes et les armées en marche. L'armée française, fière d'un long passé de gloire, aidée par la puissante armée russe, soutiendra vaillamment les intérêts qui lui sont confiés. Sa cause est juste. C'est la cause de la civilisation et de l'humanité. Elle triomphera.

Nous ferons de notre côté tout ce qu'il sera possible de faire pour le service de la France. Bien que nous soyons éloignés du théâtre de la guerre, j'ai fait mobiliser toutes les forces militaires de Madagascar, et rappeler les réservistes européens et malgaches. Nous sommes prêts ainsi à repousser toutes les attaques.

MALGACHES !

Vous savez ce que vous devez à la France ; elle vous a adoptés comme ses enfants, elle vous protégera. Montrez-vous dignes d'elle, n'ayez aucune crainte, n'écoutez pas ceux qui colportent de fausses nouvelles, vaquez à vos travaux, continuez

vos cultures, fermez l'oreille aux mauvais conseils. Signalez les méchants à l'Administration qui les arrêtera et les punira. Obéissez à tous les ordres qui vous seront donnés, vous ne serez pas inquiétés, car vous serez défendus par nos soldats !

Vive la République !

Vive la France !

Vive Madagascar !

Tananarive, le 5 août 1914.

*Le Gouverneur Général.*

N...

Adhémar demeurait atterré. Les idées, les sentiments les plus contradictoires se heurtaient dans son cerveau, confusément : la patrie en danger, son devoir à lui, l'angoisse de l'avenir inconnu, l'horreur des sanglantes tueries qui se préparaient.

Les Malgaches, peu à peu, sortis de leurs cases et groupés sur la place, contemplaient les affiches du Gouvernement, couvertes de caractères pour presque tous indéchiffrables. Rabouth seul lisait, sans bien se rendre compte. Les autres, impassibles, attendaient les explications d'Adhémar. D'une voix mal assurée, il les donna. Il tâcha de faire saisir, sous une forme concrète, à cette poignée d'hommes isolés dans la brousse entre la forêt vierge et la mer désertique, ce qu'étaient la France et l'Allemagne, ce que serait le choc entre ces deux puissantes nations, quelles innombrables vies d'hommes allaient disparaître, quels moyens de destruction possédaient les deux peuples. Il expliqua les canons, les avions, les sous-marins, les torpilles qui, en une minute, détruisent un paquebot, les mitrailleuses qui sèment la mort par des projectiles aussi nombreux que les fourmis dans leurs nids. Il allait dire que leur sort à eux Malgaches se déciderait aussi, qu'en cas de défaite des Français, ils changeraient de maîtres. Mais il se ravisa. À quoi bon ? Quelle différence les Betsi pouvaient-ils faire entre Blancs, et que leur importait d'être soumis aux uns ou aux autres ?

Leurs ancêtres avaient d'abord vécu en clans indépendants, puis avaient été conquis par des roitelets voisins de même race, tantôt celui du Nord, tantôt celui du Sud. Puis ils avaient obéi à un grand roi Betsimisârak, ensuite à un aventurier blanc, puis à un mulâtre de Tamatave, puis aux Houve, enfin aux Français. Les seuls maîtres qu'ils redoutaient de voir revenir, c'étaient les Houves... Adhémar scrutait les visages impassibles, avait conscience de l'indifférence générale. Les Blancs s'arrangeraient entre eux ; leurs querelles n'intéressaient pas les Betsi.

Alors l'esprit de clan, renaissant des abîmes de la pensée ancestrale à la faveur des images de guerre et de conquête, revêcut en lui. Il dit aux Betsi le geste de la France ; il affirma la force de son peuple fondée sur le passé glorieux et sur le droit ; il proclama la victoire certaine et proche. Enfin il annonça son départ : dès le lendemain il gagnerait Tamatave, il s'embarquerait à bord d'un des bateaux de fer, pour aller se battre avec ses grands frères, là-bas, au delà de l'Océan, contre l'ennemi héréditaire. Puis, après la victoire, il reviendrait prendre sa place parmi ses petits frères Betsimisârak.

Cette fois encore, les visages demeurèrent impénétrables. Pourtant – était-ce le désir de s'illusionner lui-même ? – à cause de l'attention plus grande, à cause des yeux qui soudain se fixèrent tous sur lui, Adhémar crut deviner une émotion... Il s'en retourna vers sa case, lentement, suivi d'Idzâli... Les autres aussi rentrèrent, avec la même impassibilité silencieuse. Les enfants riaient, jouaient comme d'ordinaire, il y avait des abois de chiens, des piailllements de volailles. Il semblait cependant à Adhémar – tant l'homme s'objective malgré lui dans toute la nature – que la vie universelle ne pouvait pas continuer comme avant ! Sa pensée le transportait là-bas, dans l'autre hémisphère, vers le lieu des meurtres et des pillages, sur ce sol où avaient vécu les pères de ses pères. Le grand fleuve Rhin coule entre deux terres ennemies, l'une habitée par les Celtes, l'autre par les Germains. Toujours il y avait eu entre eux guerre inexpiable. La paix romaine ne leur avait pas été imposée bien longtemps. Et quand régnerait la paix française ? Maintenant Adhémar était hanté d'images de batailles ; il vivait en esprit l'épopée des victoires ou les affres des défaites. Il voyait Nancy

en flammes, détruite par les obus, le camp retranché d'Épinal emporté en quelques jours, la ruée barbare se heurtait de nouveau dans les champs Catalauniques au rempart vivant des poitrines gauloises. Ou bien au contraire il avait des visions triomphales, les Français progressaient en Alsace-Lorraine, entraient dans les villes pavoisées pour accueillir leurs libérateurs, et les chevaux des Celtes s'abreuyaient de nouveau aux flots du Rhin... Il supputait les alliances, les chances de la diplomatie. Que signifiait cette neutralité de l'Italie, annoncée par la proclamation du Gouverneur général ? L'Allemagne ne pourrait tenir longtemps contre la France et la Russie. Il avait hâte d'être à Tamatave. Là, par les câblogrammes Havas ou Reuter, il saurait les nouvelles de la guerre... La guerre ! Le mot l'étonnant encore bourdonnait dans son cerveau comme un essaim d'abeilles dans une ruche. Il se rappelait sa conversation avec Rabouth. Pour le Betsi arriéré, il avait défini la civilisation la cessation des brigandages et des guerres. Voici que la réalité se chargeait de lui répondre : en plein XX<sup>e</sup> siècle, entre les nations les plus policées du monde, éclatait la guerre la plus effroyable, la plus inhumaine. C'était la faillite de la civilisation. D'innombrables générations d'hommes avaient peiné, souffert, pour en arriver là. Si la civilisation est l'évolution vers le mieux, les moyens de destruction, eux aussi, ont progressé. Au lieu de tuer en corps à corps, avec une hache de silex, ou à courte distance avec une sagaie, on massacre à trente kilomètres avec des obus perfectionnés ; au lieu de fracasser une cervelle, on écrase une maison ; au lieu de couler une pirogue, on engloutit, avec un paquebot, deux mille personnes à la fois... Quels deuils et quelles ruines accumulera la guerre qui commence ! Adhémar songe qu'avec les moyens de destruction dont disposent les nations armées du xx<sup>e</sup> siècle, la lutte sans doute sera de peu de durée, car une armée sera aussi vite anéantie que, dans les guerres d'autrefois, un régiment.

\*

\* \*

Tout l'après-midi, dans la case d'Adhémar, vinrent ses amis Betsimisârak. Ils entraient, faisaient les salutations d'usage, puis s'accroupissant près du foyer, demeuraient silencieux et immobiles. Ils restaient le temps que mettent les femmes à chercher de l'eau, ou bien la durée d'une cuisson de riz. Ingâhi, Saboutsi et Rabouth s'attardèrent jusqu'à l'approche des ombres du soir. Ils n'échangeaient que de rares paroles, voulaient seulement donner le réconfort de présences amies. Aucune femme ne vint, mais Poûraka passa plusieurs fois devant la case, Inghîta et Baômisanga s'arrêtèrent un instant à la porte pour demander de menus objets à Idzâli.

Adhémar se sentait agacé par ce défilé qui faisait penser à quelque veillée mortuaire. Son agitation intérieure était exaspérée encore par la placidité tranquille de ses amis indigènes. Il se figurait, là-bas, le bourdonnement des villes, le défilé des régiments, le roulement des trains. Oh ! ce calme des Betsimisârak ! Naguère il l'amplifiait en impassibilité, en maîtrise de soi. Maintenant il l'appelait apathie incoercible, inertie animale. Il se rappelait les petits-grands-pères de la forêt. Accroupis dans les fourches des arbres, ils ressemblaient aux Betsi : leurs longs bras velus pendaient de la même façon, l'expression lointaine et mélancolique de leurs regards était pareille. Ceux-ci étaient à peine plus agités que ceux-là.

Adhémar pense aux invasions d'antan sur la terre malgache ; à l'approche des guerriers ennemis, les Betsi se glissent dans la forêt, disparaissent silencieusement dans les feuillées, comme des babakouth. Ils en seront quittes pour reconstruire, en un jour, après le départ des intrus, leur village de feuilles et de branches en quelque autre lieu plus secret et plus sûr.

Puis il évoque de nouveau la guerre, la vraie, l'affreuse guerre, celle qui bouleverse en ce moment les villes et les villages de son pays. Il imagine son ancien régiment, le 37<sup>e</sup> de ligne, partant pour la frontière, marchant à l'ennemi. Lui-même, sergent-major de réserve, a rejoint ; il commande une section... Une impatience le prend, un besoin de mouvement, une envie irrésistible de partir. Il regarde avec étonnement les Betsi accroupis autour de lui dans la case silencieuse... Idzâli commence les préparatifs du repas du soir, comme si c'était un

jour ordinaire. Lui se sent presque aussi étranger dans le village que le soir où il y est arrivé pour la première fois.

En quelques heures il s'est recivilisé. Il a été repris par toutes les forces traditionnelles sur lesquelles s'appuie le groupe historique auquel appartient sa nation. Le passé latin s'impose glorieusement à lui, le domine, l'exalte. Le vieux sang de la race court plus vite dans ses artères, suscite en sa chair des frissons, et dans son cerveau des images de meurtre et de domination, Mais la race n'est que la longue lignée des ancêtres, qui survit chez les descendants par l'hérédité ou l'imagination religieuse. La race peut préparer les qualités d'un peuple, non pas réaliser son unité. Au contraire, la patrie, c'est le sol, avant tout. Et l'idée de patrie, dans les chaos des pensées d'Adhémar, submerge tout comme d'une grande vague irrésistible. Il la voit, il l'aime, la terre de ses pères, toute la terre, avec ses bois, ses eaux vives ou dormantes, ses rocs stériles et ses glèbes indéfiniment retournées, avec ses moissons et ses villages, la petite ville blottie au pied de la colline où se dresse, comme un témoin du passé, la vieille église, qui vécut le geste de la race, aux heures bonnes ainsi qu'aux mauvaises, depuis les origines, le long de la rivière barrée de vannes, le cours planté de tilleuls, et, au bout du faubourg, l'usine paternelle, neuve et gaie, en briques rouges, avec sa haute cheminée qui crache tout le jour des tourbillons d'une fumée aussi sombre et aussi triste que les pierres grises de la cathédrale. L'usine et le temple, le présent et le passé, entre lesquels tient presque toute notre histoire, et qui symbolisent l'évolution de notre civilisation, depuis les troupeaux d'hommes du moyen âge, dominés par les guerriers et les prêtres, jusqu'à la bourgeoisie industrielle et capitaliste, et jusqu'au prolétariat conscient de lui-même, en marche vers sa destinée ; tout cela, c'est le patrimoine commun, pour lequel vont se faire tuer, confondus dans les mêmes rangs, ouvriers et prêtres, bourgeois et paysans ; c'est l'expression la plus haute de la plus belle civilisation humaine qu'Adhémar, lui aussi, est prêt à défendre et à sauver, en sacrifiant au besoin sa vie...

\*

\* \*

Tamatave la voluptueuse se pare d'arbres et de fleurs, se grise de parfums. Les cases, enfouies dans la végétation tropicale, ouvrent sur des allées de sable leurs varangues meublées de chaises de bord ou de grands fauteuils cannés. Sous les manguiers touffus et les bananiers somptueux, l'ombre verte se bariole des fleurs jaunes ou mauves de lianes innombrables, des fleurs rouges d'hibiscus, finement découpées et des orchidées aux formes étranges. Le vent agite doucement les palmes des cocotiers, des cycas, des palmiers d'espèces rares apportés de la forêt. Une odeur indéfinissable flotte dans l'air, faite de relents d'épices venus des cases malabares, de senteurs de varechs et d'air marin, de pourritures végétales et d'exhalaisons de fleurs. La terre malgache, pour Adhémar qui l'abandonne, prodigue toutes ses séductions.

Il erre dans les allées sableuses, dans les larges avenues, sur le boulevard maritime bordé de cocotiers. Puis, fatigué, il gagne l'hôtel, et s'assied sur la terrasse qui domine la mer.

Une fois encore, il se laisse aller aux enchantements de l'Île heureuse, de la côte brûlante où, parmi l'exubérance des plantes et le pullulement des bêtes, bat le cœur innombrable des Tropiques. Un instant il s'attendrit à la pensée des Betsimisârak au beau rire, dont la perpétuelle nonchalance, à travers la succession des lunes, fête la douce vie. Dans son cœur chante, en strophes harmonieuses, l'adieu aux Trois-Manguiers où, presque décivilisé, il fut heureux.

– Adieu ! petite Idzâli à la douce peau satinée, d'une si belle teinte pareille à la pulpe orangée des mangues, et vous toutes qui m'avez donné l'illusion d'aimer, Ialinoûre aux bras nerveux, Poûraka au rire clair, jolies Malgaches au timbre argentin, au parler puéril, poussière de petites étoiles dans le ciel infini de l'Amour !

« Adieu ! enfants aux yeux innocents et profonds, fleur de jeunesse d'une race heureuse, à peine éveillée à la vie, de qui je guidai l'intelligence vive et frêle s'ouvrant aux rudiments de la connaissance, ô mes élèves préférés, Iâli, Saboutsi !

« Et vous, mes frères cadets, plus jeunes que moi de quelques millénaires, Boutoumoûra le coureur des bois, Ingâhi le sage Conducteur de clans, qui as consenti à faire avec moi le serment du sang. Toudimânana le précurseur, qui modèle avec de la glaise de si belles images, hommes simples qui vivez la vie naturelle, près des lagunes fleuries de lotus, entre la forêt et la mer, dans les cases des Planteurs-de-riz et des Chercheurs-de-miel, et même toi, stoïcien sans le savoir, ô lépreux de la hutte solitaire ; je laisse un peu de moi aux rives de votre Île, et mon âme reste nostalgique en vous quittant, malgré l'appel impérieux qui me vient de la terre de mes pères !

« Vous avez la sagesse de vous contenter des biens que vous ont légués vos Ancêtres : ils eurent le bonheur de s'arrêter à ce stade, irrévocablement perdu pour nous, de l'évolution humaine, où l'homme n'est plus sauvage, sans être tout à fait civilisé, oasis exquise entre la caverne pleine d'épouvante de la horde primordiale et l'usine où souffre et peine le prolétaire moderne... »

Les méditations d'Adhémar furent interrompues par l'arrivée du Planteur fortuné et du Prospecteur pauvre. Le premier portait comme Adhémar l'uniforme de sergent, le second était simple soldat. Courcayrol commanda une absinthe, Adhémar un porto, et le Planteur un quart Vichy.

– Nous venons de la poste, annonça le Prospecteur. Les câbles sont affichés. Nos troupes tiennent toujours Mulhouse et Altkirch, avec les crêtes qui dominent Sainte-Marie-aux-Mines. Les Russes ont pénétré sur le territoire autrichien par la vallée de la rivière Styr. Les Serbes poursuivent leurs succès. Tout va bien.

Situation nette maintenant : Russie, France, Angleterre, Serbie, Monténégro et Belgique contre Allemagne et Autriche.

– Heureusement que les Anglais sont avec nous, dit Adhémar, pour faire la police des mers. Les Allemands ont envoyé partout leurs croiseurs et probablement quelques corsaires.

– On annonçait ces jours derniers, le bombardement de Bône par le croiseur *Breslau*.

- Notre retour en France ne sera pas sans danger.
- N’y pensons pas ! Que seront ces risques-là, à côté de ceux que nous courrons tous les jours aux armées !
- Si un croiseur léger ou un corsaire allemand se présentait sur les côtes de Madagascar, il pourrait impunément bombarder nos ports. Nous n’avons aucun moyen de défense.
- Et Diego, point d’appui de la flotte ?
- C’est une conception qui date du temps où nous étions en froid avec nos amis anglais...
- Il y a là des torpilleurs...
- Il y en a eu, mais ils étaient trop petits pour se risquer en mer aux abords dangereux du cap d’Ambre. Tout au plus pouvaient-ils, par beau temps, se promener dans la rade. On les a vendus d’ailleurs, il y a peu de temps, comme vieille ferraille.
- Mais n’y a-t-il pas des bateaux de guerre anglais dans tout l’Océan Indien ? Vous pouvez être certain que nos alliés veillent à la sécurité de la côte orientale d’Afrique, et par suite de Madagascar.
- On s’affole trop facilement ici. Il paraît qu’avant-hier, pendant la nuit, la houle devenue très forte venait se briser sur le boulevard Galliéni à grands coups sourds, qui imitent assez bien le bruit du canon. Des gens se sont levés, très inquiets, croyant qu’un corsaire ennemi bombardait Tamatave.
- La station allemande de T. S. F. de Dar-es-Salam dans l’Est Africain, aurait été détruite par un croiseur anglais : voilà qui est rassurant pour nous.
- S’il y avait quelque chose à craindre, est-ce qu’on aurait interné les Allemands de Tamatave dans l’Îlot Prune, où un corsaire viendrait si facilement les enlever ?

Les trois hommes regardèrent au large, dans la direction de l’Îlot. Par delà les lignes de récifs que blanchit éternellement l’écume de la barre, plus loin que les passes par où les navires entrent dans la rade, la petite île, couronnée de verdure, se dresse immobile sur la mer toujours houleuse. On dirait le té-

moin d'une terre disparue, mangée par l'Océan. Les gens qui l'ont visitée en vantent l'aspect pittoresque, avec son coin de forêt verdoyante et ses plages de sable parsemées de merveilleux coquillages.

– On a eu tort tout de même de les mettre là.

– Et puis on ne m'ôtera pas l'idée qu'il est trop facile de les y enlever.

– Vous a-t-on raconté leur embarquement ? Ils étaient d'une morgue singulière. Leur consul disait à qui voulait l'entendre : « Au revoir ! Nous reviendrons bientôt. »

– Il paraît qu'on a trouvé dans ses papiers le brevet de Gouverneur général de Madagascar pour le compte de l'Allemagne. Ils avaient tout prévu avant la guerre, jusqu'à l'administration immédiate des colonies conquises.

– Pourtant, ils n'ont même pas pu empêcher en Méditerranée le débarquement de nos troupes africaines ; elles sont toutes arrivées à Marseille.

– On les a dirigées aussitôt sur la Haute-Alsace. Elle va donc nous servir, notre armée noire...

– Qui sait, dit Courcayrol, si on enverra des Malgaches se battre là-bas chez nous ?

– Vous n'y pensez pas ! Avant qu'ils soient expédiés, exercés et prêts à partir pour le front, la guerre sera finie depuis longtemps...

L'Européen regardait les allées et venues des Indigènes sur le boulevard Maritime. Ils avançaient nonchalamment, sans se presser, contents de vivre. Ou bien, assis sur le bord de la digue, ils observaient la mer, le grand bateau des Blancs, les mouvements des chalands et des canots dans la rade. Tout près de l'hôtel, des Antaïmourou demi-nus chantaient en déchargeant des marchandises ou en poussant des wagonnets. Des femmes, drapées dans des châles criards, coiffées de larges chapeaux en paille souple, marchaient en se dandinant un peu. Des gamines drôlettes, encore vêtues du simple sîmbh de la brousse, rentraient à la case maternelle, portant des paquets sur la tête.

Quelques couples houves se promenaient gravement, l'homme vêtu à l'européenne, écrivain dans un bureau ou vendeur dans un magasin, la femme, pieds nus, élégamment drapée dans le lamba national. Tous ces gens paraissaient tranquilles, joyeux, sans soucis. Envoyer ce peuple heureux sur les champs de bataille de l'Europe, était-ce nécessaire à son évolution ? Pourtant, tel était peut-être le cadeau que leur réservait cette civilisation qu'on leur avait tant vantée. Pauvres Malgaches !

– On les aura, les Pruscos ! dit Marius Courcayrol. Si on revient, et avec un peu des milliards qu'ils seront forcés de nous donner, on organisera tout ici ! On fera de Madagascar la plus chic des colonies, pas vrai, Adhémar ?

Adhémar ne se formalisa point de cette soudaine familiarité. C'était leur confraternité d'armes qui s'affirmait. Peut-être la scelleraient-ils de leur sang, sur le sol de la patrie, là-bas, dans l'autre hémisphère... Et, sans plus rien voir de la terre Betsimisaraka, il se mit à regarder, dans le doux paysage du soir austral, le paquebot qui demain les emporterait, eux les civilisés, vers les sanglantes tueries devenues nécessaires.

FIN

## **Note sur l'édition**

Le texte a été établi à partir de l'édition originale.

La mise en page doit tout au travail du groupe ***Ebooks libres et gratuits*** (<http://www.ebooksgratuits.com/>) qui est un modèle du genre et sur le site duquel tous les volumes de la *Bibliothèque malgache électronique* sont disponibles. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d'une collection dont cet ouvrage constitue le quarante et unième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture et à l'histoire malgaches.

Vos suggestions et remarques sont bienvenues, à l'adresse : [bibliothequemalgache@bibliothequemalgache.com](mailto:bibliothequemalgache@bibliothequemalgache.com).

Tous les renseignements sur la collection et les divers travaux de la maison d'édition, ainsi que les liens de téléchargements et les sites annexes se trouvent ici : [www.bibliothequemalgache.com](http://www.bibliothequemalgache.com).

**Pierre Maury, juillet 2008**